
U d'/ of Ottawa
39003014644057

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

HISTOIRES

D'AUTREFOIS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



HISTOIRES D'AUTREFOIS

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR



Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

— Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme; votre père souffre et vous attend.

La jeune Américaine lui saisit la main.

— O mon Dieu! déjà vous quitter!...

— Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny, vous m'ôteriez tout mon courage. Si vous saviez combien je suis malheureux de partir! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston! Mais j'ai dû céder à la raison. Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même; sa maladie va chaque jour s'aggravant; d'un

moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny!... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux; j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous point cela doux à penser?

— Ah, Jones! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur, et imprimant sur ses yeux humides un long baiser;

— Adieu! répéta-t-il plusieurs fois; adieu, ma fiancée chérie!... ma femme!...

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rappela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda

d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter; mais ayant reconnu que la chose était impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de miss Makensie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de *Blanche-Couronne*, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée, d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre règle que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de périlleuses entreprises, au milieu des Criks et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouis et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs Choctaws leurs

femmes préférées, et s'était enfui avec elles dans les forêts. Ce qu'il avait couru de dangers dans ces deux expéditions effrayait à entendre raconter; mais rien n'arrêtait Jackson quand la passion lui parlait. Mêlé à plusieurs civilisations, il avait emprunté à chacune ce qui pouvait aider à la satisfaction de ses désirs. Son intelligence, cultivée pendant sa jeunesse, ne manquait ni d'études ni de distinction; son langage avait souvent l'élégance des livres et ses manières la grâce des salons; mais sous cette enveloppe se cachait l'implacable volonté du sauvage. Il avait appris des tribus, au milieu desquelles il avait longtemps vécu, les ruses patientes et la persistance muette qui font arriver sûrement au but.

Depuis que, rentré dans la vie civilisée, il était devenu l'un des plus riches planteurs de l'Alabama, l'occasion d'exercer ses instincts se présentait moins fréquemment; mais il était aisé de voir qu'au fond Jackson était encore le pionnier libre du désert. C'était toujours une de ces natures dominatrices et puissamment terribles qui absorbent, dans leur sphère, ce qui est doux, riche ou beau, s'attribuent violemment ce qui leur plaît, et s'assimilent tout, parce que tout est plus faible qu'elles; — cœurs passionnés, mais durs,

qui ressemblent à un volcan dont la lave devient pierre quand elle ne brûle plus.

Ses richesses avaient donné à M. Jackson un grand crédit dans l'Alabama. On vantait son habileté en affaires, passant légèrement sur ses vices comme sur tous ceux des gens dont on peut avoir besoin.

Il possédait plusieurs centaines de noirs et les traitait avec tant de cruauté, que la plus terrible menace faite à un esclave était celle de le vendre à M. Jackson. Cependant, comme cette cruauté proverbiale était devenue, en définitive, pour le planteur, une source de richesse, loin de nuire à sa considération, elle y aidait. C'était une supériorité que plus d'un colon lui enviait à juste titre, car là où le noir cesse d'être nn homme, le plus habile est celui qui retire le meilleur profit de cette machine humaine.

Sans connaître M. Jackson complétement, miss Makensie ressentait pour lui une répugnance instinctive. Elle éprouvait en sa présence cette espèce de tressaillement qu'éprouve l'oiseau frêle auprès de l'oiseau de proie.

Les visites du planteur de la *Blanche-Couronne* chez son père lui avaient toujours déplu, mais surtout depuis qu'elles étaient devenues fréquentes et assi-

dues. La rencontre de l'ancien pionnier fut donc pour elle, surtout dans ce moment, une contrariété et un embarras.

Cependant celui-ci venait de la rejoindre, et après les politesses d'usage, tous deux se dirigèrent vers l'habitation de M. Makensie. Il y eut un moment de silence.

— Je vois aux yeux humides de miss Jenny, dit enfin Jackson, qu'elle a pris congé de Jones Cokeril.

La jeune fille fit, en rougissant, un signe affirmatif.

— Ne vous inquiétez de rien, reprit le planteur, je l'adresse à une maison dont tous les commis ont fait fortune.

— M. Cokeril vous devra sa réussite, balbutia Jenny, et j'aurais dû vous remercier...

— Remerciez-moi surtout de son départ.

— Comment?

— Oui, j'espère que l'absence de M. Jones permettra à miss Makensie de réfléchir, et de renoncer à son projet de mariage.

— Pourquoi cela?

— Parce que miss Makensie est trop belle et trop bien élevée pour ne prétendre à rien de plus qu'à partager la misère d'un pauvre diable.

— Il me semble vous avoir entendu prédire tout à l'heure que M. Cokeril ferait fortune ?

— Sans doute, dans cinquante ans ! Tout le monde fait fortune aux États-Unis, à la condition d'attendre l'âge où l'argent ne sert plus à rien : on vit misérable avec la certitude de mourir millionnaire ! Du reste, j'ose croire que miss Jenny a trop de raison pour se condamner à une existence de privations, de soucis et de travail, quand elle peut s'assurer, dès maintenant, tous les plaisirs de l'opulence.

— J'ai peu d'ambition, répondit la jeune fille.

— Vous avez au moins celle d'être heureuse, et vous ne savez pas ce que l'on souffre avant de se créer une position indépendante. Vous avez vu ce qu'il fallait de peines et de sueurs à nos émigrants pour abattre à coups de hache un pan de forêt et se faire une place au soleil ; eh bien ! dans le monde, le travail est plus rude encore, car là, au lieu d'arbres, on a des hommes, et pour hache, la volonté, mauvais instrument qui s'émousse sans cesse ou se retourne contre vous-même. Croyez-moi, miss, les sauvages ont raison quand ils disent que le blé poussé est toujours le bon blé, et les nids tout faits les meilleurs nids.

— Je me sens plus de courage, dit Jenny, et je

crois qu'il y a aussi quelque joie à préparer soi-même son avenir.

— Ainsi, répondit Jackson, vous vous exposerez à toutes les chances de la fortune, et vous suivrez M. Cokeril à Boston ?

— Pourquoi non ?

— Vous ne connaissez pas les états du Nord, miss Makensie. Ce que vos noirs sont ici, vous le serez là-bas ; car chez nos frères abolitionistes le riche est maître, le pauvre esclave, et la femme du pauvre l'esclave d'un esclave. Là, on n'acquiert point la fortune avec les bras des autres, mais avec les siens ; il faut suer l'or qu'on gagne.

Et prenant les blanches mains de la jeune fille avec un sourire railleur :

— Voulez-vous voir, continua-t-il, ces doigts, occupés jusqu'à présent à parfumer vos cheveux blonds, s'érailler sur la toile d'emballage, ou gagner des engelures à peser des épices ? Vous avez toujours mené la douce vie de nos femmes de l'Alabama, miss, ne vous condamnez point à de viles occupations qu'on abandonne ici aux esclaves.

Jenny tressaillit : élevée sous l'empire des préjugés du Sud, où tout travail est regardé comme un malheur

et presque comme une honte pour la femme, elle fut émue un instant du tableau que lui présentait M. Jackson; mais cette impression fut rapide, et elle répondit presque aussitôt :

— Je me soumettrai aux habitudes du pays que j'habiterai, monsieur.

Le planteur fit un geste impétueux qu'il réprima sur-le-champ.

— Prenez garde, miss Makensie, reprit-il d'un ton retenu et plein d'une douceur menaçante; réfléchissez avant d'agir ; il ne s'agit point seulement ici de vous, mais de votre père.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— M. Makensie a fait comme tous les colons ; lorsqu'il s'est établi ici, il y a dix ans, il a emprunté la somme nécessaire pour commencer sa plantation.

— Je sais qu'il vous doit beaucoup, interrompit Jenny.

— Tout lui a jusqu'à présent assez mal réussi ; et, si je ne me trompe, l'impossibilité de faire honneur à ses engagements entre pour une bonne part dans la maladie qui le tue.

— Ah ! je le sais, je le sais, s'écria la jeune fille en pleurant ; mais que puis-je faire, mon Dieu ?

— Renoncer à M. Cokeril.

— Que dites-vous ?

— Et donner à M. Makensie un gendre assez riche pour le tirer d'embarras.

— Ah ! jamais ! s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

— Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Makensie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

— Oh ! monsieur !

— Du reste, rien ne presse ; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Makensie ; j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi a ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de M. Jackson semblait, en effet, justifier cet étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur, fort belle, dont il avait fait d'abord sa mai-

tresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de madame Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Makensie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de cet homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle eut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revînt; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir?

D'un autre côté, M. Makensie n'était point en état

de soutenir une telle discussion. Outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les états du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusât que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé, depuis dix ans, à créer son habitation, et sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux.

Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces affaires était son oncle Williams. Etabli dans le New-Hampshire, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama; la jeune fille lui écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Mackensie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait décroître en lui comme une

source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir.

Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation ; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces, sa sphère d'activité : on eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe. La fin de cet homme, se retirant ainsi pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné des ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous le chèvrefeuille de la pelouse. Alors, en regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait point finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérances avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux ; il se redressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces et s'excitait à vivre !... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivis d'abattements plus

profonds; aussi M. Makensie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée.

Il y a d'ailleurs, dans les agonies insensibles, une langueur qui n'est pas sans charmes, et le père de Jenny s'abandonnait le plus souvent à cette confuse jouissance. Pareil à un voyageur arrêté au sommet de la dernière montagne, il se penchait sur la vie pour en écouter les derniers bruits et en respirer les derniers parfums, sans s'occuper de la nuit, qui venait.... — Suave imprévoyance des mourants, qui leur fait trouver d'étranges douceurs au milieu de leur propre destruction, et qui leur montre l'instant suprême où la sensation s'évanouit et où tout s'efface, comme un soleil couchant de la vie!

Du reste miss Jenny ne négligeait rien pour entretenir cette quiétude. Elle avait deviné les soucis de son père et s'efforçait d'en distraire sa pensée. Lorsque M. Makensie s'inquiétait des cultures qu'il ne pouvait visiter, et craignait pour les récoltes prochaines, qui devaient arrêter ou décider sa ruine, Jenny le conduisait le long des haies de laurier toutes brodées de lis écarlates; elle lui faisait écouter les oiseaux cachés dans les bosquets de camélias sauvages, lui montrait l'Alabama qui coulait sous les galeries de l'habitation,

les grandes forêts vierges perdues à l'horizon; et, au milieu de tant d'harmonies ineffables, le malade oubliait ses inquiétudes; il respirait l'air embaumé, écoutait le bengalis, contemplait les eaux, les bois, les montagnes, et son bonheur lui semblait de la richesse; et, rassuré par l'opulence de la création, il ne pouvait se croire pauvre, entouré de tant de trésors!...

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient chaque jour croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondît du New-Hampshire; mais, comme il arrive toujours quand on a l'impatience et le désir pour arithmétique, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions : l'attente et la logique vivent rarement en bonne intelligence; miss Makensie s'étonna donc bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent!

Un soir que M. Makensie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotonniers! mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau

de vignes, où il s'assit accablé. Cependant la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager; sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement; mais lorsque la respiration égale du malade lui eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépouillé, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna en baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelques pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.

— Je crois que miss Makensie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve; je lui avais pourtant annoncé ma visite il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien?

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-uues de mes raisons ?

— Je n'ai bien compris qu'une chose, dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons ; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Makensie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en éludant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-même régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah ! vous avez écrit à votre oncle ? fort bien... Je vois que miss Makensie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'amis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

— J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si pré-

cieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— Dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Makensie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a pas cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes ?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point ? demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront des miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Makensie, je vous aime ; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez ; ma fortune entière vous appartiendra : argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama ou nous la quitte-

rons selon vos désirs : votre volonté sera souveraine pour moi et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Makensie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre!

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune américaine; mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible! impossible, monsieur! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez garde, miss, Jones ne retirera point M. Makensie de la situation dangereuse où il se trouve.

— O mon Dieu! de l'argent!... de l'argent!... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah! vous commencez à en sentir le prix!...

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, montrez-vous généreux, rappelez-vous que vous êtes, depuis dix ans, l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver: pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille?...

— Ayez pitié de moi, monsieur!

— Non! non! miss Makensie; vos prières sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui abandonnent ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre

leur bonheur: l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices; je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je vendre jusqu'au lit de votre père!

— Ah! vous ne ferez point cela!

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible!... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père!... Vous êtes riche; que vous importe d'attendre? Hélas! vous n'attendrez pas longtemps! Mais épargnez les derniers jours d'un mourant... Ah! promettez-le-moi, monsieur Jackson, promettez-le-moi!...

Jenny, oublieuse de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur; elle avait pris ses deux mains, et presque à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. En sentant les battements de ce sein gonflé de soupirs, Jackson fut pris d'une sorte de délire; il enleva la jeune fille dans ses bras, et l'approchant assez de lui pour toucher des lèvres ses cheveux blonds:

— Oui, dit-il d'une voix ardente, oui, je vous le pro-

mets!... Mais dites alors que vous serez à moi! Oh! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez: votre vue me fait vivre; j'ai faim et soif de vous! Que de fois, lorsque vous passiez seule dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert! Mais non, je ne veux point de violence avec vous; je veux que vous m'aimiez; je le veux, entendez-vous, Jenny!

Il y avait une sorte de fureur et de menace dans cette prière d'amour! la jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson, mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah! ne refusez point d'être à moi, reprit-il. Écoutez: vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne*; rassurez-vous; depuis que je vous aime, je déteste cette femme! je vous la livrerai, si vous voulez; si vous voulez, elle vous servira à genoux; ou, si sa présence vous déplaît, eh bien! je la chasserai elle et ses enfants!... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera!

— Vendre vos fils?... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi! je n'aime que toi!

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il avec une surprise irritée.

Et comme la jeune fille reculait toujours :

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer ; je vous fais horreur !... Eh bien, soit ! je mériterai un tel sentiment ! Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Makensie ; le lit où il est couché m'appartient. Tout ceci est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! Vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais, on ne me méprise point impunément.—Ah ! je vous fais horreur ! — Faites vos adieux, alors, à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain, il ne vous restera point de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout-à-coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps. M. Makensie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il

avait brisées dans son effort pour se lever! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien! dit-il froidement, que décides-tu?

— Je décide, répondit le malade, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice de Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande.

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Makensie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson, fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait caché, selon l'usage des colons, il le dirigea contre le malade; mais celui-ci n'attendit pas le coup; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force: il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny en se jetant à genoux près de lui.

M. Makensie la regarda, tendit la main vers elle...., voulut parler....; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

II.

La première douleur de Jenny fut affreuse ; bien qu'elle s'attendît depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour le supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné ; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir ; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Makensie l'éprouva vivement ; tant qu'elle put voir même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur ; mais une fois le cercueil emporté et la maison redeve-

2

nue silencieuse; une conviction écrasante s'empara de son âme; elle sentit comme un vide immense dans sa vie, et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri qui s'échappa de son cœur à cette pensée fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds comme une barque submergée.

La vue de son oncle qui arriva le soir même l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Makensie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu, sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein, et son accent devait rappeler celui du Christ sur la montagne.

Après avoir embrassé Jenny, il s'assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule; puis, relevant le front de la jeune fille avec une sollicitude paternelle :

— Assez, lui dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais, et je vous chérirai comme on chérit son dernier enfant.

Cependant la mort de M. Makensie avait bientôt été connue dans l'Alabama, et avait donné l'éveil à ses créanciers. On les vit arriver de Montgomery et d'ailleurs, apportant leurs règlements de compte. M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances.

Comme les affaires de M. Makensie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort ; Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Makensie était loin de soupçonner que cet inventaire préparait sa perte.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson, relativement à la succession de M. Makensie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le

calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent l'angoisse revient, aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus bientôt à nos yeux rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée.

Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait dans peu de temps un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin l'inventaire se termina, et ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créanciers chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux, c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionneusement et se mentir sans rougeur. Les yeux se promènent partout ; on inventorie ce qu'on aperçoit, on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du

facteur; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Makensie avaient déjà fait cet examen en détail lorsque Jackson et Williams entrèrent.

Celui-ci était triste; mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse; le tout montait à la somme de vingt mille dolars.

— Vingt mille dollars seulement! s'écrièrent plusieurs créanciers.

— Attendez, interrompirent quelques autres : M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Makensie.

— Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

— Je l'avais toujours prévu, dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres : c'était un

correspondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

— Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élections.

— Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant.

— Ainsi nous perdrons un tiers au moins.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit Jackson; l'inventaire de M. Williams Makensie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère, et il en a oublié une des plus importantes.

— Laquelle.

— Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

— Je ne vous comprends pas, dit Williams.

— Je vais me faire comprendre, monsieur. Ces pièces, trouvées parmi les papiers de M. Makensie, prouvent que la femme qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave; or les enfants devant suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère, miss Jenny, fille d'un esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Makensie,

— C'est impossible ! s'écria Williams ; où sont ces papiers, monsieur ?

— Les voici.

Le vieux colon fut prié de les lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Makensie pour l'affranchissement de la mère de Jenny, mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient, du reste, trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

— Monsieur est-il convaincu? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé garda le silence.

— M. Williams Makensie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme; c'est la loi!... seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je paierai

pour Miss Makensie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama; vous trouverez peut-être que c'est acheter assez cher une enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

— Miss Jenny est belle, fit observer un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une jolie fille.

— Horreur! s'écria Williams.

— On voit que vous ne connaissez point l'article, *massa*, dit en riant le Hollandais; du reste, on n'a l'habitude de vendre ni d'acheter en cachant la marchandise: où est la quarteronne, qu'on l'estime en conscience?

— C'est juste, répéta-t-on de toutes parts; il faut la voir: faites venir la jeune fille.

M. Makensie essaya vainement des objections: on ne l'écouta point; il comprit que la résistance serait inutile, et, craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser des fleurs: en apercevant son oncle elle sourit d'abord; mais presque aussitôt elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit

nécessaires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il la lui annonça donc brusquement et sans préparation. Miss Makensie fut comme frappée de la foudre.

— Ne craignez rien, lui dit le vieillard ; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et profonde que donne le danger, elle avait compris sur-le-champ que tout espoir était perdu, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé.

Cette conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva au contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors, d'ailleurs, il s'élève dans l'âme de subites résolutions qui arrêtent tous les désespoirs ; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes remèdes, et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation.

Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du condamné partant pour l'échafaud, que Jenny dit à son oncle qu'elle était prête à le suivre. Sans chercher à s'expliquer la cause de cette courageuse tranquillité

M. Makensie s'en réjouit et encouragea sa nièce à y persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre mesure; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

— S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

— Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la porte; la voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Makensie.

La jeune fille était si pâle, mais si fière, il y avait dans toute sa personne une douleur si haute et si résolue, que les créanciers s'écartèrent devant ses pas.

— Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec une dignité amère; puisque les créatures de Dieu sont ici des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-même ce que je dois vous la payer.

— C'est de la marchandise de première qualité, murmura à demi-voix le Hollandais.

— Mettez-la donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière, le mar-

chand d'esclaves s'approcha de Jenny, l'examina avec attention, la mesurant et la soupesant de l'œil.

— On en trouverait deux mille dollars, dit-il.

— J'en donne trois, répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui avait tout suivi jusqu'alors avec un sourire silencieux, s'avança et dit froidement :

— Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra aucune suprise : elle l'attendait.

— Sept mille dollars, reprit Williams.

— Huit mille.

— Neuf mille.

— Dix mille.

M. Makensie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette hésitation, lui saisit la main :

— C'est assez, mon oncle, balbutia-t-elle ; abandonnez-moi.

— Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez disposer de plus d'or que moi ; mais ayez pitié de ma pauvreté. Ceci n'est point une lutte que j'engage contre vous.... c'est un devoir que j'accom-

plis; ne m'enlevez pas cette enfant : c'est la fille de mon frère; je lui ai promis d'être son père désormais : au nom du Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas!

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans les yeux. Il prit la main de Jenny, et, se tournant vers les créanciers :

— Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

— J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

— Abandonnez-moi! abandonnez-moi! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

— Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il! Eh bien! je m'engage à les payer dans une année.

— Je les paie de suite, rép dit Jackson, en jetant sur la table les vingt mille doll rs en banknotes.

A cette vue les créanciers e rapprochèrent d'un mouvement commun.

— Affaire conclue, s'écria le Hollandais : à nous les billets, et à vous la fille.

M. Makensie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Cela devait être, dit Jenny, avec une sorte de désespoir calme et profond; cela devait être, ô mon oncle! vous n'étiez pas assez riche pour me sauver!...

Ne vous affligez pas, car je suis résignée ; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-même : *Dieu permet les larmes, mais il aime le courage.*

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses mains :

— Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de larmes retenues : Jones est maintenant à Boston, plein d'espérances !... Dans ce moment peut-être il fixe le moment où nous devons être réunis pour toujours ! Je crains sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étranger ! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon oncle ! de veiller sur son désespoir et de le consoler.

— Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau d'or :

— Vous lui rendrez sa bague d'alliance, dit-elle ; mais répétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée !

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre, étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla faire un effort surhumain ; elle posa les deux mains sur son cœur, comme si elle eût

voulu y refouler le désespoir, se leva et jeta autour d'elle un regard effaré.

Les créanciers s'étaient retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle se trouvait seule avec M. Makensie. Elle fit quelques pas autour de cette salle, où tout lui était familier; ses yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la corbeille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle avait coutume de soigner, et, ouvrant les bras comme si elle eût voulu tout embrasser :

— Adieu, dit-elle, tout ce que j'ai aimé!

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

— O ma mère! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant tu es libre pour toujours!

Elle s'approcha alors de la fenêtre, regarda la campagne, le ciel et l'Alabama, qui coulait sous le balcon, et se cacha le visage.

Il y eut encore un silence pendant lequel on n'entendit que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout à coup la porte s'ouvrit et Jackson parut.

— Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-il lentement.

— Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement accomplie? demanda Williams.

— En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura accablé.

— Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû? demanda Jenny; l'honneur de mon père est à l'abri désormais?

— M. Williams Mahensie recevra tout-à-l'heure quittance générale pour son frère; il ne reste plus à miss Jenny qu'à suivre son nouveau maître.

— Alors, adieu mon oncle Williams! cria la jeune fille en étendant les bras; adieu Jones, adieu ma mère!...

Et, courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.



Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campements, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les soldats font aller du matin au soir, et avec aquelle ils fabriquent de la gloire à la journée.

Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats. Ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer ; on y reste

toujours exposé, mais ils n'arrivent que de temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a, entre chaque campagne, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle les instincts d'homme effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de nombreux exemples de ces trêves tacites pendant lesquelles chaque parti semble accorder quelques jours de vacance à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation : je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauvegarde de l'un des couvents, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résultat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché et qualité d'aide-major, j'avais

tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue. Enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est, j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie.

Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, m'être arrêté à Carthagène et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit.

Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient rapidement les salles, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'entendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus un de mes compatriotes, ancien blessé de Jaën.

— Eh! parbleu je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major? eh bien! en voilà de la mémoire!

— N'avez-vous pas également retenu le mien?

— Oh! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons *visibles*, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu là... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en ap-

puyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les *beautés ?* répéta-t-il d'un air étonné; ah! le major trouve ici des *beautés !* Faites excuse! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des montagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi? dit-il; pauvre pays! Pourquoi est-ce que je le haïrais? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés. C'est ici comme partout ailleurs; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance!

— Vrai cachet du peuple espagnol, major; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie dans celles du Parisien. Mangez

un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout-à-l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume*.

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

— Le général a un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées: une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne *provenait* point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez-vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de moins? — Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plait; qu'importent l'âge et les infirmités du général, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordelier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos

dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la senora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout : car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez ? faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et madame Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh ! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais. Aussi n'y a-t-il à savoir ce qu'elle pense que le diable... et peut-être don Perez.

— Un ami ?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guérillas,* et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la senora.

— Et le baron le souffre ?

— Il a peur de fâcher madame Beata en envoyant promener le cousin; car madame Beata le conduit à la bride, et si elle voulait, elle le ferait communier entre

chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage; il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé, dans son nouvel état, les habitudes de dureté, d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais à laquelle la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de

guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même endroit.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignements rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la *possada* et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de se mettre en route? demanda Cordier.

— C'est la senora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard; madame Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

— Adieu, major; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu; mais toute sa personne ré-

pondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrâce native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos pour regarder vers la porte de la *possada*.

La senora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instants comme un

éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvements je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de grâces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la senora avait une main appuyée sur le bras de son cousin; à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendants du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais Beata fit un signe, et il franchit rapidement le marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cordier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume.*

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent*? s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira le rapprendre à la salle de police..

Cordier appuya son sabre à son épaule sans répliquer; le général rejoignit la senora, cria: — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop.

Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la *possada.*

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gîte; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sur son hôte*, employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelque ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte.

Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses chambres occupées, et que je n'avais qu'à *voir ailleurs*.

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais, en effet, par mon guide que cette *possada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces; ce fut en vain: il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir, grâce à l'intervention de mon conducteur, fut un hachis que le dégoût m'empêcha de

manger, et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivirent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour-à-tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la senora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin...

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violents, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Cordier?

— Oui; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il, en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume*; je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. — Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu: — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener, major, il faut que je vous amène. Mille

dieux! si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume,* et je partis, bien décidé à lui laisser voir mon mécontement, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal des-logis mit son cheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre.

Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général. Enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus? répétai-je, en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Un point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin ; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride ; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général ; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche; mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instruments?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit; nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le *Cuisinier-Bourgeois* exige un lièvre ; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ! Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmo-

logie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu ! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah ! vous prenez ceci pour une plaisanterie ! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours ; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur ? Sang du diable ! j'ai donc l'air bien plaisant ?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai ; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah ! je plaisante ! continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est-ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux

votre étrange proposition, repris-je; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être : vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les yeux : c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau?

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement.

Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en donner.

— Eh bien! allez au diable! reprit-il avec emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus pour vous tirer d'affaire. Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir parole; et comme, chez vous, le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez! cria don Perez.

Et, courant au guéridon, il saisit un instrument

dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche!

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé?

— Perdu! monsieur, perdu! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la senora Beata? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

— Qu'elle vienne!

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la senora parut sur le seuil.

Elle s'y arrêta en plongeant un regard rapide dans le vaste salon, où l'obscurité l'empêcha de distinguer Perez.

— Venez, s'écria le général en lui prenant la main pour la forcer à entrer.

— Qu'y a-t il ? demanda-t-elle d'un accent hautain ; pourquoi m'avoir éveillée, puis m'avoir fait attendre? que me veut-on?

Le baron l'entraîna vers le guéridon.

— Connaissez-vous ces lettres, madame? demanda-t-il.

La senora tressaillit; une rougeur rapide couvrit son front, puis elle devint pâle; mais sa tête resta droite et son regard fièrement arrêté sur le général.

— Je les connais, dit-elle résolument.

— Et vous osez les regarder?

— Pourquoi ne l'oserais-je point?

— Pourquoi! répéta le baron tremblant de fureur; mais parce que ce sont les lettres d'une infâme, senora Beata, et que cette infâme, c'est vous !

— Le seul infâme, reprit-elle froidement, est celui qui force une jeune fille sans défense à lui donner sa main contre son désir.

— Ainsi, vous convenez de tout, reprit le général

Guillaume les dents serrées; vous ne vous défendez même pas; vous n'avez ni honte ni regret, vous semblez vous glorifier de votre trahison!... Et vous n'avez pas peur, madame, que je vous écrase sous mes pieds!... Mais vous ne savez donc pas que je les ai lues, ces lettres toutes remplies de votre horreur pour le *vieux mari borgne* et de votre amour pour l'amant jeune et beau? Vous n'avez donc pas compris que je voulais me venger de vous et de lui?

— De don Perez? répéta l'Espagnole, à qui cette idée sembla ôter son assurance.

— J'aurais pu le tuer, reprit le général, j'en avais le droit, et un Espagnol en eût usé; mais nous autres, nous ne savons pas assassiner. Je voulais d'ailleurs une vengeance qui durât plus longtemps. Je l'ai fait venir ici, je lui ai montré ces cartes, et je l'ai obligé à jouer contre moi...

— Sa vie? interrompit Beata palpitante.

— Non, son œil, et j'ai gagné. Regarde!

Il saisit la lampe qu'il approcha brusquement de don Perez.

Beata n'avait point encore aperçu son amant; elle poussa un premier cri de surprise, puis un second d'horreur.

— Ah ! vous ne vous attendiez pas à ceci, reprit le général avec un éclat de rire de démon ; vous le voyez, j'ai traité Perez en ami, j'en ai fait un autre moi-même ; maintenant, du moins, les chances seront égales entre le borgne français et le borgne espagnol.

Beata ne répondit point, mais elle s'élança vers Perez, qui la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

A cette vue, le baron changea de visage. Sa joie triomphante s'éteignit devant cet audacieux amour qui bravait même sa présence. Mordu au cœur, il poussa une sorte de rugissement, courut au bureau placé entre les deux fenêtres, et y saisit une paire de pistolets qu'il arma. Je m'élançai vers lui, les mains étendues.

— Laissez-moi, major, cria-t-il, fou de colère.

— Vous ne voudriez point commettre un assassinat, général, répondis-je.

— Je veux tuer ce misérable !

— Songez qu'il vous a accordé la satisfaction demandée, m'écriai-je. Ne soyez pas moins loyal, et rappelez-vous qu'il est maintenant ici sous la sauvegarde de votre honneur.

Le baron sembla hésiter, puis abaissa ses pistolets.

— Qu'il parte donc, balbutia-t-il en se contenant à peine, mais sur-le-champ; qu'il aille rejoindre ses anciens compagnons les bandits.

— J'y vais, murmura Perez à qui Beata avait ouvert une porte, et qui disparut.

Le général rejeta ses armes sur la table; mais l'effort qu'il venait de faire avait attisé sa colère; il la reporta tout entière sur la senora.

— A nous maintenant! dit-il, les lèvres frémissantes; approchez, madame, et répondez-moi!

Craignant l'explication qui allait avoir lieu, je voulus m'entremettre; mais il m'interrompit au premier mot.

— Il faut qu'elle parle! s'écria-t-il avec éclat; je veux tout savoir, tout entendre. Venez, senora, approchez, vous dis-je, et surtout prenez un air moins hardi, car ma patience est à bout. Ces lettres qui sont là étaient adressées à don Perez; qu'avez-vous fait des réponses? où sont-elles?

— Brulées, dit laconiquement Beata.

— Mensonge! cria le général.

Elle le regarda d'un air dédaigneux et garda le silence.

— Mensonge ! répéta-t-il ; je veux les voir ! Je veux que vous me confessiez votre honte tout entière, que vous me disiez où cet amour a commencé, depuis combien de temps il dure. Répondez, mais répondez donc, madame ! Montrez que vous m'entendez, que vous souffrez. Elle se tait... Ton cœur est donc fait de bronze ? Tu ne sais ni rougir ni pleurer ? A genoux, malheureuse, à genoux !

Il l'avait saisie avec violence par la main, et la fit tomber rudement à ses pieds.

— Parle, maintenant ! s'écria-t-il hors de lui ; qu'as-tu à me dire ?

Elle leva son visage pâle, et, arrêtant sur lui ses regards comme deux glaives :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, répliqua-t-elle, c'est que vous vous êtes vengé de don Perez comme un bourreau, et que vous vous vengez de moi comme un lâche.

Le général poussa un cri de rage et leva sur l'Espagnole ses deux poings fermés ; mais il se rejeta aussitôt en arrière.

— Emmenez moi, major, bégaya-t-il comme épouvanté de sa propre colère.

Je l'entraînai par le bras, et nous descendîmes rapi-

dement l'escalier du château. Ce fut seulement en arrivant dans la cour que le vieux soldat recouvra la parole.

— Un bourreau et un lâche! répéta-t-il; ce sont deux mots qu'on ne peut venger qu'avec du sang.

— S'ils étaient prononcés par un homme, répondis-je; mais qui voudrait y prendre garde dans la bouche d'une femme irritée?

— Vous n'avez donc point vu de quel air elle les a prononcés? reprit-il; c'est elle, la coupable, qui semble menacer. Elle me méprise, elle me hait; elle souhaite ma mort, elle la médite déjà peut-être!...

— Que dites-vous, général!

— Oh! vous ne la connaissez point comme moi! L'âme de cette femme est un enfer!... vous ignorez tout ce qui s'est passé, vous pensez peut-être que j'ai justifié sa trahison par mes exigences ou mes duretés. Mais non, major; j'ai été pour elle plus qu'un père, plus qu'un ami, plus qu'un amant; je me suis couché à ses pieds comme un chien soumis qui accepte les coups et se trouve heureux pourvu qu'on le caresse quelquefois en passant. J'ai obéi à tous ses désirs, respecté ses préjugés, adoré ses caprices, et, pendant que je me faisais ainsi son esclave, la misérable me

sacrifiait à un autre; elle raillait ma faiblesse, et faisait de chacune de mes infirmités un triomphe et un jouet pour son amant.

A ces mots, il s'arrêta suffoqué et se couvrit le visage des deux mains; il pleurait.

Cette douleur me troubla. L'amour éveillé chez ce moine devenu soldat, et qui avait passé des rigueurs du cloitre à celles de la guerre, offrait évidemment toute la violence des impressions de la jeunesse sans en avoir la grâce. C'était un de ces tardifs entraînements dont on rit, parce qu'ils naissent hors de saison, mais dans lesquels ces demi-vieillards épanchent les passions comprimées pendant une existence entière. Le baron, à qui le désespoir avait ouvert le cœur, me confia successivement tous les détails de ce qui avait eu lieu; il me parla de son mariage, de ses vains efforts pour se faire aimer de Beata, de ses soupçons et de sa découverte. J'employai toute mon éloquence à l'apaiser d'abord, puis à le consoler.

— Mais que faire enfin? s'écria-t-il après avoir écouté mes raisons. Quel parti prendre avec cette femme?

— La position est effectivement douloureuse et dif-

ficile, répondis-je : cependant, puisque le général demande mon avis...

— Ah ! parlez, major.

— Je crois qu'il n'y a, en pareille circonstance, qu'une séparation...

Le baron changea de visage.

— Quitter Beata ! reprit-il ; c'est impossible, monsieur... Non; je rendrais ainsi ma honte publique... Il y a des malheurs qu'il faut savoir souffrir et cacher. Ce serait d'ailleurs rendre service à la senora et récompenser sa trahison ; mon absence laisserait le champ libre à son amour, tandis que ma présence sera du moins un obstacle...

— Que la senora voudra peut-etre renverser.

— Comment ?

— Le général exprimait tout à l'heure des craintes...

— Tout à l'heure, reprit-il avec embarras, je me suis laissé emporter et j'ai exagéré... Je serai sur mes gardes, d'ailleurs ; et, qui sait ?... don Perez parti, tout peut changer... A force de soins et d'indulgence, je ramènerai Beata. J'aurai eu sans doute des torts de mon côté ; je me surveillerai davantage ; je tâcherai de les réparer !

Je regardai le baron avec une surprise mêlée de pitié. La seule pensée de quitter cette femme lui avait fait oublier tout le reste ; il ne la craignait plus, il ne lui en voulait plus ; il s'accusait pour la justifier ! L'amour du vieillard était plus fort chez lui que la raison de l'homme et que le ressentiment du mari !

Il devina sans doute ma pensée, car il rougit et ajouta brusquement :

— C'est d'ailleurs une affaire à régler entre moi et la senora ; il me reste seulement à m'excuser d'avoir dérangé le major et à lui fournir les moyens de regagner son auberge. Voici justement qu'on lui amène une monture.

Le maréchal-des-logis venait en effet de nous rejoindre avec les chevaux. Je m'approchai de celui qui m'était destiné et je pris congé du général. Il m'attira un instant à l'écart :

— Je crois inutile de rappeler au major, me dit-il d'un ton grave, que tout ce qu'il a vu et entendu ici, cette nuit, est un secret confié à sa délicatesse ; la moindre indiscrétion de sa part serait une trahison et une injure.

— Je promets de me taire, général.

Il me fit de la tête un signe de remercîment, me

serra la main, et je repartis pour la Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, je sus que le château de Lucar avait été livré, de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la señora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignements recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

FIAMMA



Vingt fois elle avait regardé la mer à travers les stores de sa fenêtre, et vingt fois elle était retournée s'asseoir sur le divan de soie; elle avait parcouru tous ses livres, effeuillé tous ses camélias, ouvert et fermé la boite de pistolets damasquinés laissée sur sa chiffonnière par le comte; enfin, renonçant à vaincre une tristesse toujours croissante, elle avait couvert son visage de ses deux mains, et s'était mise à pleurer.

Mais autant les larmes qui sont vues et essuyées soulagent, autant celles qui coulent dans la solitude sont amères. Rien ne les adoucit ni ne les arrête; nous n'avons pas même un prétexte de consolation

à notre douleur, et nous nous y abîmons toujours de plus en plus !

Ah ! c'est alors que vient le besoin d'épanchement, et que l'on prend en horreur sa solitude ! Comme le naufragé jeté sur une plage déserte, on regarde autour de soi, puis au loin ; on cherche, on appelle ; et si on ne trouve aucune amitié vivante, on essaie à en ressusciter de mortes ; on se souvient tout-à-coup d'un nom oublié ; on se prend à un amour perdu, et le cœur, dans son indigence, s'improvise une affection pour pouvoir se confier !

Comment Fiamma n'eût-elle pas eu recours au subterfuge de toutes les âmes isolées ? Bien des fois déjà, dans ses tristesses, elle s'était rappelé Effie, cette compagne d'enfance qu'elle avait tant aimée, puis qu'elle avait négligée dans l'absence ; bien des fois elle avait espéré renouer cette douce liaison en rachetant son oubli par une confidence longue et entière ! Cette pensée lui revint plus vive dans son désespoir. Son cœur, gonflé de plaintes, avait besoin de s'épancher ; elle courut à son pupitre, et se mit à écrire, ne s'arrêtant de temps en temps que pour essuyer ses larmes.

A EFFIE MAKSON, A DUBLIN.

« C'est moi, Effie, c'est moi, la pauvre étrangère que tu aimais tant!... Sais-tu encore seulement que j'existe?.. T'en inquiètes-tu? En voyant cette lettre, reconnaîtras-tu qui te l'écrit, sans avoir lu mon nom?... Je crie vers toi du fond de mon désespoir, Effie!... Oh ! je suis trop malheureuse pour que tu ne m'aimes plus!...

« Te souviens-tu du temps où nous couchions dans le même dortoir, avec nos poupées sur nos oreillers et nos ménages de faïence à nos pieds?... —Et plus tard, nos petits parterres où le cresson venait si bien? Et plus tard encore, nos belles toilettes préparées pendant huit jours pour la messe du dimanche? hélas! C'était le dimanche aussi que mon tuteur venait me voir avec son fils Eric: tu te les rappelles? Le comte si noble, Éric si... Eh bien! Effie, le père est mort, et le fils est mon mari!...

« Ne crie pas d'étonnement; ne t'indigne pas; il l'a fallu! Ma mère l'avait promis lorsque le comte de Rimberg nous sauva tous. C'est elle qui le choisit pour mon tuteur. Que pouvais-je faire, sans famille, sans amis, sollicitée par le comte, qui espérait arrêter au

moyen de ce mariage les désordres de son fils ?... J'ai pleuré beaucoup : puis j'ai consenti ! Peu après le comte est mort ; je suis restée seule avec Éric !

Effie, j'étais bien sûre d'être malheureuse ; mais je ne savais pas que je serais flétrie ! Nous autres femmes, hélas ! nous ne vivons pas : honte ou gloire, fortune ou pauvreté, tout nous vient par les autres ; notre existence n'est qu'un reflet. On m'a méprisée pour les vices d'Éric ! Ceux qui se disaient purs m'ont fuie, et de cet abandon, qui ne prouvait que leur cruauté, le monde a fait un témoignage contre moi. Puis, sous prétexte d'égayer ma solitude, Éric m'a présenté des femmes que je ne connaissais pas ; il m'a forcée à les visiter, à leur donner des fêtes, et tout-à-coup j'ai su que c'étaient ses maîtresses ! J'ai voulu me plaindre, mais il m'a répondu par l'injure, par la menace ! Alors j'ai rompu avec tout le monde ; j'ai fait de ma chambre une prison ; j'ai passé les journées et les nuits dans les convulsions ou dans les abattements du désespoir, entendant sous mes pieds les bruits de l'orgie, les chants cyniques et les rires des femmes perdues ! Un instant j'ai cru que je deviendrais folle ; puis la fièvre m'a prise, et j'ai rendu grâce à Dieu croyant que j'allais mourir..... Hélas ! Dieu n'a

point accepté mes remercîments ; il a fallu vivre.

« Le comte était las de Venise ; nous sommes partis : nous avons vu la Suisse, l'Allemagne, la France ; j'ai passé partout sans rien voir, comme une âme maudite qu'emporte le démon.

« Dans les commencements, je pensais au suicide ; mais au moment du désespoir les moyens m'ont manqué ; maintenant, c'est le courage... Une humiliation trop long-temps acceptée nous rabaisse : à force d'en être flétrie nous désespérons de nous relever. Par instant, ma torpeur m'épouvante moi-même... Je sens que je m'arrange dans mon infamie ; je ne sais plus être fière avec la douleur.

« Mais aussi pourquoi être forcée de mourir avant l'âge quand on ne demanderait qu'à vivre, quand on sent toutes les soifs de la jeunesse ? Mourir sans rien savoir de ce qu'il y a de doux sur la terre ! O Effie ! si tu connaissais tous les rêves de mon affliction ! J'envie le sort de la paysanne qui me sert, de la jeune fille qui passe sous mes fenêtres avec son amant ! L'abrutissement peut éteindre la souffrance, le plaisir guérir la honte ; mais, moi, mon malheur est sans remède et sans compensation ! Cet homme auquel le hasard m'a livrée, quand il arrivera ici tout-à-l'heure,

ivre et quittant des filles de joie, il faudra que je souffre sa présence; si je fuis, il n'aura qu'à faire un signe pour qu'on me ramène; si je demande protection à un autre homme, il n'aura qu'à dire un mot pour qu'on nous traîne tous deux devant les juges ; car *je suis à lui !* La même loi qui me défend de me donner à Dieu pour toujours, m'a donnée sans retour à cet homme. Elle n'a pas eu peur de ma douleur en ne me laissant qu'une mort pour espoir !

« Et cependant, mon Dieu ! moi aussi j'aurais su être heureuse ! Te rappelles-tu, Effie, combien nous avons effeuillé de marguerites dans le jardin de ta mère pour apprendre si nous serions aimées ?... Que de romans lus en secret sous la charmille et dont nous choisissions les héros pour époux ? Jours charmants, où le mariage nous paraissait un palais de fées, à la porte duquel un bon génie nous faisait signe en souriant... Hélas ! le bon génie a fait comme la femme de Mazen dans les contes arabes ; quand nous nous sommes approchées il a pris toutes nos espérances dans ses bras et il s'est envolé !

« Le comte Éric vient de recueillir en Allemagne l'héritage de son dernier parent. Il est arrivé hier seulement à Marseille, où je l'avais précédé. Mais déjà il a

trouvé des compagnons de plaisir. Demain matin, je les attends tous ici ; *le maître* m'en a avertie : il s'agit, je crois, d'un déjeûner, d'une promenade sur mer !... Je n'ai même pas la libre possession de ma solitude.

« Nous partirons dans quelques jours pour Constantinople. Le navire sur lequel j'ai arrêté le passage est là sous nos fenêtres, et n'attend qu'un bon vent. Cette lettre est peut-être la dernière que tu recevras de moi, Effie !... Une tempête, un corsaire, la peste d'Orient peuvent me délivrer bientôt ; c'est mon espoir ! Aussi ces voyages me plaisent-ils par leurs périls. N'osant appeler *la grande libératrice*, je tâche qu'elle me rencontre, et je demande au hasard ce que je ne puis obtenir de mon courage.

« Mais quoi qu'il arrive, Effie, je ne serai point morte sans m'être tournée vers toi, et sans t'avoir crié adieu !... Que fais-tu maintenant, pauvre sœur de mon enfance ?... Regardes-tu en arrière ou en avant dans la vie ?... Oh ! avec quels sanglots de joie je te presserais dans mes bras !... Comme ta vue me redonnerait l'espoir de mes jeunes années !... Mais pourquoi y penser ?... Toi, tu es tranquille sans doute au fond de ton Irlande ; ta vie se passe comme autrefois à arroser des fleurs, à coudre et à apprendre des vers.

Tu as peut-être ancré ta destinée dans quelque pur et heureux amour ! Il vaut mieux que je ne te revoie pas ; je troublerais ta sérénité !... Brille en paix dans ton azur, ma douce étoile ! Je penserai à toi sans te parler ; je t'invoquerai tout bas comme les poètes... Cette lettre même n'ira point t'attrister, mon Effie ! Je ne veux point altérer la douce image que j'ai laissée dans ta mémoire.—Que mon nom continue à ne te rappeler que des joies d'enfance et une amitié charmante ! J'ai causé avec ton souvenir... c'est assez.... »

Ici Fiamma s'arrêta : L'entraînement des idées venait de la conduire à une décision qui rendait inutile tout ce qu'elle avait écrit. Comme il arrive trop souvent, sa douleur, en cherchant la consolation, avait parcouru un cercle vicieux et était revenue au point de départ.

Prise d'un découragement invincible, elle laissa tomber sa plume, cacha son visage sur sa lettre même, et recommença à pleurer.

Cependant, cette nouvelle crise fut courte ; ses larmes épuisées s'arrêtèrent, et sa douleur, engourdie par tant de secousses, s'apaisa. Elle se leva alors, et vint de nouveau s'accouder au balcon.

Elle avait, la veille, renvoyé sa femme de chambre

française; la paysanne qui la servait s'était retirée, et le valet du comte avait suivi son maître, de sorte qu'elle se trouvait seule dans la *bastide*.

Celle-ci s'élevait sur un coteau garni de vignes, au pied duquel soupirait la Méditerranée. La nuit étincelait d'étoiles; les navires, immobiles et les voiles carguées, apparaissaient de loin en loin sur la baie; on distinguait à l'horizon Marseille, qui se dessinait confusément entre le ciel et les eaux; de larges éclairs s'épanouissaient par instants dans l'espace, et d'amers parfums s'exhalaient des grèves altérées.

Fiamma contempla longtemps cette lumineuse sérénité de la nuit, comme si elle eût voulu la faire passer en elle-même; mais son cœur se serra, blessé par tant de splendeurs; laissant tomber le store, elle revint s'asseoir sur le divan qu'elle avait quitté.

Sa lampe s'était éteinte: aucune lueur stellaire ne pénétrait du dehors; la jeune femme se sentit plus à l'aise dans ces ténèbres qui l'enlevaient au monde extérieur. N'ayant plus rien qui, en frappant ses sens, l'avertît de son existence, elle se laissa aller à la tristesse vague et endormeuse qui suit toujours les grandes crises de douleur.

Il y avait longtemps qu'elle était là, pensive, lors-

qu'un bruit la fit tressaillir : elle leva les yeux ; une ombre venait d'apparaître sur le balcon ! Tout-à-coup le store fut écarté brusquement, et un homme s'élança dans la chambre.

Fiamma poussa un cri : l'inconnu s'arrêta étonné.

— Quelqu'un ici ! dit-il.

Et il voulut regagner la fenêtre ; mais il heurta dans dans l'ombre la jeune femme qui s'était élancée pour fuir. Elle jeta un nouveau cri.

— Silence ! balbutia l'étranger d'une voix agitée ; silence, sur votre tête !

Fiamma se tut, et chercha la porte à tâtons. L'inconnu, dont les yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, s'en aperçut ; il lui barra le passage.

— Écoutez-moi, dit-il, et surtout ne craignez rien.

— Laissez-moi ! répondit Fiamma.

— Vous ne sortirez pas, madame ; votre frayeur me trahirait ; il faut que vous m'entendiez !...

Fiamma recula épouvantée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien que me sauver.

— Qui êtes-vous ?

— Un prisonnier en fuite. La moindre imprudence

peut remettre sur mes traces!... Au nom de Dieu, Madame, ne me perdez pas!

La voix de l'inconnu était si suppliante, que Fiamma se sentit rassurée. C'était une imagination mobile et hardie que l'extraordinaire intéressait vite; aussi son premier effroi fit-il place, presque aussitôt, à une sollicitude curieuse.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Monsieur, dit-elle; mais dans quel espoir avez-vous pénétré ici?

— En voyant cette *bastide* où ne brillait aucune lumière, j'ai cru qu'elle n'était habitée, comme toutes les autres, que le dimanche, et que je pourrais m'y cacher.

— On vous cherche donc?

— Écoutez!... interrompit brusquement l'inconnu.

Une rumeur confuse venait effectivement de se faire entendre sur le chemin. On distingua bientôt des pas mesurés, un cliquetis d'armes et un murmure de voix; mais ces bruits ne firent que passer, puis s'éloignèrent. Le prisonnier s'approcha alors doucement de la fenêtre, et écarta le store pour voir la direction que prenaient les soldats... Dans ce moment, les rayons de lune éclairèrent ses vêtements.

— Un galérien! s'écria Fiamma épouvantée.

Le fugitif laissa retomber le store.

— Ne l'aviez-vous point deviné? demanda-t-il d'une voix altérée.

Et comme la jeune femme reculait sans répondre.

— Je comprends, continua-t-il, vous avez cru recevoir un de ces coupables dont le crime est une gloire! Un conspirateur ou un proscrit... Cet habit rouge a détruit votre erreur. Mais ne craignez rien, madame, je n'abuserai point d'une pitié surprise: quelques minutes de patience seulement; dès qu'on aura cessé d'entendre le pas de ceux qui me cherchent, je repartirai.

Ces mots furent prononcés avec une tristesse si digne, que Fiamma en fut intéressée.

— Comment pourrez-vous leur échapper? demanda-t-elle.

— Je l'ignore: qu'ils ne me reprennent point vivant, c'est tout ce que je désire. J'ai porté leurs chaines avec résignation pendant le temps qu'il a fallu pour les briser; mais maintenant que j'ai senti mon pied sans anneau de fer, maintenant que j'ai goûté l'air libre, que je suis rentré en possession de moi-même, je ne retournerai plus sous le bâton de l'argousin: ils me tueront d'un seul coup s'il le faut; je ne veux plus mourir en détail.

Fiamma fut touchée de cette résolution.

— Que puis-je faire pour vous sauver? dit-elle.

— Me cacher ici cette nuit et demain; j'aurai échappé, alors, aux premières poursuites; je pourrai éviter les autres.

— Et où irez-vous?

— A Lyon.

— J'en arrive, fit observer Fiamma. La surveillance y est extrême depuis les derniers troubles; vous aurez peine à vous y cacher.

— Je le sais, Madame, mais il faut que j'y aille, il le faut absolument.

Il y eut un moment de silence. Fiamma flottait entre l'intérêt et le soupçon; le forçat semblait réfléchir.

— Vous arrivez de Lyon, Madame, reprit-il enfin, et vous êtes Italienne, si j'en juge par votre accent.

— Il est vrai.

— N'auriez-vous point connu la signora Lorcano? Fiamma fit un mouvement.

— Oui, dit-elle, d'une voix troublée; pourquoi cette question?

— La signora est-elle encore à Lyon?

— Elle y était il y a quelques jours... Mais quel intérêt pouvez-vous prendre ?

Le forçat se tut un instant.

— Puisque vous connaissez la signora, Madame, reprit-il enfin, vous avez entendu prononcer mon nom sans doute...

— Comment ?

— Je suis Alexis Rouvière.

— Vous ! s'écria la jeune femme en reculant.

— Je vois que vous connaissez ce nom, continua le fugitif d'un ton douloureusement amer ; oui, Madame, c'est moi qu'ils ont condamné, pour avoir voulu *la* voler et l'assassiner..... et la signora l'aura cru, sans doute, comme les autres !...

— N'était-ce donc point la vérité ? demanda Fiamma vivement.

Le forçat ne répondit pas et il y eut une longue pause ; mais la jeune femme entendit tout-à-coup qu'il pleurait !...

Il est des douleurs qui renversent d'un seul coup nos convictions les mieux arrêtées : ce ne sont ni les plus bruyantes, ni les plus pathétiques ; le cœur les reconnait sans qu'on puisse dire à quel signe. On a quelquefois repoussé toutes les protestations, détruit

toutes les défenses; l'esprit est arrivé, de preuve en preuve, à l'évidence, quand tout-à-coup une larme, une seule, vient vous rejeter dans l'incertitude; ce fut ce qu'éprouva Fiamma.

— Et cependant, dit-elle, comme si elle eût répondu tout haut aux doutes qui s'élevaient entre elle... ces bijoux trouvés sur vous... ces armes.

— Tout m'accusait, Madame, et pourtant...

— Achevez.

— Pourtant... je n'étais ni un voleur, ni un assassin!...

— Est-ce possible! s'écria Fiamma.

En voyant que Rouvière gardait le silence.

— Au nom de Dieu! expliquez-moi tout alors! s'écria-t-elle.

— A quoi bon? nous autres misérables ne protestons-nous pas toujours de notre innocence?... Qui vous prouvera que je ne vous trompe pas comme les autres? Une vérité qui me disculpe ne peut vous paraître qu'un mensonge; mes assurances vous laisseraient le doute et me vaudraient à moi la honte d'un soupçon.

— Non, dit Fiamma, je croirai.

Le forçat secoua la tête.

— Ce que j'aurais à dire est trop étrange, Madame. Que j'aie ou non mérité mon sort, que vous importe d'ailleurs?... Je n'ai point de droit à votre intérêt..... Il n'est qu'une seule personne au monde que j'eusse voulu détromper!...

— Et cette personne?...

— Est celle pour qui j'ai été condamné.

— La signora Lorcano?...

— C'est elle que je cherche, c'est pour elle que je me rends à Lyon..... où je ne pourrai la voir peut-être!..... Et cependant, mon Dieu! à elle, je voudrais que la vérité fût connue.

— Eh bien, parlez, dit Fiamma; par moi elle saura tout.

Le forçat releva vivement la tête.

— Est-ce vrai? demanda-t-il... ainsi vous la verrez.

— Je la verrai.

— Et si je ne puis la joindre, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles?

— Tout ce que vous m'aurez dit, elle le saura!

Il cacha un instant son visage dans ses deux mains.

— Hé bien, je vous raconterai tout, reprit-il après un court silence; mais souvenez-vous de votre promesse; répétez-lui scrupuleusement mon récit!... Qui sait!... elle, peut-être, elle me croira!

II.

— Je n'ai jamais connu mes parents, et c'est à l'hospice des enfants trouvés que se sont écoulées mes premières années. Remarquant chez moi plus d'application que chez mes compagnons, la *sœur* chargée de nous instruire, m'apprit tout ce qu'elle savait elle-même; je dus à ses soins l'avantage d'échapper aux travaux abrutissants de l'atelier et de passer au bureau de l'économe que j'aidai dans ses écritures.

M. Latour était un de ces paresseux adroits, qui réussissent à s'approprier les avantages d'un emploi en abandonnant à d'autres le travail. Dès que je pus le remplacer, il me laissa tout faire, en me vantant beaucoup la marque de confiance qu'il me donnait; sans être dupe de cette prétendue confiance, c'était un moyen d'échapper à la vie en commun dont je souffrais tant depuis mon enfance. Je ne voyais habituellement

M. Latour qu'une seule fois, le matin ; le reste de la journée se passait dans un isolement complet. Il faut avoir connu l'existence enrégimentée de l'hospice, où toute spontanéité est interdite, toute personnalité anéantie, pour comprendre la douceur de la solitude. Je m'y plongeai avec une sorte de délire. Je cherchai à la rendre plus complète et plus longue, en obtenant la permission de coucher chez l'économe, sous prétexte d'être plus tôt au travail. Je passais ainsi des jours entiers dans mon étroit bureau, ne voyant rien autre chose que la cime des peupliers qui se balançaient devant la fenêtre, n'entendant d'autres voix que celles des oiseaux qui chantaient dans les jardins.

Cependant les écritures de l'économat n'employaient pas tous mes instants. M. Latour avait une bibliothèque fort en désordre mais assez nombreuse ; tout le temps que n'absorbait point mon travail était consacré à lire.

Je ne vous dirai point, Madame, par quels enchantements me firent passer ces lectures successives ; tout le monde se rappelle cet âge d'intérêt facile, où tout ce qui est imprimé agit sur nous comme un talisman. J'épuisai en peu de temps la bibliothèque de l'économe ; mais un de ses livres s'empara bientôt, à l'exclusion de tous les autres, de mes sympathies et devint en quelque

sorte mon évangile; ce fut *les Mille et une Nuits.*

Et comment n'aurais-je point aimé ces histoires merveilleuses où la justice vient donner d'éternels démentis au possible, moi qui sentais toute la cruauté et toute l'indigence de la réalité? Le moyen de ne pas croire aux miracles quand on en a besoin? Malheureusement, rien ne devait arrêter mon imagination une fois engagée dans cette voie. Ne sachant rien du du monde, je ne pouvais reconnaître les frontières de la fantaisie. A part les fées et les enchanteurs, rien n'était faux pour moi dans les récits de Scheherazade.

N'avais-je pas vu d'ailleurs, dans l'histoire même, de ces grandes aventures qui conduisaient les pâtres à la chaire de Rome et les mendiants au trône? Ne savais-je pas que des reines avaient parfois choisi dans la foule, et donné leur amour à des hommes obscurs!... Pourquoi n'aurais-je point cru ces hasards communs?... Ce qui était juste devait arriver souvent, et ma raison n'était point choquée de ce qui choquait les vraisemblances du monde.

Aussi, que d'espérances insensées je conçus alors, que de projets irréalisables! J'avais vingt ans, et tous les désirs turbulents d'une nature passionnée commençaient à se faire sentir en moi! Les aspirations

de l'âme et les aiguillons de la sensualité se réunissaient pour peupler mes nuits de visions ardentes. Chaque soir j'apercevais en rêve une de ces sultanes *plus belles que le jour*, qui attendent dans un palais enchanté l'arrivée de l'inconnu qu'elles doivent aimer; elle me tendait les bras, je l'entendais m'appeler !...

Par une singularité étrange, les femmes que je voyais, loin de m'émouvoir, m'inspiraient une sorte de répulsion. Associées à la réalité misérable et brutale qui m'entourait, je ne pouvais les en séparer dans mes impressions; mon cœur cherchait plus loin et plus haut l'objet de ses désirs.

Aussi l'esclavage de l'hospice ne tarda-t-il pas à me devenir insupportable. J'entendais, à la porte, le bruit de ce monde où se trouvait la réalisation de mes chimères ! On m'avait bien parlé de dangers à courir, de monstres à combattre et de douleurs à supporter; mais j'étais jeune, avide de bonheur, je voulus tenter l'aventure !

Pardonnez-moi, Madame, ces longs détails, ils sont indispensables pour vous faire comprendre ce qui va suivre; car c'est mon éducation même qui a préparé mes souffrances et ma honte.

J'avais été adressé, en quittant l'hospice, à un entrepreneur de copies qui me fournit du travail : les

profits étaient peu considérables, et pour gagner rigoureusement de quoi vivre, il fallait s'occuper tout le jour. Je n'abandonnais donc ma mansarde que lorsque les dernières lueurs du soleil couchant s'étaient éteintes. Je déposais alors ma plume, et je gagnais une des promenades de la ville, renouant mes rêves à l'endroit où je les avais laissés la veille.

L'air et le mouvement m'enivraient : sûr que l'obscurité qui commençait à se répandre cacherait la pauvreté de mes vêtements, j'osais m'approcher des promeneurs, je côtoyais les allées les plus fréquentées; là, plongeant des regards avides au milieu des groupes de femmes parées, je les contemplais avec des frissonnements dans toutes les veines, j'écoutais le son de leurs voix, j'aspirais les parfums qu'elles laissaient après elles; puis, quand elles avaient disparu et que je me trouvais seul dans la nuit, un désespoir profond s'emparait de moi; je me laissais tomber sur un banc isolé, la tête cachée dans mes genoux, et je pleurais long-temps!

Cependant, je restais dans le vague d'une aspiration générale; et mon attention ne s'était encore arrêtée sur aucune femme en particulier : j'avais une religion sans avoir d'autel, lorsque le hasard vint donner un

objet à mes désirs. En face de ma mansarde se trouvait une maison que le propriétaire avait l'habitude de louer toute garnie aux riches étrangers qui s'arrêtaient à Lyon. Elle était inocupée depuis quelque temps, lorsqu'un matin, en me mettant à ma croisée, j'aperçus la grande porte cochère entrebaillée et des tapissiers occupés à tendre des rideaux. Peu après, une des fenêtres s'ouvrit, et une jeune femme parut au balcon; c'était la signora Lorcano!

Fiamma fit un mouvement involontaire, mais il ne fut point remarqué du forçat, uniquement occupé de son récit.

— Vous connaissez la signora, Madame; je n'ai donc rien à vous dire de sa beauté. Elle me frappa alors si vivement, que j'en restai comme ébloui! C'était la première Italienne que je voyais, et je n'avais jamais rencontré auparavant, dans aucune femme, cette noblesse héroïque jointe à la grâce voluptueuse.

Après avoir regardé quelque temps dans la rue, la signora leva les yeux vers moi. Mes traits exprimaient sans doute mon émerveillement, car elle rougit et quitta la fenètre. Je fus près de jeter un cri pour la rappeler.

Après avoir vainement attendu pendant long-temps qu'elle reparût au balcon, je fermai ma croisée et repris

mon travail, mais l'image de l'Italienne ne pouvait me quitter. Elle s'interposait sans cesse entre mon papier et mes yeux : je retournai vingt fois à la fenêtre.

Les jours suivants se passèrent dans les mêmes préoccupations et les mêmes troubles ; j'étais devenu incapable de tout travail suivi.

Vous devinez que mon premier soin avait été de prendre des informations au sujet de l'étrangère : mon humble position rendant mes rapports possibles avec les gens qui la servaient, je ne tardai pas à savoir son nom. J'appris, en même temps, que sa main était destinée à un homme livré à tous les déréglements et qu'elle n'aimait pas ! Cette dernière circonstance m'expliquait pourquoi elle restait des heures entières sur le balcon de l'hôtel, la tête mélancoliquement penchée sur un livre dont elle regardait toujours le même feuillet. J'avais même cru remarquer plusieurs fois qu'elle se cachait pour essuyer des larmes ! .. Vous comprenez, Madame, si cette découverte rendit la signora plus belle à mes yeux ! c'était le charme du malheur ajouté à tous les autres ; je voyais ainsi un pont jeté entre nos deux destinées ; la souffrance nous rapprochait.

Je passais les journées à ma croisée, épiant les moindres mouvements de la signora, et vivant de sa vue

comme on vit de l'air et du soleil. Ainsi que je vous l'ai dit, je l'avais d'abord effarouchée ; mais elle finit sans doute par me prendre en pitié. Il y eut comme un compromis entre mon adoration et sa modestie ; je gardais le silence et elle ne chercha plus à fuir mes regards.

Cependant ma passion allait croissant dans l'ombre. Jamais le monde réel ne m'avait paru ressembler autant à celui des *Mille et une Nuits.* Pour moi, pauvre honteux, cachant ma misère dans un grenier, l'hôtel voisin n'était-il point en effet un palais de génies, et la signora ne pouvait-elle se comparer aux plus belles sultanes des contes arabes ? Restait à trouver le magique pouvoir de rapprocher deux cœurs si éloignés l'un de l'autre ! Je me demandai si l'amour n'était point, pour cela, un talisman assez fort ? — Question dangereuse, qui éveilla chez moi des espérances fatales !

Depuis quelque temps, la tristesse de la signora semblait augmenter, et soit que ses propres souffrances eussent éveillé dans son âme quelque sympathie pour les miennes, soit que ma contemplation passionnée excitât sa curiosité, je l'avais surprise plusieurs fois les yeux tournés vers ma mansarde. Quand nous aimons sans retour, le besoin d'échapper à nos tortures nous rend crédules ; la douleur se forge les mêmes illu-

sions que l'orgueil. Je crus que la signora avait laissé tomber un regard au fond de ma misère, et que sa compassion était près de devenir un sentiment plus tendre.

Une telle vanité doit vous paraître ridicule; mais songez, Madame, que mon âge et ma nature me disposaient à l'extraordinaire; aucune limite ne séparait à mes yeux le probable du possible : c'était à peine si je connaissais les bornes de celui-ci.

Une circonstance inattendue acheva d'accréditer mon erreur. Un soir que la signora se trouvait, comme de coutume, au balcon, son tuteur entra; il tenait à la main une lettre qu'il présenta à la jeune fille. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle se troubla : le vieillard s'en aperçut sans doute, car il la lui reprit avec une sorte d'impatience, et il s'engagea alors entre eux une conversation que je n'entendis pas, mais dont les gestes et les attitudes m'indiquaient l'importance douloureuse. Le tuteur paraissait employer tour-à-tour les reproches et les prières, tandis que la signora répondait par des supplications timides. Enfin le vieillard sortit, et la jeune fille resta quelques instants dans un accablement profond. Tout-à-coup, par un hasard sans doute, que je pris pour une intention, ses yeux se levèrent de mon côté, et ses mains se joignirent avec une expression

d'angoisse si suppliante, que je crus qu'elle me demandait secours! Éperdu, je tendis les bras vers elle, et je descendis mes quatre étages sans savoir ce que je faisais. Arrivé dans la rue, je courus sous le balcon de l'hôtel; la signora le quittait; mais un bouquet tomba à mes pieds!... c'était le sien!...

Vous aurez peine à concevoir, Madame, comment des circonstances si légères et si faciles à expliquer purent confirmer mes espérances; mais les préoccupations au milieu desquelles je vivais depuis quelques mois avaient prévenu mon esprit. J'avais trop d'intérêt à voir d'une certaine manière pour voir autrement; rien de ce qui me semblait devoir établir un rapport entre la signora et moi ne devait me paraître fortuit, et mon désir ne pouvait manquer de donner un motif au hasard.

Je ne vous dirai pas dans quels transports me jeta la possession de ce bouquet. Je remontai chez moi fou de joie: je n'en pouvais plus douter, elle m'appelait à son aide et me donnait un gage du choix qu'elle faisait de moi pour la défendre! Ah! fallût-il, pour cela, donner ma vie, j'étais prêt! — Mais que demandait-elle? que devais-je faire? — elle trouverait sans doute moyen de me l'apprendre.

Je passai la nuit dans une fièvre d'attente. Dès le

matin, je courus à ma fenêtre ; le jour entier s'écoula sans que la signora parût à la sienne ! Qu'était-il donc arrivé et comment lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur moi ? Le lendemain, puis le lendemain encore se passèrent sans qu'elle se montrât ! Je mourais d'impatience et d'inquiétude ; je m'étais informé près des gens de l'hôtel sans avoir pu rien découvrir ; enfin j'appris que la signora allait partir pour la campagne.

Cette nouvelle me jeta dans le désespoir. Évidemment son tuteur l'éloignait pour violenter plus facilement sa volonté. Surveillée avec trop de soin, la signora n'avait pu, sans doute, me communiquer ses désirs ni ses craintes ; on l'avait retenue prisonnière ! Qui sait même si quelques uns de nos regards n'avaient pas été surpris et si l'on ne tenait pas à nous séparer ? Cette supposition devint insensiblement une certitude pour moi.

Il y a des heures où, sans avoir perdu la raison, nous la tenons pour ainsi dire en interdit, et où nous nous jetons sciemment dans l'extravagance, non par aveuglement mais par choix. Mon amour long-temps contenu avait besoin d'éclater en quelque manifestation insensée. Mes dernières espérances, en exaltant chez moi tous les instincts aventureux, m'avaient donné un sentiment exagéré de mes forces. Je ne sentais

plus la terre ; les obstacles n'existaient plus pour moi; j'étais à mes propres yeux un héros de roman ! Ecrire à la signora était un moyen trop vulgaire pour que j'y pusse songer ; il était d'ailleurs peu sûr, et rien ne me garantirait une réponse ; je résolus de pénétrer jusqu'à elle à tout prix !

Je méditai deux jours cette étrange entreprise, et à force d'y penser elle me parut facile. Je combinai si souvent toutes les chances, j'inventai tant de ressources, je composai tant de scènes, dans lesquelles je me faisais un rôle héroïque ou touchant, que j'arrivai à ne plus douter du succès. Dailleurs la hardiesse de l'aventure me plaisait ; c'était sortir de la voie commune, et l'audace du moyen devait donner une plus grande idée de mon amour.

Je me revêtis de mes meilleurs habits, comme pour une fête, je plaçai sur mon cœur le bouquet séché de la signora, et, m'armant d'un poignard qui complétait à mes yeux le rôle que j'allais jouer, j'attendis le soir pour m'introduire dans l'hôtel.

Je ne vous dirai rien, Madame, de mes précautions, de toutes les crises de crainte et d'espoir qui m'agitèrent pendant ces heures d'attente ! Il vous suffit de savoir que je réussis à tromper la surveillance et à

parvenir jusqu'à l'appartement occupé par la signora.

Elle ne s'y trouvait point ; mais tout y était encore dans un désordre qui annonçait sa présence récente. Des livres entr'ouverts, des broderies commencées, des vêtements qu'on venait de quitter, étaient dispersés sur les fauteuils.

C'était la première fois que j'entrais dans un appartement élégant, et l'admiration qu'excita en moi le luxe dont j'étais entouré se confondit avec la ravissante pensée que j'étais CHEZ ELLE. Je regardais partout avec ivresse. Je me croyais transporté dans un palais de génies, et je m'attendais, à chaque instant, à entendre retentir, comme une musique céleste, cette douce voix de la signora que je ne connaissais point encore.

Revenu de mon premier émerveillement, je contemplai les uns après les autres les meubles qui garnissaient l'appartement. Je les touchais avec une sorte de respect tendre, je leur parlais, j'étais dans le délire !... En arrivant devant une toilette, j'aperçus un médaillon ; c'était son portrait ! après l'avoir couvert de baisers, je le cachai dans ma poitrine : je ne pensai même pas un instant qu'il pût avoir une autre valeur que celle d'avoir été porté par la signora... Je ne pensais à rien ;... j'étais hors de moi ! —

Hélas! je touchais pourtant à la fin de mon rêve!

Ici le forçat s'arrêta un instant, comme dominé par le souvenir de ses émotions. Fiamma paraissait en proie à un trouble inexprimable; après une assez longue pause, il fit un effort pour reprendre son récit.

— Vous connaissez sans doute le reste, Madame, dit-il d'une voix plus brève et plus rapide, la conversation de deux servantes venues pour ranger l'appartement m'apprit que la signora était partie dès le matin pour Grenoble où l'attendait son fiancé! Ma surprise et ma douleur me trahirent. Arrêté, puis livré à la justice, on trouva la preuve d'un vol dans le médaillon enrichi de diamans qui fut saisi sur moi; dans le poignard dont j'étais armé, une préméditation d'assassinat!

Deux essais de suicide achevèrent de me montrer coupable! Pour me défendre, il eût fallu répéter ce que je viens de vous raconter; mais quel tribunal eût voulu me croire? L'évidence était contre moi et je n'avais à lui opposer que l'histoire de mon âme! Je ne pouvais expliquer les faits qui me condamnaient que par de romanesques fantaisies qui m'eussent rendu ridicule sans me disculper. Que m'importait d'ailleurs l'arrêt? La signora était mariée, le monde et la vie ne m'étaient plus rien!

Un instant j'avais espéré la voir appelée elle-même

dans les débats, et alors, peut-être, aurais-je tout dit. L'étrangeté d'un tel aveu, répété devant les juges et sous la menace d'une condamnation, eût pu séduire mon amour; j'aurais eu d'ailleurs un intérêt à me défendre, quelqu'un à persuader de mon innocence ; mais il ne se présenta que des valets qui déposèrent contre moi ! Je gardai le silence et je fus condamné.

J'étais d'abord résolu à mourir ; la pensée du bagne me retint : j'éprouvais la curiosité de connaître cet enfer dont j'avais entendu répéter le nom avec tant d'effroi. La souffrance m'avait fait prendre la société en mépris; je voulus savoir comment elle punissait les coupables, moi qui savais comment elle protégeait les malheureux. Puis, je pensai que me frapper tout de suite, c'était me reconnaître vaincu; ma haine pour les hommes me donna l'orgueil de vivre encore quelque temps.

Je suis resté ainsi trois ans au bagne, ajournant le suicide. Il y a quelques mois, le hasard m'apprit qu'après de longs voyages, la signora était de retour à Lyon. Alors, la pensée de m'échapper pour la revoir, ne fût-ce qu'un instant et dussé-je mourir aussitôt, s'empara de moi, et je préparai les moyens de fuite qui, aujourd'hui seulement, m'ont réussi.

A ces mots, Rouvière se tut. Fiamma l'avait écouté

avec une surprise et une émotion qui s'étaient souvent trahies. Les premières lueurs de l'aurore perçaient déjà à travers les stores fermés. Elle resta quelque temps la tête baissée, comme si elle n'eût osé regarder le jeune homme... Mais, se levant tout-à-coup avec un mouvement de douloureuse résolution, elle tourna vers lui son visage baigné de larmes. Rouvière recula d'un bond.

— La signora! s'écria-t-il en portant ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe.

— Elle-même, dit la jeune femme; elle, la cause involontaire de vos souffrances et qui sent le besoin que vous lui pardonniez le mal qu'elle vous a fait.

Le forçat, éperdu, les mains jointes, contemplait l'Italienne avec ivresse.

— Ainsi vous m'avez cru, dit-il; oh! cela suffit, Madame; je vous vois, je vous entends, j'ai pu vous ouvrir mon cœur et exciter votre pitié! je suis assez payé de mes douloureuses épreuves. Ah! maintenant, mon voyage est achevé, mon but atteint; qu'importe que ma fuite réussisse, je suis heureux pour longtemps et ils peuvent me ramener sur leurs pontons.

— Non, non, s'écria Fiamma, vous échapperez à cet odieux esclavage.

— A quoi bon? signora; qu'irais-je chercher dans le monde?... Vous m'avez parlé, je vous ai vue pleurer sur moi, que puis-je attendre de plus?...

— Oh! je le veux, je le veux! la pensée de vos tortures me serait impossible à supporter. Vous quitterez la France.

Il secoua la tête.

— Comment le pourrais-je?

— Je vous y aiderai... On ne soupçonne rien. Nul ne vous a vu entrer ici; je suis seule.

— Seule, répéta Rouvière avec étonnement.

Fiamma tressaillit; la pensée qu'elle venait de se mettre par cet aveu à la merci d'un homme amoureux et désespéré lui fit regarder autour d'elle avec une sorte d'effroi. Rouvière remarqua ce rapide mouvement et le comprit.

— Que cet isolement ne vous effraie point, dit-il avec une dignité triste; il peut ajouter à ma sécurité, mais non diminuer mon respect. Faites un geste et je pars pour ne plus vous revoir.

Fiamma fut attendrie.

— J'ai eu tort, dit-elle en lui tendant la main.

Il la saisit avec une exclamation de joie et la porta à ses lèvres.

— Oh ! pardon, pardon ! s'écria-t-il, laissez-moi la sentir sur mes lèvres..... laissez-moi m'assurer que je ne fais pas un rêve. Se peut-il, mon Dieu, que vous soyez là, que je vous entende, que je presse votre main, moi qui, hier encore, étais soudé à la chaîne des galériens !

Et la pensée de ce bonheur inespéré jetant son âme dans une exaltation extatique, il se laissa tomber aux pieds de la jeune femme en serrant sur son cœur la main qu'elle lui avait abandonnée.

— Levez-vous, levez-vous ! s'écria l'Italienne troublée.

— Non, dit-il ; oh ! j'ai besoin de pleurer... Vous ne savez pas combien je vous aime ! Ah ! je voudrais que cette heure fût la dernière de ma vie ! je voudrais mourir à vos pieds, en vous regardant.

Fiamma était effrayée et attendrie à la fois.

— Au nom de Dieu, dit-elle, relevez-vous ; songez que l'heure avance et que l'on peut venir.

Rouvière laissa aller la main de Fiamma qu'il avait retenue, et faisant un effort, il se releva.

— J'attends les amis du comte ce matin, continua la jeune femme ; malgré toutes les précautions, ils peuvent vous voir ; il est impossible que vous conserviez

des habits qui vous trahiraient au premier regard. Vous trouverez dans une chambre voisine tout ce qui vous est nécessaire pour tromper leurs yeux. J'entends des pas sur le perron : c'est M. de Rimberg, sans doute ; il ne faut pas qu'il vous aperçoive avant que je lui aie parlé : venez.

A ces mots, elle courut à une porte placée au fond de l'appartement, entraîna Rouvière à travers un corridor, et le fit entrer dans une chambre éclairée par le soleil levant.

— Demeurez là, dit-elle, jusqu'à ce que je vous avertisse.

Et elle le quitta.

Cependant son embarras était extrême. Elle sentait l'impossibilité de cacher ce nouvel hôte, à l'insu d'Éric. Près de partir d'ailleurs, et ne connaissant personne à Marseille, elle ne pouvait sauver le fugitif sans le secours du comte. Mais comment justifier aux yeux de celui-ci l'intérêt qu'elle prenait au forçat ? Lui répéter l'histoire de Rouvière, c'eût été s'exposer à des soupçons ou à des railleries ; il fallait donc intéresser la pitié de M. de Rimberg en ne lui avouant qu'une partie de la vérité : Fiamma pensa à ce qu'elle pourrait lui dire, tout en regagnant le salon.

III.

Le comte Éric de Rimberg y était déjà et venait de se jeter sur le divan que Fiamma occupait un instant auparavant.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une force et d'une beauté peu ordinaires. Une intelligence ardente éclatait dans ses yeux et sur son front ; mais en revanche, ses lèvres respiraient la sensualité la plus grossière. Il était aisé de voir au premier aspect que le comte était un de ces philosophes dont la science aboutit à la systématisation de la jouissance. Portant dans celle-ci la subtilité de son esprit, il en avait fait un art, et ses hautes facultés n'avaient ainsi servi qu'à transformer un homme sensuel en un homme corrompu.

Nul ne savait, du reste, réaliser comme lui, dans le plaisir, toutes les extravagances du caprice ; c'était une nature avide qui avait reporté dans le domaine des sens cette soif de l'impossible et cette aspiration vers l'inconnu qui est le fond de toute âme humaine.

Il arrivait après avoir passé une partie de la nuit dans l'orgie, exalté par le vin, échauffé par la marche et le cœur inassouvi. Le sang pétillait dans ses veines comme une liqueur en fermentation. Il éprouvait cette puissance de désirs qui rend l'homme doux comme un enfant ou féroce comme un tigre, selon ce qu'il se trouve en lui d'affection morale ou de brutalité.

Lorsque Fiamma entra dans le ralon, Éric, qui jouait nonchalamment avec une boîte de pistolets posée sur la chiffonnière, se détourna et fut frappé de la langueur charmante que les émotions de la nuit avaient répandue sur les traits de la comtesse. Justement irritée de ses désordres, Fiamma le traitait depuis longtemps comme un étranger, et leur union n'était plus qu'une communauté de nom et de fortune. Le comte s'était facilement consolé de cette espèce de veuvage dans les bras de ses maîtresses ; mais il avait découvert depuis quelque temps que le vice avait aussi sa monotonie. Le même esprit d'inconstance qui l'avait fait

abandonner Fiamma pour des femmes moins belles, commençait à ramener ses désirs à celle-ci. La difficulté du retour animait d'ailleurs sa passion blâsée ; après une longue rupture, ce rapprochement avait toute l'excitation de la nouveauté.

Lorsque la jeune femme parut, il la salua donc avec une familiarité depuis longtemps inusitée entre eux et lui fit place à ses côtés. Fiamma, qui avait ses raisons pour ne point le mécontenter, vint s'asseoir près de lui.

Le comte prit ses mains dans une des siennes et de l'autre lui releva la tête pour la mieux voir.

— Vous êtes belle aujourd'hui, Signora, dit-il avec une sorte de tendresse libre.

Elle l'interrompit en rougissant.

— Je vous attendais avec impatience, dit-elle.

— Pourquoi cela?

Promettez-moi d'abord que vous m'accorderez ce que je veux vous demander.

— Soit, répondit Éric avec distraction et en se rapprochant davantage.

Fiamma commença alors le récit qu'elle avait arrangé. Elle apprit au comte comment elle avait recueilli un prisonnier en fuite et le supplia de l'aider à

le sauver. Mais à mesure qu'elle parlait, sa voix tremblante, son sein palpitant, ses yeux humides, tous ces signes d'une émotion touchante parlaient plus vivement aux sens du comte; il jeta un bras autour de la taille de la jeune femme et essaya de l'attirer plus près de lui.

— Monsieur le comte! s'écria Fiamma, êtes-vous si dépourvu de pitié? Je vous implore pour un malheureux qui souffre; vous me voyez près de pleurer et vous ne m'écoutez point.

— Et que m'importe cet homme? c'est à toi seule que je veux penser, Signora; assieds-toi sur mes genoux.

— Éric, je vous en conjure, écoutez-moi!

— Plus tard, plus tard; si tu veux tout obtenir, sollicite-moi plus tendrement... Je t'accorderai selon que tu m'accorderas...

— De grâce, Monsieur, dit la jeune femme honteuse, songez qu'il est là, qu'il peut vous entendre.

— Eh bien, qu'il entende le bruit de nos baisers, Fiamma.

En parlant ainsi, il voulut l'effleurer de ses lèvres; l'Italienne, qui s'était contenue jusqu'alors, se leva.

— Vous oubliez ce que nous sommes l'un à l'autre!

dit-elle avec une rougeur de honte et de colère au front.

— Je n'oublie rien ; mais tu es belle, et je veux que tu sois à moi.

— Jamais, s'écria Fiamma.

Le comte s'était levé à son tour, et s'avançait vers elle.

— Monsieur le comte, dit-elle, j'espérais que vous m'épargneriez au moins ce dernier outrage ! Vous m'avez délaissée volontairement ; vous avez porté à des femmes perdues l'affection et les soins que j'avais droit d'attendre de vous. C'est à elles désormais que vous appartenez ; nos liens sont rompus, et tout amour, vous devez le savoir, est impossible entre nous.

— Mais non tout plaisir, dit Eric.

— Monsieur ! s'écria-t-elle, en reculant indignée et effrayée à la fois, vous ne voudriez pas abuser de vos forces ? J'étais seule ici tout à l'heure au pouvoir d'un forçat, et il m'a respectée ; ne pouvez-vous atteindre à la délicatesse du bagne ? Laisse-moi, ou je crie au secours.

Rimberg éclata de rire.

— Que m'importe, dit-il; on peut venir, on me trouvera près de ma femme.

— Je ne veux plus l'être.

— Et moi je veux que tu le sois. Songe, Fiamma, que nous allons partir pour un long voyage où nous nous aimerons fidèlement...... par nécessité.

La jeune femme se cacha le visage avec horreur.

— O mon Dieu, dit-elle, n'est-il donc aucun moyen d'échapper à de telles infamies?

— Aucun, Signora, car je suis votre maître.

— Mais je vous méprise et je vous hais, dit Fiamma exapérée.

— Et pourtant tu me livreras tous les trésors de ta beauté, dit le comte avec un sourire empreint d'une ardeur cynique; la force me donnera ce que l'amour me refuse. Merci, Fiamma, de m'avoir fait soupçonner un aspect nouveau du plaisir! Je t'enleverai ce qu'on m'a toujours accordé; et tu me feras connaître les voluptés d'une amoureuse violence.

En parlant ainsi, Éric s'efforçait de saisir la jeune femme.

Celle-ci sentit que ses forces l'abandonnaient, et la colère fit place aux larmes; elle se laissa tomber à genoux.

— Grâce, Monsieur ! s'écria-t-elle ; ne m'avilissez pas !

— Je t'aime ainsi, dit Éric en plongeant des mains frémissantes dans ses cheveux dénoués... Mais voici le jour, Fiamma...... les amis que j'attends peuvent venir... je t'ai trop écoutée.

A ces mots, il l'enveloppa de ses bras ; l'Italienne poussa un cri d'horreur. Se dégageant par un dernier effort, elle promena autour d'elle un regard insensé : tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte de pistolets oubliée par le comte, et elle s'élança vers la chiffonnière, mais Éric avait deviné son intention, et lui arracha les armes au moment où sa main les saisissait.

Elle allait courir à la porte du corridor pour fuir, lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Rouvière parut.

— Sauvez-moi ! s'écria Fiamma en tendant les mains vers lui.

Eric leva le pistolet qu'il avait à la main.

— S'il fait un pas, il est mort, dit-il.

— Misérable ! s'écria le forçat ;

Et il voulut s'élancer ; mais le comte fit feu. Rouvière porta la main à sa poitrine en poussant un cri, voulut

se retenir au mur, et tomba sans proférer une parole...

Le comte jeta son arme froidement.

— Je vous en avais prévenu, Madame, dit-il ; c'est vous qui l'avez voulu.

Dans ce moment, des pas pressés se firent entendre sur l'escalier ; la porte du salon s'ouvrit, et les amis attendus par le comte se montrèrent sur le seuil. Mais à la vue du cadavre, ils reculèrent.

— Quel est cet homme ? demandèrent-ils avec effroi.

Fiamma ne laissa pas à Éric le temps de répondre, et se précipitant vers le corps du forçat :

— Cet homme, lâchement assassiné par le comte, s'écria-t-elle ; je vous en prends tous à témoins... c'était mon amant.

. . . .

Trois mois après, Éric, forcé par le scandale de cet aveu, poursuivait, pour cause d'adultère, la dissolution de son mariage, et Fiamma se laissait condamner par les juges à la prison et à la misère.

Pour sortir d'un esclavage infâme, l'épouse du comte de Rimberg n'avait trouvé d'autre moyen que la honte.

UN DERNIER AMOUR.



I.

Dans un salon d'un hôtel situé rue Saint-Lazare, une femme d'environ trente ans reposait couchée sur un canapé, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée et les yeux fixés au plafond. Son visage avait pu être agréable avec la coloration de la santé et le sourire de la joie; mais, comme tous ceux dont la beauté est un peu vulgaire, les larmes l'avaient enlaidi. Son front n'était ni assez large, ni assez pur pour porter cette sublime pâleur, diadème poétique que la douleur accorde quelquefois à ses élus; sa pâleur, à elle, était de l'épuisement. Ses traits raccourcis, que la gaîté embellissait autrefois, avaient pris dans la tristesse une lourdeur triviale, et l'embon-

point de sa taille nerveuse formait, avec l'expression désolée de son visage, une sorte de contraste choquant.

Du reste, si l'harmonie manquait à l'ensemble de cette femme, si sa douleur était dépourvue de grâce, la force passionnée était puissamment empreinte en elle, et débordait de tout son être. On la sentait voltiger autour de sa chevelure fauve et onduleuse, s'exhaler de ses narines gonflées, jaillir de ses prunelles, dont le bleu grisâtre donnait à son regard l'inflexible éclat de l'acier. C'était évidemment une de ces natures absorbantes et absolues, qui ne s'épouvantent que de ce qui est facile et calme ; un de ces cœurs qui, une fois touchés, se referment sur une affection, et qu'on ne peut plus détacher qu'en les brisant.

Quiconque eût vu la femme dont nous venons d'esquisser le portrait, telle que nous l'avons montrée, dans son immobilité douloureuse, eût deviné qu'elle se trouvait alors dans ce repos terrible, qui n'est ni de l'abattement ni de la résignation, mais le silence d'une passion qui refait ses forces et reprend haleine. Un coffret, à demi-ouvert, avait été jeté sur un coussin à ses pieds, et autour étaient dispersées des lettres trop froissées pour n'avoir pas été souvent lues et

longtemps gardées sur le cœur. Leur présence seule sur le canapé révélait leur prix. C'était sans doute en les lisant que la triste jeune femme était tombée dans sa rêverie chagrine. Depuis quelques instants, elle était plongée dans une de ces contemplations intérieures, pendant lesquelles notre vie entière se concentre sur une de nos facultés, et lui donne une lucidité perçante qui franchit tous les obstacles; elle suivait, avec les yeux de l'âme, quelque chose de lointain, de douloureux; à voir l'indicible expression de désespoir empreinte sur son visage, il était facile de deviner que ce n'était point un malheur vulgaire dont l'image la frappait, mais qu'elle lisait une énigme funeste au fond de l'avenir, et qu'elle entrevoyait quelqu'un de ces grands désastres de cœur qui coupent la vie à sa racine.

Tout entière à cette espèce de seconde vue, elle avait perdu le souvenir de ce qui l'entourait. Cependant on eût dit que, dans cette absence de l'âme, les organes avaient conservé une habitude de perception machinale; car son corps fut frappé d'un bruit qui la réveilla de sa vision et fit redescendre son intelligence dans le monde réel; elle reconnut des voix et des pas qui s'approchaient du salon. Il est des instants où l'o-

bligation d'un entretien indifférent parait une intolérable souffrance, et où la parole qui trouble votre repos produit sur vous le même effet que la main qui vous tracasserait dans la somnolence demi-éveillée du matin. L'idée de recevoir des étrangers, d'assujettir son esprit endolori au travail d'une conversation oiseuse, fit tressaillir la jeune femme sur son canapé. Se rappelant qu'elle avait oublié de défendre sa porte, elle rejeta brusquement le coussin qui recouvrait ses pieds, saisit le coffret plein de lettres, et s'élança rapidement dans sa chambre.

Elle avait à peine disparu qu'un jeune homme entra suivi d'une vieille servante; il promena ses yeux autour de lui, et n'apercevant personne :

— Ma cousine n'est point ici, nourrice? dit-il en se tournant vers la vieille femme.

— Elle sera sortie pendant que j'étais dehors, faut croire; elle était là quand je suis partie.

— Est-elle toujours aussi souffrante? demanda le jeune homme avec hésitation.

— Souffrante, ça n'est pas le mot, M. Henri; sauf qu'elle ne dort, ni ne mange, elle se porte aussi bien que vous et moi... Mais le mal, c'est dedans, voyez-

vous. Ça fend le cœur à regarder seulement; cette enfant-là ne saura jamais se faire une raison.

Le jeune homme garda un moment le silence d'un air embarrassé. Il était aisé de voir qu'il eût voulu faire une question et qu'il balançait à l'adresser, ne sachant trop si elle était convenable. Il regarda quelque temps la nourrice, puis, s'approchant d'elle, il dit enfin très-bas :

— M. Marzoi vient-il aussi rarement?

La vieille hausa les épaules avec une expression dédaigneuse de mécontentement.

— Quoi donc ? Est-ce que ça a du cœur un médecin? Il sait bien pourtant que de le voir seulement ça met madame gaie comme une alouette; mais attendez qu'il se gêne ! Voilà trois jours que nous ne l'avons pas vu.

Henri baissa la tête, et il y eut encore un silence assez long. La nourrice allait le rompre pour continuer sans doute ses doléances; mais son interlocuteur, comme s'il eût déjà regretté ce qu'il venait de dire, la prévint en détournant la conversation.

— Y a-t-il longtemps qne Victorine est sortie?

— Un quart-d'heure tout au plus; peut être même

qu'elle est ramassée dans sa chambre, comme ça lui arrive quand elle a envie de pleurer. Si vous voulez que j'aille voir, M. Henri, je lui dirai que vous êtes là.

— C'est inutile, je n'ai que peu d'instants à rester, ne la dérangez pas.

Et, sans écouter la réponse de la vieille, il s'assit familièrement comme une personne de la maison, prit un journal sur la console, et se mit à le lire avec une affectation d'intérêt qui semblait inviter la nourrice à se retirer. Celle-ci, après avoir rangé quelques chaises et tourné quelques instants autour de Henri, dans l'intention évidente de renouer la conversation, sembla enfin s'y résoudre; elle grommela entre ses dents quelques paroles inarticulées, et sortit du salon.

A peine la porte fut-elle fermée, que le jeune homme rejeta son journal, et se leva avec un mouvement à la fois brusque et triste. Il promena autour de lui un regard songeur. Tout ce qui l'entourait annonçait la présence d'une femme. Un dé d'or était tombé à terre et l'on apercevait une revue encore ouverte sous les plis d'une broderie commencée. Henri contempla ce désordre élégant avec une sorte de volupté silencieuse; il fit quelques pas vers le fond de l'appartement et s'arrêta devant la place qu'avait occupée sa cousine.

Le canapé, récemment foulé, avait conservé l'empreinte du corps qui l'avait pressé, et l'on distinguait sur le drap bleu du coussin où la tête avait reposé, la trace de quelques larmes; une lettre entr'ouverte avait été oubliée au pied du canapé. Henri parut en reconnaître l'écriture, car il pâlit légèrement à sa vue, et détourna les yeux. Mais en se levant, son regard rencontra la glace, et une sorte de commotion intérieure ébranla tout son être. Il demeura un instant immobile, lisant avec un désespoir amer sur ses propres traits, puis comme si cet aspect eût éveillé en lui d'insupportables souffrances, il se couvrit le visage de ses mains et se laissa tomber sur un fauteuil.

Du reste, si la douleur subite excitée chez le jeune homme par le reflet de ses traits pouvait sembler exagérée, elle était, en quelque sorte, justifiée par son excessive laideur. Sa taille était si petite et ses membres si grêles, qu'on l'eût pris, au premier abord, pour un enfant, si une infirmité trop visible n'eût expliqué la cause de cette faiblesse. Sa figure avait, comme celle de tous les bossus, l'expression sardonique et grimaçante que la nature paraît leur avoir infligée comme une seconde infirmité. C'était à peine si l'on pouvait découvrir, sous les lignes tourmentées

de ce visage, les lueurs d'une ineffable bonté, qui tombaient par moment d'un œil presque louche ou qui baignaient les coins de lèvres crispées. Pour comble de disgrâce, sa laideur était fardée d'une de ces fausses fraîcheurs qui ne déguisent les années que parce qu'elles n'appartiennent à aucun âge ; espèce de coloration artificielle, dont les traits reçoivent je ne sais quelle jeunesse équivoque et fanée, et qui, sans vous parer des grâces de l'adolescence vous ôte la majesté de la vieillesse.

Sans doute que la conscience de son indignité physique avait vivement saisi Henri, car il resta longtemps dans l'attitude d'un profond accablement. A la fin, pourtant, il releva la tête, et s'efforçant de secouer cette pensée importune, il reporta ses yeux autour de lui et le arrêta sur la lettre oubliée. Cette vue renoua sans doute une chaîne de pensées interrompue, car il tomba aussitôt dans une méditation profonde, à laquelle sa laideur était évidemment étrangère.

Mais, avant d'initier le lecteur au secret de cette méditation, nous croyons devoir donner quelques explications sur la jeune femme que nous n'avons fait qu'entrevoir au commencement de ce chapitre, et sur ce Henri dont nous ne connaissons encore que le nom.

II.

Restée orpheline à huit ans, Victorine avait été confiée comme pupille, à Stanislas Marcel, conseiller à la cour royale de Paris, et allié de sa famille. Ses premières années s'écoulèrent près de son tuteur, dans un éloignement complet du monde ; et lorsqu'à dix-neuf ans le vieux conseiller lui proposa de l'épouser, elle ne vit dans cette union que le moyen de continuer une existence facile, qui ne pouvait lui déplaire, puisqu'elle n'en connaissait pas d'autre. Elle était à un âge où l'on prend facilement les habitudes pour des inclinations. Comme la plupart des femmes que l'on marie à cette époque d'ignorance et d'irréflexion, elle ne considéra cet acte important que comme un joyeux déménagement célébré par des présents et des fêtes, et elle aliéna son avenir avec la gaîté insouciante du sauvage qui vend sa cabane pour une gourde d'eau de feu.

La première année s'acheva sans l'éclairer sur la faute qu'elle avait commise. Il y a, en effet, quelque chose de si délicieux et de si beau dans la mise en communauté de deux existences, que les mariages les plus mal assortis exhalent encore à leur aurore quelques parfums enivrants. Mais si Victorine ne sentit pas d'abord les épines cachées sous sa couronne de mariée, elle éprouva tout de suite l'influence dangereuse de sa fausse position. Obligée de supporter un de ces amours de vieillard, auxquels on peut s'accoutumer, mais qu'on ne partage point, elle chercha insensiblement à trouver, dans la générosité complaisante du conseiller, un dédommagement à la tolérance qu'elle montrait pour sa passion. Elle entrait, ainsi sans s'en apercevoir elle-même, dans la voie de dissimulation si fatale à la sainteté du mariage, substituant le calcul à l'entraînement, et plaçant, comme les Juifs, au seuil du Temple, le trafic sur les bords du lit nuptial. A son insu, elle s'habitua à exploiter la tendresse d'un vieillard au profit de ses caprices. Les unions où le cœur n'est pour rien ont cela de fâcheux et d'inévitable qu'elles tuent la pudeur; car l'amour seul peut rendre chaste la volupté. Victorine oublia l'une après l'autre ces timidités folles et charmantes, qui, mieux

que tout le reste, défendent une femme contre le vice.

Malheureusement, ce fut au moment même où ses forces morales faiblissaient ainsi, que le danger devint plus grand. Par suite de la vanité aveugle qui porte tous les vieillards à présenter dans le monde leurs jeunes femmes, comme une protestation contre leurs rides et leurs cheveux blancs, le conseiller Marcel fit sortir la sienne de la retraite et l'exposa à tous les orages d'une société démoralisée. A peine la jeune femme eut-elle mis le pied hors du milieu tiède et calme où elle avait été élevée, à peine eut-elle senti l'atmosphère excitante du monde, que son âme prit feu et qu'elle fut révélée à elle-même.

Les passions qui se développent dès l'enfance empruntent à l'habitude quelque chose de placide; mais celles qui se manifestent tard, et que l'on embrasse par conséquent avec toutes les forces de la vie, ont toujours un caractère particulier d'irréflexion et de violence. Émue par la nouveauté des distractions qui lui étaient offertes, caressée dans toutes ses vanités de femme qui s'éveillèrent à la fois, Victorine se mit à courir après le plaisir, comme les enfants après les papillons, foulant aux pieds les fleurs, les blés mûrs, et laissant un lambeau de sa robe blanche à chaque

buisson du chemin. Sa position la livrait sans défense à tous les dangers. Loin d'être pour elle une sauvegarde, son mari devenait une cause de péril ; car il suffisait de le voir pour deviner que l'amour ne défendait pas cette union et pour concevoir une insultante espérance.

Victorine ne sut pas résister à l'enivrement de son triomphe : aveuglée par les hommages, elle crut qu'elle pouvait tout hasarder, et elle obéit sans crainte à ses caprices les plus étourdis. Le monde, qui l'observait, vit ses fautes et lui en fit un crime ; car le monde, si familiarisé avec les mariages immoraux, le monde, si enclin à les applaudir, conserve en dépit de lui-même un bon sens inaliénable qui le rend sévère à leur égard ; son raisonnement intéressé les approuve, mais ses soupçons perpétuels les condamnent. On crut donc à la honte de Victorine avant qu'elle en eut donné le droit ; son mari était une preuve suffisante contre elle.

Cependant la jeune femme continuait à marcher dans sa voie sans se douter de ce qui se passait. Loin d'en être avertie par l'isolement, elle voyait la foule croître à ses côtés. Les soupçons que l'on avait conçus rapprochaient le plus grand nombre, et l'appat d'un vice douteux lui fit un culte et des adorateurs plus

sûrement que ne l'aurait fait la certitude d'une vertu.

Elle commit alors des imprudences faciles à calomnier, et qui précipitent vite une femme dans cette situation désespérée qui n'a que deux issues, l'une conduisant loin du monde à la retraite et à l'oubli, l'autre s'ouvrant sur l'arène turbulente où les passions luttent contre la morale établie. Après quelque hésitation, Victorine se trouva entraînée à cette seconde issue sans l'avoir choisie, sans s'en apercevoir, et quand elle voulut se détourner, le seuil était franchi et tout espoir de retour perdu.

Sa première impression fut un saisissement d'effroi; puis la colère lui vint à la réflexion. Elle s'indigna contre les circonstances qui l'avaient fatalement entraînée, contre les plaisirs qui l'avaient séduite, contre le monde qui, après l'avoir poussée jusqu'au précipice, la couvrait de huées et proclamait sa chute avant même qu'elle fût tombée. Elle se demanda bientôt amèrement quel avantage elle pourrait trouver à valoir mieux que sa réputation. Ce n'était point une de ces vertus ancrées sur la foi, qu'aucune tempête ne peut submerger, et qui trouvent un aliment pur et fortifiant jusque dans le mépris public. D'ailleurs, elle éprouvait déjà les fascinations de l'abîme. Elle voulut parler, les cris

étouffèrent sa voix ; elle voulut se plaindre ; l'on traita ses plaintes d'hypocrisie. Alors le désespoir la prit de tant d'injustice ; elle accepta par fureur le jugement du monde, comme une victime qui brave ses bourreaux après les avoir vainement suppliés ; elle prit son parti, rit de sa honte, et ouvrant les bras qu'elle avait jusqu'alors repliés sur son cœur, elle se laissa aller dans le gouffre le long de sa pente la plus molle et la plus fleurie.

Elle commença ainsi une de ces existences de dissipation et d'entraînement qui perdent irrévocablement les femmes sincères dans leurs fautes, et qui n'ont pas assez longtemps manié le mal pour savoir lui donner une forme acceptée. Le monde, qui n'avait trouvé aucun blâme pour son mariage, se scandalisa des désordres qui en étaient la suite. Mais Victorine s'en inquiéta peu. Elle avait fait l'expérience des jugements de la foule et avait appris à les dédaigner. Comme tous ceux qui ont rompu avec les préjugés, elle trouva un orgueilleux plaisir à dépasser jusqu'à la calomnie, et l'excès de son indignation contre la société s'exprima par l'excès de son audace à la braver.

Cependant elle eut beau intéresser son amour-propre à ses fautes, au milieu des orages qui l'agitaient, elle resta triste et ennuyée. Emportée d'abord par la jeu-

nesse, elle s'était ensuite acharnée par colère à cette vie qui avait fini par se transformer pour elle en nécessité ; mais son esprit était seul entré dans la confidence de sa vengeance. Ainsi, par suite d'un phénomène moral singulier que l'on peut observer fréquemment, Victorine s'était perdue sans se flétrir entièrement. A mesure que ses désordres étaient devenus plus hardis, son âme s'était repliée davantage en elle-même et était demeurée plus étrangère aux actes extérieurs. On eût dit qu'elle l'avait précieusement mise à part de sa vie, pour s'en servir plus tard, s'il y avait lieu. Sans doute que, parmi tant de fanges, cette âme fut ternie par quelques impures exhalaisons ; mais du moins les souillures ne jaillirent point jusqu'à elle : le vice qui avait corrompu l'esprit, n'alla pas plus avant, et il resta au milieu des ruines de cette belle nature, un coin obscur où demeurèrent ensevelis les germes du dévouement et de l'amour.

Cependant, la foule n'en sut rien, car la foule n'analyse pas ; elle ne vit dans Victorine que sa coupable mobilité, et la jugea en conséquence. Le conseiller Marcel qni avait longtemps ignoré ce qui se passait, en fut averti par la rameur publique. Le coup que lui porta cette nouvelle fut terrible. Il avait conçu pour

Victorine un amour qui, comme toutes les dernières passions, avait quelque chose d'insensé. Lorsqu'il apprit que cette fleur précieuse, élevée par lui avec tant de soin, et dont le parfum devait embaumer le reste de ses jours, avait été souillée, il se sentit frappé au cœur. Il ne fit point entendre de plaintes; il ne hasarda point de reproches, mais il tomba gravement malade et il mourut au bout de trois jours. Victorine, qu'occupaient les bals, et qui s'informait rarement de son mari, apprit presque en même temps sa maladie et sa mort. Elle en éprouva un douloureux étonnement; mais ses larmes furent bientôt taries, elle ignorait la part qu'elle avait eue à ce malheur; elle n'y vit qu'une suite naturelle de l'âge. La disparition d'un vieillard est en effet un évènement prévu qui semble interdire les regrets. On l'attend comme nécessaire; on l'accepte comme juste; la sensibilité humaine est routinière et ne s'émeut que de ce qui dérange l'ordre accoutumé.

On vit, en ouvrant le testament du défunt, qu'il instituait Victorine sa légataire universelle! Cette dernière volonté du conseiller excita quelque rumeur dans le monde. Les plus méchants rirent de la classique bonhomie du mari, enrichissant une femme qui l'avait déshonoré; d'autres plus graves, déplorèrent qu'il

n'eût point été éclairé avant sa mort ; personne ne songea qu'il avait pu tout savoir et dédaigner la vengeance au-delà de la tombe, comme une impiété. Le monde devine tout, excepté les intentions généreuses.

Du reste, Victorine usa noblement, aux yeux de la foule, des largesses du conseiller, elle se montra généreuse à l'égard des collatéraux éloignés que le testament avait frustrés, et cette facile vertu, la seule que le vulgaire comprenne dans les âmes élevées, parce qu'elle est la moindre, ramena l'opinion publique qui s'était déclarée contre elle. Elle attacha peu de prix à ce retour de bienveillance ; mais les circonstances qui le lui avaient attiré lui gagnèrent un ami précieux.

Parmi les parents du conseiller Marcel, qui furent appelés par elle à partager la succession, se trouva un jeune homme, orphelin, pauvre et infirme. Henri Richomme avait commencé à souffrir en commençant à vivre. Affligé dès sa naissance d'une visible difformité, il avait été reçu par sa famille avec consternation, et le premier souhait formé par sa mère, en le voyant, avait été qu'il ne fût pas né. Au reste, les médecins déclarèrent, après l'avoir examiné, qu'il ne pourrait vivre, et cette déclaration fut reçue moins comme une menace que comme une espérance. Les

parents s'habituèrent dès-lors à ne voir dans ce malheureux enfant qu'une création incomplète destinée à périr bientôt. Dans cette pensée, ils se défendirent de l'aimer pour prévenir un regret, et regardant son existence comme une de ces souffrances fatales que rien ne peut soulager, ils en détournèrent les yeux.

L'enfance de Henri s'écoula donc solitaire et sans caresses. Dépourvue des grâces qui attirent l'affection, elle fut sevrée de toutes les joies vivifiantes et de cette sève d'amour qui fait fleurir le premier âge. Ainsi replié sur lui-même, sans espace, sans encouragement pour vivre, le pauvre enfant se développa avec lenteur et chétivement. L'indifférence répulsive que lui témoignèrent ceux dont il était entouré lui donna une timidité nerveuse, qui ajouta la gaucherie à son infirmité. La nature ne l'avait fait que difforme, l'éducation le rendit ridicule.

La désaffection de sa famille s'en accrut d'autant, car il devenait de plus en plus pour elle un objet d'embarras, de honte et de désappointement. Sa mère seule aurait pu lui pardonner sa laideur à force de le voir souffrir, car le cœur d'une mère est comme celui de Dieu, et pour lui toutes les indignités sont rachetées par les larmes ; mais la mère de Henri était morte

peu d'années après la naissance de cet enfant. Il ne lui restait donc désormais aucun refuge. Son père, homme probe, mais dur, avait arrangé l'avenir pour un fils valide qui pourrait continuer ses affaires; la naissance du bossu dérangeait tous ses plans. S'il s'était résigné à ce malheur, c'était par la pensée qu'il mourrait bientôt, et maintenant voilà que le malheureux s'entêtait à vivre, inutile à tous, incapable de travail, et toujours là sous les yeux de son père, comme le souvenir vivant d'une cruelle déception.

Cette situation serait sans doute devenue la cause de souffrances intolérables pour Henri, si la mort de son père n'était survenue; mais en le délivrant d'une persécution barbare, cette mort le laissait complètement sans ressources. Ce fut à cette époque que Victorine le connut. Il était, par sa mère, l'un des plus proches parents du conseiller Marcel, et, à ce titre, la légataire songea à le dédommager du tort que lui avait fait le testament du défunt. Elle voulut le voir, et le vague intérêt qu'elle avait éprouvé dès l'abord pour sa position, se changea bientôt en une compassion tendre et profonde. Au milieu du mépris poli dont le monde l'entourait, Victorine éprouva une inexprimable joie à pouvoir entreprendre quelque chose

d'utile et de bon. Le bien apporte toujours avec lui sa jouissance ; mais il a, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, une saveur plus neuve et plus enivrante. Madame Marcel poursuivit son généreux projet avec cette ardeur infatigable que donne un premier élan du cœur. Elle fut pour Henri la mère qu'il n'avait jamais eue ; elle l'environna de caresses, d'aisances et de soins. Elle l'aima d'abord pour faire du bien, puis elle l'aima davantage pour le bien qu'elle lui avait fait.

Le pauvre enfant fut tout étourdi d'un tel changement ; il lui sembla qu'il était mort, puis qu'il était revenu à la vie dans le paradis dont sa nourrice lui avait parlé si souvent ! Cependant peu à peu il reprit ses sens, se désaccoutuma du passé, et put comprendre que vivre ce n'était pas souffrir. Longtemps fermé, son cœur s'entr'ouvrit sous un rayon d'amour. Son enfance, qu'avaient prolongée les souffrances physiques et la dureté de ceux qui l'avaient élevé (car il avait seize ans) prit fin aussitôt qu'il eut changé de situation. Le bonheur lui donna de l'intelligence ; son âme et son corps se développèrent magiquement dans la chaude atmosphère qu'il venait de trouver ; mais tout ce développement tourna au profit de la reconnaissance. On eût dit qu'il ne se hâtait de devenir un

homme, qu'afin de pouvoir donner des preuves irrésistibles de son affection et de son dévouement.

Le culte presque fanatique qu'il avait voué à Victorine ne fit que s'accroître avec l'âge ; celle-ci, de son côté, s'en rendit digne en remplissant jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée. L'instruction de Henri avait été fort négligée, elle lui donna les maîtres les plus habiles, et, grâce à leurs leçons et à son zèle, il compléta en quatre ans les études qu'on n'achève habituellement qu'en neuf années. Victorine le plaça alors dans une maison de commerce, où elle prit un intérêt en son nom. L'association prospéra, et, au bout de quelques années, Henri se trouva à l'abri des chances de l'avenir.

Mais tandis que tout lui réussissait ainsi, une circonstance survint qui dérangea la position morale de sa bienfaitrice et compromit gravement son bonheur. Cette circonstance fut la liaison de Victorine avec M. Edmond Marzoi.

Edmond Marzoi, était un jeune médecin dont la réputation avait grandi subitement, à la suite d'un concours qui lui valut l'agrégation à la Faculté de Paris, et de deux ou trois cures merveilleuses qui avaient révélé son habileté. Inconnu quelques mois auparavant, il prit

place tout à coup parmi les illustrations de l'époque, et sembla même vouloir les effacer. Il avait en sa faveur la jeunesse, et cette première bienveillance qui accueille les gloires nouvelles, par cela seul qu'elles ne font point encore ombrage, et que la jalousie peut s'en emparer comme d'une arme contre les gloires anciennes. Il obtint ce succès, si commun en France, qui conduit un homme à la célébrité sans qu'il ait d'autre peine que de s'y laisser porter, et dont le nom même exprime cette espèce d'entraînement facile et doux d'une destinée favorisée qui navigue à pleines voiles, ainsi qu'un navire sur les flots : Edmond Marzoi eut *la vogue*. Victorine ne le connaissait pas, mais elle entendait son nom et ses talents vantés partout; or il est rare que l'objet tant loué ne nous devienne pas d'avance agréable ou répulsif. Fatiguée de ce concert d'éloges, la jeune femme s'en impatienta ; elle se révolta contre une admiration que le consentement unanime semblait lui imposer, et M. Marzoi lui devint insupportable, uniquement parce que son apologie était le lieu commun à la mode. Elle se déclara ainsi, d'abord par caprice, l'ennemie du jeune médecin, puis la discussion l'affermit dans sa malveillance et le lui fit prendre en haine.

Comme la plupart des femmes mondaines dont le cœur a conservé quelque chose d'élevé, Victorine était bienfaisante. Elle aimait à satisfaire, dans les courts dévouements de la charité, les inclinations naturelles à son âme, et à retrouver ainsi, par instants, au milieu de sa vie factice et déchue, des réminiscences de vertu. Aussi ses matinées étaient-elles souvent employées à visiter de pauvres mansardes et à porter des consolations à des malades indigents. Ce fut près du lit d'un de ces derniers qu'elle rencontra pour la première fois M. Marzoi. Sans l'avoir jamais vu, elle s'était fait d'avance son portrait. Un homme dont on parlait tant ne pouvait être que vain, froid et dédaigneux. Elle n'eut donc garde de deviner l'illustre professeur dans le jeune homme modeste qu'elle avait sous les yeux, et quand celui-ci se fit connaître, elle crut d'abord qu'une ressemblance de nom l'abusait; mais lorsqu'elle eut acquis la certitude que le jeune médecin, pris par elle pour un débutant obscur, était bien M. Marzoi, son étonnement fit place au regret et à la confusion. Elle se reprocha ses jugements téméraires, sa malveillance irréfléchie, et, par une réaction facile à comprendre, ses préventions défavorables se transformèrent à l'instant en une vive sympathie. Elle

se crut obligée d'expier l'injustice de son hostilité passée par l'excès de son enthousiasme présent et elle intéressa son équité à sa nouvelle admiration.

La rencontre fortuite qu'elle avait faite de M. Marzoi près du lit d'un malheureux, devint ainsi la cause d'une liaison qui prit bientôt tous les caractères d'une passion violente. Le jeune médecin la partagea, mais seulement après l'avoir inspirée. Son amour naquit par la contagion de l'amour de Victorine ; il ne le créa point, il s'y laissa aller. Aussi cet attachement fut-il, de sa part, sans aveuglement. Il n'y trouva ni troubles, ni déchirements, ni palpitations, ni aucune de ces tortures alléchantes que les cœurs bien épris aiment presqu'autant que leurs joies. Il ne restait point chez lui assez de place pour tant d'amour. Depuis longtemps son cœur s'était fondu dans son intelligence. Sa maîtresse première et adorée, c'était la science ! il l'embrassait avec délire, avec jalousie ; il lui avait donné toutes ses exaltations, toutes ses fièvres, toutes ses avidités. L'amour pour une femme ne pouvait être auprès de cet amour que l'affection d'un frère comparée à une affection d'amant.

Victorine, au contraire, aborda ce nouveau sentiment avec emportement. Les liaisons passagères

qu'elle avait formées jusqu'alors avaient laissé son âme désintéressée. C'était la première fois qu'elle était touchée, et qu'elle se sentait prise à un lien qui eût un point d'attache au dedans. Ce n'était plus en effet un de ces amours fugitifs de la jeunesse, fleurs parfumées que pousse alors le cœur trop plein de sève, et qui s'épanouissent, tombent et renaissent tour à tour. Victorine touchait à l'âge où les floraisons de l'âme sont achevées, et où le fruit déjà formé mûrit à la flamme des passions. Sa marche irrégulière et folle à travers la vie l'avait préparée à un attachement sérieux, bien mieux que n'aurait pu le faire une existence paisible. Elle arrivait brulée par le soleil, couverte de poussière et fatiguée, devant un oasis plein d'ombre, de gazouillement, de verdure, et cette vue devait réveiller chez elle, plus que chez aucune autre, d'irrésistibles désirs. Elle subissait une crise semblable à celle qui l'avait faite femme par les sens; elle se faisait femme par le cœur, et c'était la puberté de l'âme qui venait de se déclarer chez elle.

Son amour eut donc toute la frénésie d'une première passion, avec la ténacité invincible d'un dernier attachement. Les imparfaites voluptés qu'elle avait connues jusqu'alors n'avaient fait qu'éveiller ses curiosi-

tés, aiguillonner ses ardeurs. Mais, quand elle eût senti les enivrements de la possession complète, elle se laissa emporter avec une fureur insensée à ces bonheurs ignorés; et, comme Cortès brûlant ses vaisseaux en mettant le pied sur la terre d'or, elle brûla le reste de sa vie, se condamnant à mourir sur le rivage nouveau qu'elle venait de découvrir.

Il était difficile qu'une passion poussée si loin s'accommodât du demi-amour qui lui était offert en retour. Victorine se montra chaque jour plus exigente, plus impérieuse, plus jalouse, et Edmond Marzoi en fut bientôt fatigué. Toutes ces agitations dérangeaient ses études et troublaient le calme nécessaire à son esprit. Les querelles se multiplièrent et amenèrent des brouilleries qui refroidirent de plus en plus le jeune médecin; par suite, ses visites devinrent plus rares et finirent par cesser entièrement. Les choses en étaient à ce point au moment où nous avons pris notre récit. Depuis quelque temps, Victorine semblait abandonnée, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. La veille seulement, ennuyé sans doute de ces messages, M. Marzoi avait dit au porteur qu'il verrait madame Marcel dans la journée; mais la journée était presque achevée, et il n'avait point paru.

III.

Nous avons laissé, à la fin du premier chapitre, Henri Richomme dans le salon de madame Marcel, les yeux fixés sur une lettre oubliée par celle-ci dans sa fuite. Il y avait déjà longtemps qu'il était plongé dans sa méditation mélancolique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il tourna la tête.

— M. Marzoi! dit-il en se levant.

Il eût été difficile de savoir s'il y avait, dans la manière dont ce nom avait été prononcé, de la douleur ou de la joie, du désappointement ou de la reconnaissance. Le médecin, du reste, ne parut pas avoir remarqué l'anxiété confuse avec laquelle il avait été nommé. Il s'avança vers le bossu, le salua familièrement et s'assit à ses côtés. Tous deux restèrent un instant sans parler, éprouvant l'embarras de deux per-

sonnes qui n'ont qu'un sujet commun d'entretien et qui ne veulent pas l'aborder.

Marzoi se remit le premier et parut se décider.

— J'espérais trouver ici votre cousine, dit-il.

Henri baissa les yeux, comme si ces mots eussent touché à quelque pensée gênante; il répondit pourtant d'une voix assez basse :

— Je la crois sortie.

Il y eut une pause.

— Elle m'avait écrit qu'elle était indisposée, reprit le docteur avec une sorte de mécontentement; je vois que je m'étais alarmé à tort.

Henri respira plus difficilement et resta les yeux baissés.

— Ma cousine ne vous en a point imposé, dit-il rapidement; elle souffre beaucoup et elle a besoin de vous voir.

Il s'arrêta un moment, parut faire un effort, et ajouta :

— Vous êtes trop dur avec elle, Monsieur; vous la tuerez.

M. Marzoi se recula, surpris d'un reproche aussi direct, et qui se rapportait aussi clairement à sa liaison avec madame Marcel. Il n'avait jamais pensé que cette

liaison fût un mystère pour le bossu, mais jusqu'alors celui-ci avait affecté à cet égard l'ignorance qu'un fils respectueux aurait pu feindre pour les fautes d'une mère. Edmond fut donc entièrement pris au dépourvu, et ce fut avec un manque évident d'à-propos et de sang-froid qu'il répondit :

— Je ne croyais pas exercer tant d'influence sur la santé de madame Marcel.

Henri releva la tête brusquement. Le mensonge contenu dans la réponse gauchement évasive du médecin, sembla lui remuer le cœur. Un éclair partit de ses yeux, ses lèvres s'entr'ouvrirent...; mais il comprima presque aussitôt ce mouvement, et dit d'un ton contenu :

— Vous savez pourquoi elle souffre ; vous seul pouvez la guérir.

— Ma science est au service de madame Marcel, répondit Marzoi, toujours désireux d'éluder le véritable sens des paroles de Henri.

Mais, comme tous les gens timides, celui-ci s'était enhardi une fois le premier mot prononcé. L'espèce d'affectation avec laquelle le médecin évitait une explication l'animait d'ailleurs en l'irritant. Il s'approcha d'Edmond et posant sur son bras avec une sorte d'autorité sa main frêle et pâle :

— M. Marzoi, dit-il, je vous parle sérieusement; entendons-nous, je vous en prie. J'aurais voulu me taire sur ce sujet, mais un plus long silence m'est impossible : Ma cousine ne peut supporter votre abandon. Vous l'avez habituée à votre présence, à votre voix, à votre amour; si vous lui retirez tout cela, ce sera comme si vous lui ôtiez l'air et le soleil. On n'est pas maître d'oublier, Monsieur, croyez-moi; c'est une maladie dont il faut avoir pitié. Vous ne délaisseriez pas un mourant, parce qu'il vous aurait querellé dans le délire; ne soyez pas plus sévère avec Victorine. Je vous parle avec calme, monsieur; je ne veux ni vous déplaire, ni vous irriter; je veux seulement que vous ne punissiez pas madame Marcelle de vous trop aimer.

Marzoi fit un geste peiné et, étendant la main vers le bossu :

— Ecoutez-moi, répondit-il; je ne suis ni un séducteur, ni un fat; ce qui s'est passé sera pour moi un chagrin éternel. Si je me suis éloigné d'ici, c'est qu'on m'y a forcé; je suis parti, parce que je ne pouvais rien pour le bonheur de Victorine et parce que chacune de nos entrevues était une occasion de brouillerie et de désespoir. J'ai agi pour cette liaison comme je l'aurais fait pour un mariage régulier; madame Marcel m'a

forcé au divorce par ses tyraniques prétentions.

— Elle vous aimait tant!

— Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que l'on souffre à être tant aimé. Je n'accuse pas Victorine, je sais qu'elle a souffert autant que moi; mais nous ne pouvons nous entendre; elle me l'a dit mille fois; pourquoi vouloir, dès-lors, prolonger une liaison qui la rendra malheureuse elle-même?

— C'est qu'elle aime pour aimer, et non pour être heureuse, répondit Henri en secouant la tête; croyez-vous, monsieur, que le cœur fasse ses affaires avec la régularité d'un marchand, et ne donne l'amour qu'en échange du bonheur?

— A quoi sert d'aimer, alors?

— A quoi sert de vivre?

— J'entends la vie moins poétiquement sans doute; mais quand j'ai aimé, c'était dans l'espoir d'être heureux.

— C'est-à-dire que vous placiez un sentiment à intérêt, et que votre cœur faisait l'usure.

— Soit, monsieur. Toujours est-il que j'avais conçu une espérance, et qu'elle a été déçue. J'aurais pu m'en consoler, peut-être, si j'avais vu que je souffrais seul, mais il n'en a point été ainsi; je me suis aperçu

alors que nous nous étions trompés tous les deux.

— Ah ! c'était trop tard, monsieur, trop tard, s'écria Henri ; avez-vous donc cru qu'on pouvait ainsi essayer l'amour. Vous avez attiré un cœur sur le vôtre, et maintenant, parce qu'il bat trop fort, vous voulez le repousser !

— Je n'ai point cherché cet attachement, dit vivement Marzoi ; il est venu à moi sans que je le désirasse, et je l'ai accepté avec plus de regret que d'empressement. Il dérangeait les affections de toute ma vie, il troublait le calme de mes études ; il est entré dans mon sanctuaire comme un profane, et, je n'ai point eu le courage de l'en chasser, parce qu'il pleurait. Depuis deux ans, j'éprouve les remords de cette faiblesse, je puis vous paraître ridicule en cela, monsieur ; mais je crois avoir une autre mission à remplir que d'essuyer les pleurs d'une femme. Depuis deux ans, je dépense mes jours au milieu de débats puérils, vivant pour moi seul et inutile à tous. Cette vie est mauvaise et coupable. L'homme n'a pas été créé pour lui-même, il a été créé pour l'humanité. Cet amour égoïste dans lequel je me suis isolé, n'est autre chose qu'un suicide hypocrite, au moyen duquel nous désertons les rangs des travailleurs. Je ne puis continuer

dans cette voie, j'ai des engagements pris avec la science, et je veux les remplir.

Il se leva à ces mots, comme si les pensées qu'il venait d'exprimer l'eussent animé et il se mit à parcourir le salon à grands pas. Henri avait écouté avec une impatience mal déguisée, et il était aisé de voir que ce qu'avait dit M. Marzoi, heurtait toutes ses sympathies. Ces deux hommes venaient de se placer, par hasard, sur un terrain où ils devaient être ennemis. C'était l'intelligence et le cœur face à face et se déclarant la guerre.

Ce fut donc avec une amertume irritée que Henri lui répondit :

— Je comprends que l'on consume avec bonheur sa vie pour arriver, par la route de la science, à l'un de ces buts éclatants que le génie atteint une fois par siècle : *la certitude d'un doute !* Les poésies du cœur, les enivrements de l'amour et les larmes d'une femme qui prie, sont en effet bien peu de chose en comparaison !

— Ce n'est point à un doute que je marche, s'écria Marzoi en s'arrêtant au milieu du salon ; c'est à une solution définitive et complète. Voyez-vous, ajouta-t-il, en posant un doigt sur son front, j'ai là une idée, une idée qui peut me conduire à deviner comment on vit !

Il s'agit de savoir seulement si l'homme n'est pas un composé de piles voltaïques et si la vie n'est pas tout simplement un mélange d'électricités différentes.

— Cela pourra-t-il vous servir à faire revivre ceux que votre abandon aura tués? demanda Henri amèrement.

Le docteur fit un geste d'impatience.

— Nous ne nous entendons pas, murmura-t-il, en saisissant son chapeau pour sortir.

Ce mouvement sembla rappeler au bossu l'objet de ses explications. Il s'avança vivement vers Marzoi et lui dit:

— Pardon, vous reviendrez, n'est-ce pas?

Mais le docteur était piqué.

— Je ne sais, j'ai beaucoup d'occupations.

— Ah! Monsieur, s'écria Henri avec tristesse, je ne puis croire que vous teniez plus à deviner pourquoi l'on vit qu'à empêcher quelqu'un de mourir!

Marzoi haussa les épaules.

— Madame Marcel a de l'expérience, dit-il, et ne mourra pas pour si peu.

Ce mot cruel était à peine prononcé qu'il le regretta, mais il était trop tard.

Henri fit un pas en arrière en fermant les poings et

ses lèvres frémirent; mais avant qu'il eût prononcé une seule parole, la porte du salon s'ouvrit d'un seul coup et Victorine parut, debout sur le seuil de sa chambre. Elle était pâle comme une morte, et son bras droit était étendu devant elle comme si elle eût voulu chercher un appui. Elle s'avança en chancelant dans le salon, s'arrêta devant les deux jeunes gens, et semblant faire un effort surhumain, elle dit d'une voix creuse :

— Henri...

Le bossu la regarda et parut comprendre, car il baissa la tête avec résignation, la salua et sortit à pas lents.

Marzoi était resté stupéfait à la même place. Victorine alla jusqu'au canapé dont elle chercha le dossier à tâtons et où elle s'assit comme un fantôme.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle.

Marzoi hésita un instant

— Un moment de dépit m'a emporté, dit-il enfin d'une voix basse et altérée; je me repens vivement d'une parole imprudente qui ne rendait pas ma pensée.

Victorine, toujours glacée et pâle, fit un geste de la main comme pour lui imposer silence.

— J'ai tout entendu, répéta-t-elle ; je vous remercie, maintenant je sais ce que je dois espérer.

Elle baissa son visage dans ses mains et resta un moment ainsi; puis, relevant la tête, elle continua du même ton lent et morne, comme si elle se fût parlé à elle même :

— Pourquoi me plaindrais-je ? cela ne doit-il pas être ainsi ? on se fait aimer d'une femme en se montrant grand, bon, noble à ses yeux ; on l'adore comme une divinité, on l'enivre, on la rend folle; puis, quand le dégoût vient, on cherche dans sa vie s'il n'y a pas quelque souillure que les larmes n'auront pu effacer et quand on l'a trouvée, on s'en empare comme d'un trésor, on le lui reproche avec un joyeux orgueil, et on s'éloigne dédaigneusement en lui jetant au visage la boue du passé.

Elle se tut un instant, puis reprit avec plus de vivacité :

— Peut-être, pourtant, cette femme s'est bien repentie, a bien pleuré ! Mais qu'importe ! ceux qui n'aiment plus ne croient ni aux pleurs ni aux repentirs. D'ailleurs on est si fort contre celle qui a failli ! On la tient par sa faute comme un esclave par sa chaîne, et si elle pleure trop haut, si elle se plaint, on lui enfonce froidement un souvenir dans le cœur, et alors il faut bien qu'elle baisse les yeux et qu'elle se taise ! Oh !

je comprends, je comprends, cela doit être ainsi.

Madame Marcel se cacha encore le visage; tout son corps tremblait. Marzoï s'approcha d'elle et lui dit d'une voix très-émue :

— De grâce! pardonnez-moi, Victorine; j'ai eu tort. Vous me voyez navré du mal que je vous ai fait.

— Allons donc! Monsieur, est-ce qu'une femme comme moi mérite de la pitié? est-ce qu'une femme comme moi peut souffrir?

— Victorine!...

— C'est ma faute, d'ailleurs; pourquoi vous ai-je aimé? Vous ne me le demandiez pas; vous m'avez prise pour maîtresse par compassion, *parce que je pleurais;* vous venez de le dire. Vos joies, vos protestations, vos caresses, tout ce qui m'a rendue heureuse, ce n'étaient que des aumônes!... Et j'oserais me plaindre, moi, quand vous avez eu la générosité de me tromper ainsi deux ans! oh! je serais bien ingrate!...

— Victorine, sur mon honneur, je vous ai aimée, véritablement aimée...

— Mensonge!

— Je vous ai aimée, mais nos deux natures se repoussaient, vous avez pu le voir vous-même; nous

espérions être heureux ; l'expérience nous a cruellement désabusés.

— Une expérience, s'écria madame Marcel, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec démence ; ah ! c'est bien cela, Monsieur ! vous avez voulu faire une expérience sur un cœur ! vous y avez enfoncé l'amour comme un scalpel dans un membre malade ; et après l'avoir retourné dans la plaie, vous l'en retirez tranquillement, en disant : Je me suis trompé ! sans vous inquiéter si la vie ne va pas sortir par la blessure que vous avez faite.

— Par grâce !...

— Mais non, folle que je suis, vous ne craignez point cela ; vous me connaissez trop bien ; *une femme comme moi a de l'expérience et ne meurt pas pour si peu.*

— Au nom du ciel ! s'écria Marzoi avec un geste de désespoir ; assez, Victorine, assez !

Mais elle n'entendait plus ; l'œil hagard, elle continua avec un sourire livide :

— Voyez pourtant, les hasards sont heureux ! Il y a des gens qui vous aiment trop pour vous dire en face ce qu'ils pensent de vous ; ils gardent ces confidences pour les autres, quand ils vous croient loin ; alors il

suffit que vous surveniez, que le désir vous prenne d'écouter la voix aimée, et une porte entr'ouverte vous fait mieux connaitre une âme en quelques minutes que deux années d'intimité et d'amour.

Puis, comme si elle eût cédé à un transport d'indignation; elle se leva en s'écriant :

— Ah! c'est bien lâche! insulter une femme parce qu'elle est perdue, une femme qui n'est point là, une femme qui vous aime; quand elle est seule, qu'elle ne peut se venger; la tuer à terre! ah! c'est lâche! c'est lâche! c'est lâche!

— Madame. s'écria Marzoi, nous ne nous reverrons jamais. Adieu!

Victorine tressaillit et resta immobile. Ces mots et le mouvement du médecin semblèrent abattre subitement sa colère.

— Edmond! cria-t-elle au moment où celui-ci ouvrait la porte du salon.

L'accent avec lequel ce mot avait été prononcé, fut tel que Marzoi s'arrêta.

— Que voulez-vous? demanda-t-il sans se détourner.

— Edmond! répeta la même voix et cette fois, le médecin ne put s'empêcher de lever les yeux; Victo-

rine était devant lui, droite, les bras étendus, effrayante de douleur.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il plus bas en détournant la tête.

La jeune femme porta ses deux mains à son front, puis à son cœur ; elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc dit ? s'écria-t-elle, mais je suis folle ! je suis folle !

Elle se laissa tomber à genoux en sanglottant.

— Edmond, je n'ai rien dit, je n'ai rien voulu dire ; reste, oh ! mon Dieu ! ne t'en va pas ! Edmond, tu vois bien que je suis une pauvre insensée, tu vois bien que je me repens, que je pleure, que je te demande pardon, pardon ! pardon !

Elle embrassait les genoux de son amant.

— Oh ! je t'en conjure, parle-moi, regarde-moi ; je te dis que je suis folle ; on a pitié d'une folle. Dis-moi que tu ne t'en iras pas. Ecoute, je ferai tout ce que tu exigeras, je ne me plaindrai plus, je ne me mettrai plus en colère, je serai gaie. Mon Dieu ! mon Dieu ! il détourne la tête encore ! Edmond, mais que veux-tu ? dis-moi ! j'obéirai à tout ; je ne mérite pas ton amour, c'est vrai ; mais je t'aime tant, j'ai tant be-

soin de toi ; si tu ne peux pas m'aimer, eh bien ! ne m'aime pas, mais garde-moi comme une malheureuse que tu viendras voir à tes moments perdus. Tout, tout ce que tu voudras, pourvu que je te garde. Oh ! mais réponds-moi donc ! es-tu encore irrité ? maudis-moi alors, frappe-moi, écrase-moi sous tes pieds, mais parle-moi, dis mon nom, Edmond ! mon Emond ! ah ! tu pleures, tu me pardonnes, et tu reviendras, n'est-ce pas que tu reviendras ?

— Je reviendrai, dit Marzoi, en laissant tomber ses bras sur les épaules de Victorine avec un accablement triste et attendri.

Elle saisit ses deux mains et les couvrit de baisers.

— Tu es un ange ! dit-elle.

Marzoi passa le reste du jour avec madame Marcel ; mais, malgré les élans de tendresse de celle-ci, il ne put retrouver près d'elle ses transports d'autrefois. Hélas ! le fiel de la colère et de la jalousie était tombé dans cet amour, et en avait à jamais empoisonné la douceur. C'était désormais une de ces affections dévastées, stériles pour toute volupté et où ne peuvent plus éclore que la défiance et le regret.

IV

La réconciliation de Victorine et de Marzoi fut de peu de durée. Sans en venir à une rupture ouverte, Marzoi recommença à négliger madame Marcel, et s'occupa presque exclusivement de ses études commencées. Nous l'avons déjà dit, c'était un de ces esprits lumineux, hardis, aventureux, qui ne peuvent jamais jeter l'ancre dans le domaine du connu, et qui, les yeux sur les étoiles, naviguent sans cesse vers une nouvelle Amérique intellectuelle; véritables poëtes qui marchent l'œil inspiré et l'enthousiasme au cœur, au milieu de la mystérieuse nature, interrogeant les lois éternelles, écoutant les voix cachées, et cherchant à noter quelques traits de l'harmonie universelle.

En se livrant à des recherches sur le fluide nerveux, Marzoi avait découvert que l'emploi d'agents électriques produisait sur un organe malade une action aussi

étendue que la maladie elle-même, et, il en avait conclu que celle-ci pourrait bien n'être, en définitive, qu'un dérangement dans l'équilibre des électricités humaines. Il avait trouvé dans ses expériences que deux liquides différents, placés dans un même tube, formaient une pile, un élément galvanique, et pouvaient réagir l'un sur l'autre pour se décomposer, lorsqu'ils sont unis par un corps conducteur. Cette découverte lui avait fait penser que du sang artériel et du sang veineux en contact pouvaient réagir également l'un sur l'autre, et qu'il en pouvait résulter des sécrétions, des productions de chaleur, enfin tous les phénomènes ordinaires de la vie. Il cherchait maintenant à éclaircir ses idées, à les compléter, et quoique rien de définitif ne lui eût encore apparu, il lui semblait cependant entrevoir vaguement dans ces phénomènes quelque grande loi de l'existence universelle que l'on devait découvrir un jour et vers laquelle poussaient tous les progrès scientifiques de l'époque. Aussi la préoccupation de cette recherche l'absorba-t-elle bientôt entièrement et le détourna-t-elle de toute autre pensée. Il en vint à perdre l'attention pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à ses observations. Chaque fait passait au creuset de son idée fixe, et

insensiblement sa vaste intelligence se rapetissa ainsi au rôle d'une éprouvette dans laquelle tout venait se soumettre à une expérience inévitable. Pour concentrer ses forces autour d'une idée, Marzoi retira la vie du reste de son âme et y laissa tout tomber en ruines. Son horizon borné ne lui montra plus ce qu'il voyait autrefois. Il cessa d'abord de s'intéresser à ce qui ne rentrait pas dans ses études, puis bientôt il cessa de le comprendre. Enfin il déserta insensiblement ses souvenirs et devint chaque jour moins intelligent de ce monde du cœur, dont il n'avait jamais, du reste, connu que les abords.

Par suite d'un phénomène moral, bizarre, mais souvent observé, l'amour de madame Marcel paraissait croître à mesure que celui du médecin s'éteignait. Plus la préoccupation de ce dernier devenait distraite et indifférente, plus la passion de sa maîtresse se montrait ardente dans ses poursuites, importune à demander du retour. Victorine s'acharnait à une tâche impossible, comme si elle y eût été forcée par quelque loi fatale, et, semblable aux Danaïdes, elle ne cessait de verser ses larmes, ses prières, son amour dans ce cœur sans fond où rien ne restait.

Du reste, si elle ne s'aveuglait pas sur la froideur

de son amant, elle en méconnaissait complétement la véritable cause. La science ne lui avait jamais semblé que le prétexte de l'abandon dont elle souffrait, et elle n'en avait toujours cherché le motif réel que dans un nouvel amour d'Edmond. Rien n'avait pu la dissuader à cet égard. Il est des entraînements tellement étrangers à certaines natures que l'évidence même ne peut les convaincre de leur réalité et qu'elles refusent d'y croire par la seule raison qu'elles ne peuvent les éprouver. Madame Marcel, livrée à toutes les tortures d'une vague jalousie, s'épuisa donc en perquisitions infructueuses pour en découvrir l'objet. Sa passion lui apprit la patience, elle essuya ses yeux, tranquillisa son âme pour mieux voir, et se mit à épier son malheur avec une tenacité minutieuse, prévoyante et sagace. Rien ne lui coûta pour parvenir à son but. Après avoir tout essayé, elle eut recours à l'espionnage, elle se fit rendre compte jour par jour, des démarches de Marzoi. Ce moyen parut enfin lui réussir. Un soir qu'elle se trouvait seule, assise sur sa causeuse, feuilletant avec distraction un roman nouveau, la vieille nourrice, qui était la confidente de ses peines, entra doucement avec un air joyeux et empressé.

— Madame, dit-elle à voix basse, je sais du nouveau.

Victorine se détourna vivement.

— Qu'est-ce, Catherine, qu'as-tu appris? demanda-t-elle.

— Je sais où il passe ses soirées.

— Où donc?

— Rue de Sorbonne, dans une maison à cinq étages, près la rue des Mathurins.

— Et qu'y va-t-il faire?

— Ah voilà! j'ai pris des informations; il paraît qu'il soigne une vieille dame qui loge au quatrième et qui est malade depuis longtemps.

— Et que me fait cela, nourrice? ce n'est pas la liste de ses malades que je veux avoir.

— Attendez, attendez donc un peu, maîtresse; on dit aussi que la vieille dame à une nièce qui est lingère.

Victorine tressaillit et se redressa.

— Une nièce, dit-elle vivement, jeune?

— Toute jeune.

— Et jolie?

— Un beau brin de fille, à ce que dit la fruitière.

— Et y va-t-il tous les soirs?

— Tous les soirs, à pied; son cabriolet vient le prendre plus tard chez ses connaissances, là où il va finir la soirée.

Ce rapport leva tous les doutes de Victorine; l'infidélité d'Edmond lui parut prouvée; tout s'expliquait clairement pour elle. La vieille femme que Marzoi allait soigner n'était évidemment qu'un prétexte; sans cela, pourquoi ce mystère dont il s'entourait? Pourquoi cette précaution de n'aller qu'à pied, le soir, clandestinement? Puis une visite de médecin ne dure pas deux heures; il était clair que Marzoi venait pour la jeune ouvrière, c'était pour elle que Victorine avait été délaissée.

Une fois cette idée adoptée, madame Marcel l'embrassa avec une sorte de joie furieuse. Jusqu'alors elle n'avait pu s'en prendre à personne de ses souffrances, il lui avait fallu s'irriter à vide, et son désespoir avait insensiblement dégénéré en un abattement sans résignation; mais ce qu'elle venait de découvrir la ranima en donnant un objet à sa colere. Ses vagues soupçons prenaient enfin une forme et un nom; elle pouvait enfin consoler sa douleur par une haine; elle avait une ennemie!

Sa décision fut prise à l'instant, avec cette audace spontanée et sans délibération qu'inspirent les grandes circonstances; elle résolut de connaître la jeune fille de la rue de Sorbonne, et de voir par ses yeux ce

qu'elle avait à craindre d'une pareille rivale. Sans attendre au lendemain et quoiqu'il fût déjà tard, elle sortit seule de l'hôtel, et s'achemina, cachée sous son voile, vers la maison indiquée. Les femmes qui n'ont jamais parcouru le soir, à pied, certaines rues de Paris, ne connaissent que le moins curieux des deux mondes qui composent la grande ville. Aussitôt que l'ombre a couvert la cité et que le brouillard malsain qui l'enveloppe chaque nuit, s'est abattu sur ses rues fétides, on y voit paraître une population étrange et sans nom que l'on n'a vue nulle part ailleurs. Ce sont des hommes à figure terreuse, aux vêtements déformés, qui semblent marcher sans but et qui s'arrêtent sans cause ; des femmes échevelées qui se promènent dans le ruisseau en souliers de satin ; des vieilles hideuses qui vous appellent tout bas et des enfants hâves qui vous murmurent à l'oreille des mots horribles qui n'appartiennent à aucune langue. Tout cela vient je ne sais d'où ; on les voit sortir de terre, s'élever derrière les bornes des carrefours, poindre de chaque entrée ténébreuse : on dirait ces larves sorties de terre après une pluie d'orage et dont la multitude immonde envahit nos jardins. Cela marche, s'agite et grouille dans la fange au milieu d'une atmosphère infecte d'hydrogène,

et l'on entend monter de cet amas sordide et vivant je ne sais quel rauque grognement de joie. On sent qu'il s'en exhale comme une odeur de vice qui prend au cœur !

C'était la première fois que madame Marcel se hasardait de nuit et seule dans les rues mal hantées. Malgré ses préoccupations, elle fut singulièrement saisie lorsqu'elle se trouva isolée au milieu de cette foule inconnue. Deux ou trois fois, en voyant des figures équivoques s'approcher, elle doubla le pas avec effroi. Cependant, loin d'être abattue par les frissons de terreur, sa résolution s'en augmentait. Plus sa démarche lui paraissait hardie et nouvelle, plus elle convenait à son exaltation; elle y tenait d'autant plus qu'elle lui coûtait davantage ; le danger l'animait tout en la remuant, et la fièvre nerveuse que lui donnait l'inquiétude accroissait la fièvre de son âme ; elle éprouvait quelque chose de ce que doit éprouver l'homme qui marche pour la première fois au milieu des balles ennemies, ému, troublé, mais l'œil sur son drapeau et résolu, s'il le faut, à bien mourir.

Ces tressaillements ne la détournèrent donc pas d'un seul pas. Elle finit par maîtriser sa peur, et quand elle arriva rue de Sorbonne, sa résolution s'était ac-

crue au point de lui rendre tout facile. Elle reconnut la maison qui lui avait été désignée avec cette lucidité rapide que donne l'exaltation extrême, monta au quatrième, sans réflexion et sans crainte, comme si elle fût venue pour une visite ordinaire, et entra hardiment.

Elle se trouva dans une chambre sans lumière; mais au fond une porte mal fermée permettait d'apercevoir une seconde pièce éclairée. Victorine se dirigea à tâtons de ce côté, frappa, et ne recevant pas de réponse, elle poussa la porte en s'arrêtant sur le seuil. Cette seconde chambre était vide comme la première. Une chandelle, plantée dans une bouteille et posée sur une chaise dépaillée, permettait seulement d'en apercevoir la malpropreté et le désordre. Dans un coin, on voyait jetés pêle-mêle divers ustensiles de cuisine; un pain était déposé sur la cheminée entre des chandelles et des brosses à cirage, tandis que le lit, sans rideaux, encore couvert d'assiettes ébréchées et de verres crasseux semblait avoir servi de table à manger.

Au fond, sur une vieille commode à garnitures de cuivre, Victorine remarqua une machine électrique, des bouteilles de Leyde et plusieurs autres instruments de physique dont elle ignorait l'usage.

Pendant qu'elle examinait avec surprise cet étrange *capharnaum,* un grognement plaintif se fit entendre près d'elle. Elle se retourna, et un objet qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors frappa ses regards.

Sur un vieux fauteuil de paille, caché par l'ombre que projetait le pied du lit, s'agitait je ne sais quoi de confus, que l'on pouvait prendre, au premier aspect, pour un amas de guenilles souillées. Mais en regardant avec plus d'attention, on distinguait comme une forme humaine, quelque chose d'animé impossible à définir. Du reste, l'incertitude de madame Marcel fût bientôt dissipée, car un second soupir se fit entendre; ce qu'il y avait sur le fauteuil se remua et l'on vit une tête sortir des haillons. Victorine fit un pas vers le lit.

— Madame Godard? demanda-t-elle.

La masse informe poussa un gémissement rauque, puis la tête se retourna du côté de la jeune femme, qui aperçut un hideux visage d'idiote. Elle recula presque effrayée; la tête resta une minute dans la même position, fixant sur Victorine un regard hébété; puis, comme cédant à l'affaissement, elle se laissa retomber et disparut dans les guenilles dont elle était entourée.

Dans ce moment, un bruit de voix retentit sur l'es-

calier : Madame Marcel repassa vivement dans la première pièce ; mais à peine y avait-elle fait quelques pas que la porte extérieure s'ouvrit et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était Marzoi.

Elle n'eut que le temps de se jeter de côté ; la chambre était si obscure qu'ils passèrent sans l'apercevoir.

Ils entrèrent dans la seconde pièce, et elle les entendit bientôt qui causaient à demi-voix. L'occasion était trop favorable pour ne point la saisir. Madame Marcel s'approcha avec précaution et prêta l'oreille : Marzoi continuait une explication commencée.

— La paralysie des membres a déjà disparu presque entièrement, disait-il ; celle du cerveau même s'est modifiée, et lorsque je soumets la malade à l'action de la machine ou des piles, l'intelligence se met en mouvement ; vous allez le voir vous-même tout-à-l'heure.

Victorine entendit disposer la machine et pendant quelque temps les deux médecins gardèrent le silence, uniquement occupés des préparatifs.

— Concevez-vous, dit tout-à-coup Marzoi, où j'arrive si je réussis à rendre l'intelligence et le mouvement à cette femme ! J'ai trouvé le réservoir de la vie universelle, j'ai conquis le cerveau et j'y fais germer

la pensée. Après cela, que Dieu me donne un peu de matière humaine, et je fais un homme aussi bien que lui.

— Ceci serait merveilleux, répondit l'étranger.

Marzoi se promenait à grands pas, livré à un enthousiasme qui s'accroissait insensiblement.

— Et cet immense problème, dit-il tout-à-coup, en s'arrêtant devant l'idiote, il est là, dans cette masse de chair, qui à ce moment s'ignore elle-même. Si vous saviez combien cette femme m'est chère ! plus chère que tout au monde !... Cette femme, songez-donc! c'est tout ! c'est la gloire! c'est la science! avec elle, je puis devenir le plus grand homme des temps modernes. C'est ma Galatée ! La nuit je rêve d'elle ; nouveau Pygmalion, je la vois sortir de son enveloppe de pierre, je la sens qui vit, qui marche et qui me parle.

— Je comprends cela, dit le jeune médecin en souriant ; vous en avez fait votre maîtresse, comme Agrippa de la cornue dans laquelle il cherchait le grand œuvre. Ce qui vous plaît chez elle, ce n'est point elle, c'est votre idée que vous avez liée à son sort, de sorte que penser, pour vous c'est aimer. Jamais une femme belle et bien portante n'aurait pu vous attacher si vivement.

Marzoi haussa les épaules.

— Une femme belle et bien portante n'apprend rien, dit-il.

Cette réponse effrayante avait été faite avec un sérieux si calme que Victorine se sentit froid jusqu'au cœur; elle venait de comprendre son amant tout entier.

— Mais commençons, reprit Marzoi qui avait achevé ses préparatifs; vous allez juger vous-même des efforts.

Pendant quelque temps on n'entendit que le frottement de la roue de verre contre les coussins et le cliquetis des tiges de cuivre; mais tout-à-coup l'idiote poussa un léger soupir.

— Ecoutez! s'écria Marzoi avec une expression joyeuse; l'électricité se dégage. Bientôt les plaintes de la malade se multiplièrent, et ses membres commencèrent à s'agiter.

— Appliquons maintenant les piles, dit Marzoi, la machine ne fournit point assez.

Les piles furent chargées et les gémissements de la malade se firent entendre de nouveau, mais plus aigus, plus intelligents. L'idiote murmura quelques mots, et ses gestes devinrent pleins de justesse et d'expression : le docteur était dans l'ivresse.

Victorine avait suivi toute cette scène, d'abord avec un étonnement curieux, puis avec une sorte d'horreur. Ces deux hommes, entourés de leur mystérieuse machine, torturant une idiote, et cherchant à faire une femme d'un automate, lui produisaient l'effet des enchanteurs du moyen-âge ; il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'impie et de profanateur dans cette lutte de la science contre Dieu. Cependant les douleurs de la malade parurent devenir intolérables, et Marzoi fut obligé de suspendre ses opérations. Il fit à l'idiote quelques questions auxquelles elle répondit ; mais elle parut retomber bientôt dans son accablement, et murmura quelques mots sur le ton chantant d'un enfant qui se berce et s'endort ; puis Victorine entendit le bruit d'une respiration égale et paisible.

— Maintenant elle dort, dit Marzoi ; c'est l'issue ordinaire des crises que détermine chez elle l'absorption de l'électricité.

Ils continuèrent quelque temps à voix basse une discussion médicale que Victorine ne put suivre, puis s'approchèrent de nouveau de la malade.

— Cette femme n'est point seule ici, sans doute, demanda l'étranger : quelqu'un lui donne des soins?

— Elle demeure avec une nièce qui ne l'a point mise à l'hôpital, parce que la vieille a une petite rente dont elle profite. C'est une lingère qui travaille le plus souvent au-dehors, et vous pouvez voir, au désordre de cette chambre, qu'elle s'inquiète peu de sa tante. Du reste, cet abandon me plaît ; je puis mieux juger des effets de mon traitement.

Tout en causant, les deux médecins étaient entrés dans la seconde chambre : Victorine se rangea dans l'ombre, ils sortirent sans l'apercevoir.

Après avoir entendu le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier, elle resta encore longtemps appuyée contre le mur, immobile et abîmée dans ses rêveries. Enfin, se redressant tout-à-coup, comme si elle eût pris une grande résolution.

— Moi aussi, il m'aimera, dit-elle.

Et étendant devant elle ses mains qui tremblaient convulsivement, elle trouva la porte et quitta l'appartement de l'idiote.

V.

Deux jours après sa visite rue de Sorbonne, madame Marcel était au lit, atteinte d'un mal qui l'avait frappée subitement et sans cause connue. Marzoi, appelé sur-le-champ, déclara que cette indisposition serait peu de chose; mais, contrairement à ses prévisions, elle s'aggrava de plus en plus et résista à tous les remèdes. Cette opiniatreté de la maladie réveilla l'attention du docteur; il commença à s'y intéresser. Ses soins devinrent plus attentifs, ses visites plus fréquentes, ses conversations plus longues. Vingt fois il crut avoir trouvé la marche à suivre pour combattre le mal; mais toujours, après quelques jours de succès, au moment où, plus tranquille, il devenait moins assidu,

celui-ci reparaissait avec une violence et une spontanéité inexplicables.

Marzoi fut piqué d'un étonnement curieux, il lui sembla qu'un défi était jeté à sa science. Cette maladie paraissait en effet douée d'intelligence. Trompeuse dans ses symptômes, parfois simple et en quelque sorte naïve, parfois complète et mystérieuse, cédant et résistant tour à tour, on eût dit une femme avec ses fines et capricieuses coquetteries.

Après avoir épuisé les moyens habituels, sans avoir pu rien obtenir, Marzoi eut recours à l'electricité. L'effet favorable fut quelque temps avant de se faire sentir, mais enfin il se déclara évident, durable et progressif. Le triomphe l'énivra et lui fit presque retrouver son amour pour Victorine. Il devint empressé, questionneur, inquiet et caressant. Chaque jour, il passait plusieurs heures près du lit de madame Marcel, et jamais celle-ci ne l'avait vu, aux moments les plus beaux de sa passion, aussi attentif à tout ce qui pouvait lui plaire. Malgré ses dures expériences, elle se laissa aller à cette trompeuse tendresse; elle s'encouragea elle-même à la crédulité. Semblable à ces malheureux qui se sont endormis sur leur faim, et qui, se voyant en songe assis à un festin, s'efforcent de ne

point s'éveiller, elle se prêta à l'heureuse chimère qui l'abusait, elle se persuada qu'elle avait rencontré dans le cœur de Marzoi une corde qui vibrait encore et qu'elle pourrait retrouver près de lui ses ivresses d'autrefois. Elle ne voulut point s'arrêter à la pensée que ce qu'il aimait en elle, ce n'était point elle, mais sa maladie ; elle avait besoin de son illusion ; car la vérité, c'eût été la mort, et elle eût bien voulu ne point mourir encore ! Les fragiles espérances, qu'elle s'était créées à elle-même l'avaient réhabituée à vivre ; puis elle éprouvait cette avidité d'existence, ce besoin de respirer, de voir le ciel et d'aimer, qui s'empare de nous pendant les convalescences. Elle repoussa donc les soupçons, ferma les yeux et s'efforça d'être abusée le plus longtemps qu'elle le pourrait.

Henri Richomme lui servit d'auxiliaire dans cette tâche difficile. Il avait compris qu'elle ne vivait plus que de son erreur ; et avec ce dévouement sublime des cœurs simples, il avait abjuré sa propre raison pour adopter la folie de madame Marcel il s'était mis à croire comme elle à l'amour de Marzoi, et lorsque la foi de la malade faiblissait, c'était lui qui la ranimait en trouvant toujours des preuves ou des excuses.

Il ne s'était point du reste borné à ce rôle : établi

près du chevet de Victorine, depuis le commencement de sa maladie, il s'était entièrement consacré à elle. Ses soins avaient d'abord causé à madame Marcel plus d'impatience que de plaisir ; ce visage pâle et consolateur qui se penchait sans cesse sur elle dérangeait son désespoir ; elle eût voulu être délaissée et jouir de cette gloire amère d'un malheur entier. Elle repoussa donc les premiers empressements de Henri avec une sorte de colère, mais le bossu ne se rebuta point, il ne fut même pas triste ; il reçut les duretés de la malade avec pitié et tendresse comme les signes d'une cuisante douleur. Tous les traits s'émoussèrent contre son invulnérable bonté, il accepta tout de Victorine ; comme les jeunes mères acceptent les coups de leurs nouveaux-nés, avec des caresses et des sourires. Tant de dévouement désarma madame Marcel. Elle s'accoutuma d'abord à souffrir le bossu près d'elle, puis, bientôt, à en avoir besoin.

Comme tous les êtres faibles et dont les premières années ont été livrées à l'abandon, Henri avait contracté des habitudes de ménage ; il possédait cette prévoyance de détail, cette adresse attentive, apanage ordinaire des femmes et qui les rend si merveilleusement propres à adoucir les gênes de la maladie. Ses

soins furent donc matériellement utiles à Victorine. Mais ce qui leur donna une valeur et une grâce inappréciables, ce fut l'intelligence avec laquelle il les prodigua. Un instinct de cœur conduisait le bossu, il devinait le désir que sa cousine n'avait point achevé de former, il prévenait le chagrin qu'elle n'avait point encore soupçonné. Chaque objet semblait venir sous sa main à l'appel intérieur de son souhait, comme si elle avait eu à ses ordres un de ces génies familiers de l'Écosse, qui se chargent de prévenir tous nos vœux. Henri ne la quittait jamais qu'aux instants où le désir lui venait d'être seule. Alors, lui aussi cherchait un lieu caché où il put donner cours un moment à sa tristesse si péniblement déguisée : il vidait son cœur des larmes qui s'y étaient amassées, et, vivifié par cette crise, il revenait plus fort, plus patient et plus tendre, heureux d'avoir eu à lui toute une heure pour pleurer.

Cependant l'assiduité de Marzoi décroissait avec la maladie, et à mesure que la convalescence s'affermissait, ses visites devinrent moins fréquentes. Bientôt il ne fut plus possible à Victorine de se faire illusion. Un jour qu'elle avait rêvé longtemps et douloureusement à ce nouvel abandon, Marzoi, qui n'était point venu depuis l'avant-veille, entra tout-à-coup, et madame

Marcel n'eut pas le temps d'essuyer les larmes qui couvraient ses joues ; le docteur s'arrêta étonné.

— Qu'avez-vous, demanda-t il ?

— Ah ! vous voilà, s'écria la malade en lui tendant les deux mains avec tendresse ; mon Dieu ! vous voilà donc enfin !

Marzoi prit une des mains de Victorine et par habitude lui tâta le pouls.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cela ? Vous êtes tout agitée ; vous avez un peu de fièvre.

Madame Marcel retira sa main.

— Est-ce que vous vous êtes trouvée plus mal depuis que je ne vous ai vue ?

Elle fit signe que non.

— Allons, je vois ce que c'est ; des idées tristes qui vous sont venues ; la tristesse ne vaut rien dans les affections gastriques ; pourquoi ne pas vous distraire, recevoir quelques personnes ?

Victorine ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard si désolé qu'il se sentit embarrassé. Il se tut quelques instants, puis haussa les épaules et reprit avec un léger soupir :

— Vous repoussez les distrations et pourtant cette vie retirée vous tue. Vous êtes si faible, si nerveuse ;

un rien vous exalte; vous avez eu quelque contrariété qui vous aura fait mal; n'est-ce pas vrai?

Victorine croisa les mains et ferma les yeux.

— Il ne sait même pas pourquoi je souffre, murmura-t-elle.

Marzoi n'entendit pas. Le menton appuyé sur une canne à pomme d'or qu'il portait depuis quelque temps comme le symbole d'une vieillesse anticipée, il paraissait réfléchir profondément; enfin, il se détourna vers le lit pour considérer la figure plombée de madame Marcel: deux larmes glissaient encore lentement le long de ses joues hâves et flétries. Marzoi sembla alors se rappeler qu'elle pleurait lorsqu'il était arrivé.

— Vous ne m'avez point dit ce que vous aviez, lui dit-il de ce timbre caressant qui était naturel à sa voix et qui lui donnait, même à son insu, une expression de tendresse : vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Que peut-il m'arriver de fâcheux maintenant?

— Alors, c'est votre santé qui vous inquiète? Mais soyez donc sage, dans quelques jours vous serez sur pied; vous voyez bien que je ne vous traite plus en malade et que je viens plus rarement; cela seul doit vous prouver que je vous regarde comme guérie.

— C'est vrai, dit Victorine d'une voix déchirante.

Marzoi se leva :

— Du courage, voyons ; le printemps vient, et si vous voulez me croire, vous irez le passer à la campagne, en Normandie par exemple, dans votre terre ; l'automne prochain, vous nous reviendrez fraîche comme une rosière.

Victorine ne put en entendre davantage : ses deux mains se portèrent vers son cœur avec un mouvement d'inexprimable douleur et elle se laissa tomber en arrière.

— Mon Dieu ! dit-elle, il a même oublié que je l'aime.

Marzoi était allé à l'autre bout de la chambre pour prendre son chapeau ; il revint vers la malade :

— Adieu, dit-il, vous me reverrez un de ces jours ; un peu de patience et surtout ne vous tourmentez point, il ne faut pas me gâter ma cure.

Il serra la main de madame Marcel et sortit.

Celle-ci demeura quelques instants sans faire aucun mouvement ; mais enfin relevant la tête à moitié, et laissant tomber ses bras avec accablement :

— Il faut donc mourir, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Le jour où Marzoi revint, il trouva madame Marcel plus souffrante qu'elle ne l'avait jamais été. Il eut de nouveau recours au traitement qui lui avait précédemment réussi, mais cette fois il fut sans action. Le mal ne fit que croître, et bientôt il arriva au point de faire tout craindre. Le docteur était au désespoir. Tout le confondait dans cette étrange maladie dont il ne pouvait comprendre la cause, qui ne suivait aucune règle saisissable, et contre laquelle tous les médicaments étaient restés sans effet. Il avait beau interroger Victorine, il n'en obtenait aucune indication qui pût le mettre sur le chemin de la vérité. Madame Marcel, décidée à mourir, ne paraissait plus d'ailleurs avoir d'autre but que de conserver Marzoi à ses côtés. Comme il arrive toujours, sa passion avait grandi à proportion des sacrifices qu'elle lui avait faits, et elle était devenue folle de son sentiment, comme Marzoi l'était de son idée. D'un autre côté, le mal avait brisé tout son orgueil, éteint toutes ses susceptibilités, et l'avait amenée à une sorte d'hébètement douloureux, au milieu duquel surnageait cette seule volonté : voir et entendre son amant ! Ce n'était même plus une volonté, c'était un instinct, un besoin. Elle avait perdu cette fierté de cœur qui fait taire un amour méprisé,

Elle demandait Edmond; elle le suppliait de rester; elle le forçait à s'asseoir près de son lit, pour tenir ses mains et le regarder. Son amour, ainsi dépouillé de toute noblesse, avait quelque chose de puérilement terrible qu'aucun mot ne peut exprimer. Son mal étant sa beauté aux yeux de Marzoi, elle cherchait à le faire valoir et à s'en parer. Quand celui-ci s'approchait d'elle pour l'examiner, elle suivait tous ses mouvements avec un regard inquiet, et quand il avait fini, elle lui disait : — Je suis bien malade, n'est-ce pas? assez malade pour que vous veniez souvent? Et si le médecin, tourmenté, promettait de revenir le soir, elle battait des mains avec le délire joyeux d'un enfant.

Marzoi ne voyait, dans cet étrange abandon de soi-même, que l'expression capricieuse d'un amour qui le contrariait; mais Henri, qui observait tout avec les yeux plus clairvoyants du cœur, était, depuis quelque temps, en proie à d'horribles incertitudes. Il avait remarqué, avec une surprise épouvantée, que le mal de Victorine s'était toujours subitement renouvelé aux époques où son amant commençait à l'abandonner, et cette singulière coïncidence avait jeté dans son âme d'étranges soupçons. Il savait où pouvait conduire la frénésie d'un amour sans espoir. Il lui semblait entre-

voir une cause volontaire dans cette agonie variable et arrangée ; et en songeant à la monomanie de Marzoi, il se demandait avec terreur si ce n'était point Victorine elle-même qui s'était ainsi décidée à se faire lentement cadavre pour retenir près d'elle ce courtisan de la mort.

Ce soupçon prit chaque jour plus de consistance, et le bossu résolut de tout faire pour s'assurer de la vérité.

Il arriva un jour que Marzoi, moins inquiet de madame Marcel, et retenu sans doute ailleurs, négligea de lui faire sa visite accoutumée. La malade, qui vit dans cette négligence un abandon prémédité passa la nuit entière dans la fièvre et les larmes. Ce fut seulement vers le matin que la fatigue lui ferma les yeux et la jeta dans un sommeil agité, quand elle se réveilla, il était déjà tard, et le soleil d'avril riait à travers les rideaux des fenêtres que l'on avait abaissés pour rendre le jour plus doux. Elle se souleva avec effort en poussant un gémissement plaintif, s'assit sur son séant, et regarda autour d'elle d'un œil effaré Henri qui l'avait veillée toute la nuit, n'était plus là. Il était allé sans doute chercher quelques moments de repos, elle était seule.

Sûre de n'être point vue, elle tira alors de son sein un sachet de soie, qu'elle contempla quelque temps d'un regard fixe puis se redressant tout-à-coup avec un geste désespéré, elle l'entr'ouvit, versa dans un verre un peu de poudre qui y était contenue, ferma les yeux et porta le breuvage à ses lèvres.

Dans ce moment, un cri partit du côté de la fenêtre, madame Marcel s'arrêta épouvantée et se détourna; les rideaux s'agitèrent, une main tremblante les souleva, et Henri parut.

Il était si pâle, qu'elle comprit à l'instant qu'il avait tout vu et tout deviné. Elle posa le verre près d'elle, sur le point de s'évanouir, tant cette apparition l'avait saisie.

— Que faisiez-vous là? demanda-t-elle après un court silence et d'un ton irrité; suis-je donc entourée d'espion? ne puis-je être seule et libre un instant.

Henri ne répondit pas; debout, les mains jointes et l'œil égaré, il offrait dans tout son être l'expression d'une douleur si effrayée et si profonde que Victorine elle-même en fut émue. Elle baissa les yeux, sentant sa colère qui s'éteignait. Le bossu resta longtemps immobile; enfin il tendit les mains vers ma-

dame Marcel avec un geste de supplication impossible à rendre.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est donc vrai, dit-il, vous voulez mourir!

Victorine baissa la tête et sentit que les larmes la gagnaient.

— Oh! répondez-moi! reprit Henri, que j'entende votre voix; dites-moi que cela n'est pas, dites-moi que vous vivrez.

— Je le voudrais, dit la malade en pleurant; la mort me fait peur, car, morte, je ne le verrai plus.

— Et pourquoi donc avez-vous choisi le poison?

— Je savais qu'il viendrait me voir mourir.

Henri cacha sa tête dans ses mains.

— Ah! j'ai bien souffert avant d'en venir là, continua Victorine; j'ai cherché bien souvent à me rattacher à la vie. Que de fois, en voyant revenir Edmond, j'ai fait une halte dans le suicide, et j'ai attendu!... Mais hélas! bientôt il me fallait reprendre mon agonie où je l'avais laissée. — Oh! Henri, on ne sait pas ce que c'est que de se tuer en six mois, que de boire ainsi la mort par gorgées. Ah! que d'heures! que d'heures j'ai passées à genoux, demandant à Dieu un peu de l'amour d'Edmond, assez seulement pour que je pusse

vivre ! mais Dieu ne m'entendait pas. Il a fallu appeler la maladie. J'ai vu mes traits se flétrir ; j'ai senti mes cheveux tomber, ma vue s'affaiblir, mes membres se paralyser, et, malgré tout, toujours, toujours, il y avait en moi une voix qui criait. — Tu ne souffres pas assez, il ne reviendra pas. — Et je faisais en sorte de souffrir davantage, pour être sûre de le revoir.

— Oh ! Victorine, dit Henri, ainsi, vous n'aimez plus rien dans le monde ; aucune affection, aucun dévouement ne peuvent vous consoler de cet amour ?

— Rien ne remplace la vie, Henri

— Vous avez raison, dit le bossu avec accablement ; il n'y a jamais qu'un être vivant sur la terre, celui qui est aimé ! Les autres sont des fantômes que l'on touche sans les sentir et qui parlent sans qu'on les entende.

— Etre consolée ! répéta Victorine en secouant la tête ; oh ! je ne veux pas être consolée ! Ce que j'aime dans l'existence, c'est ma douleur ; si je la perdais, que m'importerait de vivre ? Non, non, Henri, je ne serai consolée que lorsque mes yeux seront fermés, et quand vous m'aurez déposée dans un trou de terre.

— Oh ! je ne vous y déposerai pas ! dit le bossu

d'une voix étouffée et en jetant des regards avides sur le breuvage empoisonné.

— Ne dites pas cela, Henri, n'êtes vous pas mon fils et n'est-ce pas à vous de veiller sur mes derniers instants?

— Jamais! jamais! A d'autres ces soins horribles! moi, que je vous voie mourir! moi, que je vous survive! Ah! je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Et tombant à genoux, les mains jointes, près du lit de Victorine.

— Que voulez-vous donc que je fasse sur la terre, mon Dieu! quand vous n'y serez plus? Que me restera-t-il à aimer? Je n'aurai plus, moi, ni mère, ni sœur, ni amie. Vous étiez le seul être au monde qui m'appeliez Henri et qui me donniez la main! Partout où vous n'êtes pas, je suis seul; où vous êtes, j'ai le monde entier. Et dans quel but vivrais-je? qui a besoin de moi? Pour laisser un vide, il faut avoir une place, et où est ma place, à moi? nommez-moi une seule personne qui doive pleurer ma mort, et je vivrai pour elle!... Hélas! vous savez bien que mon univers n'a jamais dépassé la portée de votre regard! et vous voulez que je vive après vous avoir déposée dans une bière! Non, non, je n'attendrai pas cette heure affreuse,

je veux mourir auparavant ; je veux mourir maintenant.

— Henri ! s'écria Victorine en saisissant les mains du bossu, Henri, au nom du ciel, calmez-vous, votre désespoir me déchire.

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur le lit en sanglotant.

— Ah ! vivez, et je vivrai.

— Nos positions sont-elles les mêmes? répondit la malade.

— Peut-être, murmura le bossu à voix basse.

Victorine tressaillit et le regarda avec terreur ; elle commençait à comprendre.

— Henri, dit-elle d'une voix tremblante, je souffre et j'ai besoin que vous me preniez en pitié. Vous êtes maintenant le seul être au monde qui puissiez me rendre moins affreux mes derniers jours : ne m'abandonnez pas ; soyez fort de votre bonté. Encore un sacrifice pour l'amour de moi, vous qui en avez tant fait déjà. Je vous le demande, je vous en supplie, Henri, apaisez-vous, votre émotion me tue ; revenez à vous, au nom du ciel ! et épargnez-moi !

Madame Marcel était penchée hors de son lit, elle tenait les mains du bossu pressés contre sa poitrine.

La vue de cette douleur arrêta subitement le désespoir de Henri ; ses membres se raidirent comme s'il eût réuni toutes les forces de son être contre quelque ennemi invisible, et ses traits exprimèrent une si affreuse torture, que Victorine crut qu'il allait s'évanouir ; mais ce combat ne dura qu'un instant, il se leva en chancelant et dit très-bas :

— Je suis calme, Victorine, pardonnez-moi un moment de faiblesse ; vous aurez près de vous jusqu'à la dernière heure quelqu'un qui vous aimera ; je vous promets de vous survivre.

VI.

Quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, dans cette même chambre, un prêtre était à genoux et en prières, tandis que Henri, debout, près du lit, contemplait d'un œil sec Victorine qui venait de mourir.

A voir la pâleur livide, l'immobilité du jeune homme et la souffrance empreinte sur ses traits crispés, on on eût pu croire que la mort venait de le surprendre lui-même, si sa respiration rauque n'eût averti qu'il vivait. Il était tellement absorbé dans sa douloureuse contemplation, qu'il n'entendit ni des pas rapides, ni le bruit de la porte qui s'ouvrit vivement ; mais le son d'une voix bien connue le fit tressaillir, il leva la tête

et aperçut Marzoi que l'on venait d'avertir et qui accourait. Le regard que le bossu jeta au médecin l'arrêta court au milieu de la chambre.

— J'arrive trop tard, dit-il avec anxiété.

Le bossu secoua la tête ; Marzoi fit un geste de surprise et de douleur ; il s'avança vers le lit, chercha le pouls de Victorine, posa la main devant ses lèvres et sur son cœur.

— Rien, murmura-t-il ; elle est bien morte.

Il recula et resta devant le cadavre les bras pendants, la tête penchée, sombre et accablé. Henri pensa que l'émotion avait enfin trouvé une jointure à ce cœur cuirassé de science, et regardant ce front prématurément chauve et ridé par l'étude, qu'une pitié humaine avait enfin courbé, il sentit son indignation diminuer.

Tout-à-coup Marzoi se pencha vers la morte avec une sorte de désespoir ; il tourna les mains en tous sens, regarda le visage de plus près et le toucha.

— Dieu du ciel ! je crois que vous cherchez de quoi elle est morte ? s'écria le bossu.

— Oui, dit Marzoi en se relevant brusquement.

— Arrière, monsieur, vous avez assez tourmenté sa vie, laissez quelque repos à son cadavre.

Le médecin voulut répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pu découvrir le mal de cette femme quand elle vivait, et vous voudriez découvrir sur ce corps insensible ce qui l'a tuée, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je vous le dirai, car mon cœur m'a rendu plus habile que votre art. Vous l'avez abandonnée pour la science, et elle a voulu que la science vous ramenât près d'elle, puisque son amour ne le pouvait plus. Elle s'est donné un mal renaissant pour vous attirer et vous retenir par l'appât d'une guérison, elle s'est empoisonnée jour par jour, afin de vous voir.

— Que dites-vous? cria Marzoi.

— Regardez!

Le bossu écarta les vêtements de la morte, saisit le sachet caché sur sa poitrine et l'entr'ouvrit. Le médecin recula.

— Ah! vous le reconnaissez enfin! dit Henri.

— Et vous le saviez, vous, et vous l'avez souffert?

— Ne l'aviez-vous pas condamnée à mourir?

Marzoi leva les bras avec désespoir.

— Malheureux! malheureux! mais c'est un as-

sassinat que vous m'avez laissé commettre! le poison, vous l'avez vu là, et vous ne le lui avez pas arraché?

— Non, dit Henri avec un sourire étrange, celui-là était à elle, le mien était ici.

Et il tira de son sein un sachet semblable à celui de Victorine, mais qui était vide.

Dans ce moment, il chancela et chercha le mur pour s'appuyer.

— Que veut-il dire? s'écria Marzoi.

— Et ne voyez-vous pas qu'il meurt aussi? dit le prêtre qui était accouru pour le soutenir.

— Je n'avais promis que de lui survivre, murmura le bossu; maintenant ma vie est à moi.

Marzoi joignit les mains sur sa tête, en criant :

— Je suis maudit!

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous avez perdu deux âmes pour la science! La science ne pourra jamais vous dédommager.

LE BRICK NORWÉGIEN

Un jour que nous étions couchés sur le gaillard d'avant, la tête appuyée sur les affûts des caronades et entourés d'un nuage de fumée, maître Ivon tira sa pipe d'entre ses dents et, au lieu de la recharger, il en secoua la cendre sur l'ongle de son pouce, d'un air méditatif. Nous comprîmes que le vieux loup de mer allait causer.

— Nous aurons une belle histoire cette nuit, maître Ivon? dis-je en le regardant.

Il ne répondit rien; mais, après avoir soigneusement ramassé son brûle-gueule au fond de sa blague de loutre, et s'être assuré que tout le monde écoutait, il commença ainsi :

« C'était pendant l'empire, du temps que l'*autre* fai-

sait descendre les rois de la drome comme des mâts de rechange : l'insulaire fermait tous nos ports et ses vaisseaux étaient mouillés à l'entrée des rades, pareils à des homards qui étendent la pince, si bien que le métier de corsaire était devenu absurbe, et que les courses se terminaient toujours dans les prisons de Plymouth. Aussi chacun restait-il chez soi, et la marine française tout entière ressemblait à un vieux vaisseau rentré au bassin couvert, qui fait le bourgeois et se chauffe les pieds au soleil.

Cependant il restait encore quelques bons gaillards qui couraient la grande bordée et donnaient parfois un coup de pied au derrière de l'Anglais par manière d'acquit et pour n'en point perdre l'habitude.

Or, le capitaine Kerkof était un de ceux-là. Vrai Breton, dur, noir, roide comme un anspect, altéré comme un cuisinier, amoureux comme un aspirant, et, avec cela, bon chrétien, car il ne manquait jamais de faire dire une messe le jour de son départ, et il avait donné un beau navire à la chapelle de *Sainte-Barbe de Roscof:* ce qui ne l'empêchait pas d'être un dur à cuire capable de fumer sa pipe avec un requin.

Kerkof était donc en croisière malgré l'Anglais et flânait dans la mer du Nord, sur son joli schooner le

Sans-Quartier, regardant de quel côté venait le vent et les mains dans ses poches, en attendant qu'il pût les mettre dans celles de quelque autre.

Il brumassait ce jour-là comme si tous les anges du bon Dieu eussent fumé leur cigare en même temps, si bien que l'on ne voyait l'horizon qu'assez vaguement. Tout à coup, pourtant, au milieu du brouillard, le capitaine croit apercevoir comme qui dirait l'ombre d'un brick serrant le vent et courant sa bordée obliquement sur le *Sans-Quartier.*

Il regardait encore quand la vigie cria : — *Navire à tribord.* Kerkof ne s'était pas trompé.

— Quel est le b... de marsouin qui s'avise de venir nager dans les eaux du *Sans-Quartier?* Il faut qu'il soit plus aveugle qu'un bigorneau pour ne pas nous avoir aperçus. Si je ne me trompe, c'est un insulaire qui veut faire un tour en France pour sa santé. Allons, mes lurons, branle-bas de combat; toutes voiles dehors, et envoyez votre carte de visite au voisin; car ce n'est pas tout d'être corsaire, il faut encore être poli.

Kerkof finissait à peine de parler, lorsqu'un boulet partit, s'enfonça dans le brouillard et se perdit au milieu des voitures du brick mystérieux.

Il y eut un moment d'attente; mais l'invitation à hisser son pavillon, quoique faite par le corsaire français d'une manière brutale et peu usitée, fut comprise : car, à l'instant, un petit pavillon anglais glissa le long d'une drise et scintilla au pic du navire.

— Bon, dit Kerkof, et il chargea sa pipe... Maintenant, mes fils, à vos pièces et ne tirez qu'à bout portant.

Le *Sans-Quartier* manœuvra légèrement et s'élança vers sa proie, les ailes étendues comme un cormoran. La position du brick paraissait évidemment désespérée, car le point vers lequel il courait devait être atteint par le *Sans-Quartier* aussitôt qu'il s'y trouverait lui-même, et sa marche le conduisait littéralement sous les canons de son terrible adversaire. Cependant il ne changea rien à sa manœuvre. Les deux navires formaient dans leur course les deux côtés d'un angle, dont le sommet devait être le point de rencontre; ils s'approchaient de plus en plus, et il était alors facile, malgré le brouillard toujours plus épais, d'apercevoir toutes les manœuvres du brick. Mais à mesure que ce navire devenait plus distinct, une surprise étrange se manifestait sur les traits de Kerkof et de tout l'équipage.

— Quelle barque est ceci? dit enfin le capitaine en tirant sa pipe... avez-vous jamais vu, mes gars, un gréement pareil?... Cela ressemble à un télégraphe tout autant qu'à un brick. Avec un pareil armement, il ne devrait pas traverser un verre d'eau en trois jours, et il file au moins douze nœuds sous nos yeux!.. Il y a là-dessous quelque chose qui me fait un drôle d'effet.

L'équipage ne répondit qu'en manifestant encore plus vivement sa surprise et presque son effroi. Cependant toutes les dispositions étaient prises, les canonniers étaient à leurs pièces, mèche allumée.

— Attention! s'écria Kerkof en sautant sur le bastingage; que ce soit un brick ou une cathédrale, il faut que nous lui tâtions les côtes. Attention, mes hommes!.. nous voilà à portée : feu! maintenant.

Une détonation terrible fit trembler dans toute sa membrure le *Sans-Quartier*, qui resta enveloppé d'un nuage de fumée. Quand ce nuage se fut dissipé, tous les gens cherchèrent le brick ennemi à la place où on l'avait aperçu un instant auparavant... Il avait disparu.

— Coulé! coulé! s'écrièrent une douzaine de voix avec stupéfaction.

— Silence, vieux congres, hurla Kerkof, dont le regard stupéfait décrivait un cercle autour du schooner. Enfin, il s'arrêta sur un point à bâbord... Tous les yeux se tournèrent de ce côté!... Le brick était là, balancé gracieusement sur les vagues et les voiles carguées! Pour le coup, une exclamation, accompagnée de jurements à faire évanouir la sainte Vierge, retentit sur toute la longueur du navire : il y eut un silence, un assez long silence.

— Feu dessus! s'écria Kerkof d'une voix rauque et forcée.

Cette fois, la volée partit moins rapidement, parce que l'étrangeté du spectacle avait dérangé les marins de leur poste; elle partit pourtant, mais le brick était déjà trop loin pour qu'elle lui fût très-nuisible. Sans voiles, sans avirons, magiquement, il s'était élancé et avait à demi disparu dans les brouillards où il se perdit bientôt entièrement.

Kerkof avait suivi tous ses mouvements avec un étonnement stupide. Penché sur le bastingage, il regardait encore le côté par lequel l'étrange navire s'était évanoui, lorsque la voix de son maître d'équipage l'arracha à sa stupeur.

— Capitaine?..

Il se retourna brusquement.

— Eh bien?

— Capitaine, vous avez vu ce brick?

— Cette b... de bêtise !

— Eh bien! je veux que le diable fasse de moi une caronade, si ce n'est point celui que nous avons coulé il y a un an, jour pour jour, dans la Manche.

— Que dis-tu?

— Oui, capitaine, jour pour jour; rappelez-vous que c'était le vendredi saint; l'équipage, faut croire, n'était pas en état de grâce, et il vient demander des prières.

— Tu es un b... de sot.

— C'est possible, capitaine.

— Et va-t'en voir si je suis à ta pièce.

Le vieux marin s'en alla lentement en secouant la tête. Kerkof s'appuya, tout rêveur, sur le bord du *Sans-Quartier*, et se mit à cracher dans la mer.

Cependant la nuit était venue, et le corsaire continuait sa route avec une bonne brise. On s'entretenait encore de la rencontre qu'on venait de faire, quand tout à coup un grand cri retentit sur le pont. Kerkof leva la tête et recula de surprise; le brick étranger voguait bord à bord de son corsaire, toutes les voiles

carguées. Entre ses deux mâts s'élevait une énorme colonne vomissant de la fumée et des étincelles; un seul homme était à la barre.

— Le brick norwégien! murmura, près de Kerkof, une voix étouffée.

— Fût-ce le diable, tout le monde à son poste, et feu! feu comme sur un chien!

C'était le capitaine qui parlait. A peine avait-il achevé son commandement, prononcé d'un accent rauque et haletant, que l'effroyable navire, comme s'il eût entendu sa voix, reparut de l'autre côté du corsaire, toujours noir, avec son seul matelot et sa colonne de feu. Il passa si près du *Sans-Quartier*, que l'on put entendre dans son sein le mugissement des flammes et apercevoir, à travers ses sabords, un enfer bouillant au milieu duquel se mouvaient quelques ombres. Cette fois, il n'y eut pas un mot de prononcé à bord du corsaire français; tout l'équipage était tombé à genoux, et, dix minutes après, Kerkof était encore le chapeau bas et le chapelet à la main.

Quelques jours plus tard, le *Sans-Quartier* cherchait à rallier un port de Bretagne.

Jamais on ne put savoir au juste ce que c'était que le brick qui avait tant effrayé Kerkof et son équi-

page; les gazettes anglaises annoncèrent seulement, vers la même époque, l'arrivée, à Londres, d'un bateau à vapeur venant du nord, et le premier qui eût tenté encore cette navigation.

L'ARCHITECTE INCONNU

Si vous avez traversé les Tuileries entre onze heures et midi et que vous ayez passé près du socle énorme où Alcide, posé en maître d'armes, montre le poing à une anguille de mer appelée hydre de Lerne, vous avez probablement remarqué un gros vieillard en redingote de castorine boutonnée jusqu'au menton, qui se promène toujours seul dans le boulingrin qui longe la terrasse du bord de l'eau. A voir cette tête coiffée d'un feutre à large bord, cette canne à pomme d'écaille, ces gros souliers lacés sur le devant, et surtout cet épanouissement végétatif de la face, nul doute que vous n'ayez pris le promeneur solitaire pour quelque épicier retiré des affaires, ou tout au moins pour un propriétaire d'estaminet qui a vendu son fonds. Or,

ce gros vieillard à l'expression si vulgaire, et dont la figure joyeuse ressemble à une fleur d'hortensia que l'on vient d'arroser, est tout simplement le plus grand architecte de l'époque. Je n'ai pas besoin d'ajouter, après cela, que M. Raphaël Sureau n'est ni architecte du gouvernement, ni grand voyer de France ; M. Raphaël Sureau n'a jamais rien construit : première preuve de génie et de bon goût qui, dans un siècle de gloire négative, en vaut bien une autre !

Mais s'il n'a rien exécuté, en revanche il a prodigieusement projeté. Il n'y a point de construction publique dont il n'ait dressé les plans, depuis la borne-fontaine et l'humble corps de garde jusqu'aux luxueux musées. Nous prions Dieu que ses cartons soient déposés un jour à la Bibliothèque royale ; qui sait si quelqu'un de nos architectes en renom n'y trouvera pas son imagination oubliée, comme l'espérance au fond de la boîte de Pandore !

Du reste, hâtons-nous de le dire, si M. Raphaël Sureau est resté obscur malgré la grandeur et l'originalité de ses conceptions, il doit surtout s'en accuser lui-même. Non-seulement il n'a jamais publié ses immenses études sur l'architecture monumentale, mais il a toujours évité d'exprimer ses idées à cet

égard. Nous ne devons qu'à un heureux hasard les confidences incomplètes de cet homme supérieur et bizarre; confidences que nous altérerons même peut-être en les répétant, car les arguments et les mots ont pu nous échapper; l'impression seule nous est restée.

C'était en 1830, peu de jours après cette semaine épique dont rient maintenant ceux qui en ont profité; mais alors l'ironie, cette lèpre de notre époque, n'avait point encore rendu ridicule le nom de *héros de juillet;* on saluait les morts déposés au Louvre, et l'on touchait avec respect les trous de balles et les taches de sang qui couvraient les murs. Les Tuileries étaient rouvertes; je voulus les voir. Comme je traversais la grande terrasse, j'aperçus mon promeneur à la redingote de castorine qui, debout devant le château, regardait attentivement. Nous nous étions mille fois rencontrés sans nous être parlé; mais, depuis la bataille des trois journées, tout le monde se connaissait; toutes les âmes vibraient encore de ce choc sublime; on sentait le besoin de se serrer la main et de se féliciter comme des soldats d'une même armée le lendemain de la victoire. Je l'abordai, et lui montrant le palais :

— Le logement est vacant, voulez-vous le louer? lui demandai-je en souriant.

Il se détourna vers moi comme s'il ne m'avait point compris, et me dit, en haussant les épaules :

— Pourquoi se sont-ils contentés de briser les fenêtres et les portes ?

— Parce qu'il n'en fallait pas davantage pour entrer.

Le gros promeneur secoua la tête.

— Une révolution incomplète, Monsieur; une révolution avortée ! Pourquoi ont-ils laissé le plus bel emplacement de l'Europe occupé par ce grand manoir de gentillâtre?

— Monsieur est donc architecte? demandai-je.

Il me jeta un regard profond, soupira légèrement, et dit en terminant ma phrase :

— *In partibus!*

Nous nous mîmes à nous promener ensemble. Mon compagnon semblait fort préoccupé. Enfin, tout à coup, comme s'il eût senti le besoin de s'épancher, il me dit, en prenant une pose que n'eût pas désavouée M. Lafont, le tragédien :

— Je suis Raphaël Sureau !

Je saluai.

— Il y a vingt ans, Monsieur, que je projette un monument à la place des Tuileries.

— Un palais, sans doute?

— Je ne sais... Mes monuments à moi ressemblent si peu à ceux qui existent, qu'ils ne peuvent avoir de nom... J'ai trouvé la synthèse architecturale, Monsieur; mais je mourrai avec mon secret. Le moment des grandes constructions publiques n'est pas encore venu ; vous n'y pouvez pas penser encore!

Je pensais tout simplement qu'il était fou ; il reprit :

— Il faut un point de repos dans la marche des peuples pour que l'architecture monumentale florisse. Le paganisme a eu ses temples, le catholicisme ses cathédrales, la féodalité ses châteaux forts; tout cela appartenait au siècle et en résumait l'esprit. Mais quel est notre esprit à nous? Tout ne flotte-t-il pas dans l'incertitude? Sauf des halles, des cimetières et des prisons, que nous faut-il? Y a-t-il un désir général, une foi universelle? Notre époque n'est-elle pas tout simplement l'antichambre d'une époque? Quand nous serons arrivés à quelque chose de stable et de fort, alors le siècle bâtira sa pensée et la laissera à l'avenir traduite en granit ou en marbre. Le règne de

Louis XIV et l'empire ont laissé quelque chose, parce que c'étaient des périodes unitaires qui avaient un esprit public ; leurs monuments sont des calques comme les règnes qui les ont produits ; mais encore ont-ils un caractère !

Je commençais à écouter avec plus d'attention.

— Vous croyez donc, demandai-je, que nous inventerons un jour une nouvelle architecture, expression de la civilisation nouvelle ?

— Non pas une, mais mille. Notre âge n'est riche que de successions ; il lui suffit de bien gérer ses héritages. L'éclectisme dont on a tant ri est la loi sociale du présent, mais l'éclectisme attelé au progrès. Un jour viendra où mille pensées seront acceptées comme vérités générales, et alors mille monuments s'élèveront sous mille formes pour les consacrer. Les vieilles sociétés ont été semblables aux Auvergnats qui travaillent à faire fortune ; elles n'ont eu qu'une idée qu'elles ont poursuivie partout, et exprimée uniquement dans leurs édifices publics : il était bon que le passé fût ainsi monomane, mais l'avenir doit suivre une autre voie.

L'art n'est que le vêtement poétique de la pensée ; là où la pensée est une, l'art est un ; là où elle est

multiple, l'art doit l'être également. Seulement les idées ne trouveront leur expression monumentale que lorsqu'elles en seront venues à l'état de vérité, c'est-à-dire lorsqu'elles seront acceptées ; aussi notre époque ne produira-t-elle rien en architecture, car rien n'y est arrivé à l'état de certitude définitive. Toutes les questions ont besoin d'être éclaircies, avant que des monuments consacrent leur solution.

— N'en est-il pas cependant que le passé lui-même a su résoudre et consacrer? Le christianisme, par exemple, que vous le considériez comme religion ou comme histoire, n'est-il pas traduit tout entier dans les cathédrales gothiques ?...

M. Raphaël Sureau me lança un regard plein d'une indicible ironie ; ses narines se gonflèrent d'un *courroux dédaigneux,* comme celles de l'Apollon du Belvédère, et un immense sourire illumina sa face fleurie.

— Voilà ce qu'on n'a pas honte de répéter depuis quinze ans, s'écria-t-il, en étendant les bras à la manière des orateurs antiques : *les cathédrales gothiques sont le symbole du christianisme !*... c'est-à-dire que les Arabes, qui nous ont fourni les pendentifs, les roses, les ogives, furent les inventeurs de l'architec-

ture chrétienne, et que l'Alhambra est la première cathédrale du monde ! mais au moins l'Alhambra est-il de marbre, et vos églises sont de noir granit; l'Alhambra est ombragé de grenadiers, de jasmins et de lauriers-roses, tandis que vos églises sont ceintes d'ifs et de tombeaux; l'Alhambra s'épanouit sous un riant soleil, au lieu que vos églises nagent dans le brouillard. Vous croyez vous être approprié un genre, parce que vous l'avez transporté chez vous en le gâtant.

— Est-il vrai que nous n'ayons point fait autre chose? Nos cathédrales ne sont-elles donc que les palais mauresques *sur lesquels il a plu,* comme vous semblez le prétendre ? Tout n'y est-il pas approprié au christianisme? Cette mystérieuse obscurité, ces lueurs étranges tombant de la voûte comme des arcs-en-ciel, cette froide humidité, tout cela n'est-il point fait pour la religion mélancolique du Christ? Et ces tours qui *s'élèvent comme des doigts gigantesques montrant les cieux!* les myriades de saints et d'anges qui tournoient autour des porches et semblent remonter vers leur patrie! Qu'est-ce donc que tout cet ensemble à la fois austère et rêveur, effrayant et divin? N'est-ce point là un gigantesque symbole.... notre religion tout entière?

— C'est-à-dire qu'à vos yeux le christianisme est une religion de tristesse et d'épouvante ! que le culte qui a pour fondement : *Aimez-vous les uns les autres*, ne peut se célébrer, comme le culte de sang de Teutatès, qu'au milieu de l'obscurité et de l'horreur des forêts !.. Car vous, qui avez lu tout ce que l'on a écrit depuis quelque temps sur le gothique, vous n'ignorez pas, sans doute, que l'ogive de nos cathédrales est une imitation des ogives des grandes forêts; et la preuve, c'est qu'elle nous vient de l'Orient, où les forêts ne forment point d'ogives. — Mais ne voyez-vous donc pas que vous faites du lieu saint un théâtre à fausses trappes ? Cette obscurité, ces voûtes immenses, cet encens, ces sons terribles de l'orgue, dans quel but les avez-vous employés, sinon pour arriver à notre âme par le trouble des sens ? Vous ravalez donc le Christ au niveau du *Vieux de la montagne?* Vous voulez qu'il nous séduise et non qu'il touche ? Vous renouvelez à son profit les jongleries de Memphis. Je comprends que les prêtres aient voulu posséder tous ces moyens d'action sur la foule et qu'ils aient tenu à ce que la cathédrale fût *bien machinée;* mais le prêtre n'est pas le christianisme. Dites que les églises gothiques sont l'expression de la croyance au moyen âge (car,

quoi qu'on ait prétendu, le moyen âge fut moins chrétien que théocratique et féodal); mais ne dites pas que le vrai culte du Christ convient à ces églises travaillées et mystérieuses. Le temple est trop compliqué pour une foi aussi simple. Vous avez appelé à votre secours toutes les adresses, toutes les imaginations, toutes les subtilités de la terre, vous avez brodé le bois et le fer, vous avez donné de l'esprit et de la coquetterie à la pierre, vous avez tout couvert d'or, d'argent et de soie, œuvrés avec tant d'art, que l'or, l'argent et la soie n'ont plus de valeurs appréciables ; et cette maison, ainsi ornée, où l'intelligence des plus intelligents est confondue, où je suis trop étourdi pour pouvoir écouter les voies intérieures, vous prétendez que c'est la maison de celui qui a prononcé ces mots : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! » Vous osez répéter qu'elle est le symbole de sa foi ! — Impiété ! — Mais avez-vous donc oublié que cette foi est toute de clarté et d'amour ; qu'elle est tranquille, pure, naïve comme un ciel d'Orient ! Le symbole de la foi du Christ, ah ! ce n'est point dans ces lignes heurtées, dans ces papillotages de granit qu'il faut le chercher ; le temple symbolique devra être aussi lumineux, aussi paisible que la croyance qu'il rappel-

lera. Regardez Jésus sur la montagne, avec un ciel bleu sur sa tête, la verte campagne de Jérusalem à ses pieds, et la foule dispersée parmi les oliviers : tel est son temple !... et il n'a rien de triste ni de terrible ; il est plein de calme, de vie, de sérénité : voilà le type que vous devez reproduire dans la cathédrale chrétienne.

J'avais écouté avec une grande attention ; les arguments de Raphaël Sureau m'avaient presque persuadé : voyant que je baissais la tête sans trouver à lui répondre, il reprit avec plus de douceur :

— Vous concevez bien que si la pensée du christianisme n'a pas été bien comprise jusqu'à ce jour pour être *construite*, à plus forte raison en est-il de même pour les autres idées, qui sont moins vieilles dans le monde et moins éclaircies; mais, à mesure qu'elles arriveront à leur maturité, il s'inventera un ordre architectural qui les exprimera.

— Ainsi, dis-je, le jour où nous comprendrons le système municipal, nous trouverons un homme qui nous présentera l'ordre architectural des hôtels de ville ; le jour où le pouvoir et le peuple s'entendront, on découvrira la forme à donner au palais législatif ?

Raphaël Sureau fit un signe affirmatif.

— Je comprends : alors nous n'aurons de monuments publics que dans le paradis ?

Mon compagnon haussa les épaules, sourit et fit entendre un petit sifflement moqueur : c'était sa manière habituelle de terminer une conversation lorsqu'il désespérait de persuader. J'essayai vainement de le ramener à l'architecture ; il s'obstina à me parler de la révolution de Belgique, qui venait de s'accomplir à propos d'un opéra.

Depuis ce jour, j'ai fréquemment retrouvé aux Tuileries Raphaël Sureau, mais sans pouvoir obtenir de lui aucune nouvelle confidence. Il y a environ un mois, pourtant, que je le rencontrai dans son allée accoutumée. Je ne l'avais point vu depuis longtemps ; je le trouvai singulièrement triste et amaigri.

— Souffrez-vous ? lui demandai-je avec intérêt.

Il secoua la tête d'un air de profond abattement.

— Le moyen qu'un architecte puisse vivre dans votre siècle, me répondit-il. Il m'est impossible de supporter ce que je vois faire chaque jour autour de moi ; aussi ai-je pris la résolution de me suicider.

Je reculai épouvanté.

— Et j'ai commencé, comme vous le voyez, ajouta-

t-il ; voilà déjà deux mois que je m'empoisonne jour par jour.

— Grand Dieu !

— Aujourd'hui même j'achève ma dose quotidienne... Regardez plutôt !...

Il me faisait voir l'édifice du quai d'Orsay.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne comprenez-vous donc pas, s'écria-t-il avec un geste de désespoir, que la vue de ce monument me tue !... Mais c'est ce que je cherche.... ce que je veux... Tous les jours, je fais le tour de Paris pour recommencer ce suicide.... Je pars du Panthéon.... magnifique *pain de Savoie,* comme l'a dit un grand poëte; je redescends par l'Odéon, ce triste hôpital littéraire ; puis, je longe les quais, jetant un coup d'œil au Louvre, au palais Bourbon, au pont des grands hommes... J'évite de regarder la Madeleine; mais je visite l'arc de l'Étoile pour ses bas-reliefs inégaux ; je m'enfonce dans la ville, je parcours toutes les églises neuves ou restaurées, depuis Saint-Eustache jusqu'à l'église Saint-Louis. Enfin, j'arrive ici.... ici, où tout me tue, où tout m'assassine à la fois.... statues, jardins, édifices !...

Il détourna les yeux du quai d'Orsay.

— Je n'y puis tenir plus longtemps, ajouta-t-il après un instant de silence douloureux, il faut en finir avec ce supplice... Jusqu'à présent j'ai évité d'entrer à Notre-Dame de Lorette... Je l'avais entrevue de loin, et c'était assez !.... La seule pensée de la visiter me faisait frémir !... Je criais comme le Christ sur la croix : Seigneur, éloignez de moi ce calice !... Mais plus d'indigne faiblesse... DEMAIN J'IRAI LA VOIR !

Raphaël Sureau parlait ainsi d'une voix entrecoupée. Après avoir essayé quelques consolations, je le quittai... Mais, comme depuis je ne l'ai point revu, je crains qu'il n'ait accompli son funeste dessein !

LES FEMMES POÉTIQUES

La femme poétique est, comme le racahout des Arabes et les bretelles en caoutchouc, une découverte de notre siècle. Son apparition date de la restauration : contemporaine des poëmes de M. Guiraud et des *Méditations* de Lamartine, elle a seulement subi à diverses époques de notables modifications.

Sous la restauration, la femme poétique ne fut guère qu'une héroïne d'élégie, allant à la messe et mourant d'une maladie de poitrine. L'air était alors au marivaudage platonique, à la langueur et au catholicisme. On avait un amant imaginaire, espèce d'évêque *in partibus*, auquel on accordait un empire idéal; l'adultère demeurait à l'état d'idée, et n'avait guère d'autre but que de procurer à l'âme des émotions. On

recommençait sous une autre forme le temps des pastorales des bergers du Lignon ; à cette époque, la femme poétique, pâle, rêveuse, échevelée, ne fut donc pas précisément une femme, ce fut plutôt une vignette anglaise.

Mais bientôt vinrent les modes moyen âge : les artistes laissèrent pousser leur barbe pour ressembler à Benvenuto ou à Michel-Ange, les marchands de pendules substituèrent des chevaliers en cuirasse à leurs Romains indécents, et les devants de cheminée nous apprirent l'histoire de France d'après le bibliophile Jacob. La femme poétique fit alors allonger la taille de ses robes sur le devant, elle s'assit dans un fauteuil gothique, derrière des vitraux de gaze peinte, et suspendit à sa ceinture un porte-visite en forme de missel ; la vignette anglaise s'était faite châtelaine.

L'amour descendit de ses hauteurs éthérées et prit une forme plus palpable. Le moyen âge avait été dévot et voluptueux ; on plaça une madone dans le boudoir, mais on eut soin de suspendre au-dessus un rideau que l'on tirait à l'occasion. Mystique et sensuelle, la passion prit ainsi un caractère romanesque, pieux et fébrile. Chaque châtelaine voulut devenir, derrière ses tapisseries, une nouvelle Françoise de

Rimini; les étudiants en droit remplacèrent les pages séducteurs; les feuilletonistes tinrent lieu de troubadours, et les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr furent les nobles jouvençaux récemment armés chevaliers. On jura par la Pâques-Dieu ou par sa bonne dague de Tolède, et les pâtissiers moulèrent Notre-Dame en pain de Savoie.

Si cette crise moyen âge fut l'une des plusfécondes pour la femme poétique, elle lui devint aussi parfois l'occasion de désappointements cruels. Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille.

C'était près de Tours, au fond d'une de ces *villas* charmantes, perdues dans les marronniers sauvages, les acacias et les amandiers. Là vivait une jeune femme qui passait ses journées à lire des romans moyen âge et à regarder par la fenêtre, comme sœur Anne, si elle ne voyait rien venir. Devant la *villa* s'élevait une tourelle féodale à demi ruinée, douloureuse perspective pour la jeune femme, qui maudissait chaque jour sa chambre élégante et ses persiennes peintes. Oh! que n'eût-elle pas donné pour habiter la tour séculaire et s'accouder à ses créneaux démantelés!... Quelle joie d'avoir un oratoire dans l'épaisseur d'un mur! de s'asseoir près d'une cheminée dont un

propriétaire de Paris ferait un logement de garçon complet! de se promener comme une ombre chaque soir sur les dalles de la plate-forme!... Par malheur il y avait dans la *villa* un mari, homme grossier, qui craignait les rhumatismes et les fluxions, prétendait que les logements étaient faits pour y vivre à l'aise, non pour y rêver, et qu'après tout la tourelle était meilleure à voir au clair de lune qu'à habiter. La châtelaine prenait son mal en patience, regrettant les jours où des chevaliers errants venaient enlever à leurs tyrans des belles désolées.

Souvent le soir, penchée à son balcon, elle regarnait à l'horizon, comme si elle eût attendu le preux qui allait la délivrer; elle l'appelait dans sa pensée, et quand le mari, qui avait froid, ordonnait de fermer la fenêtre, une romantique larme humectait les sourcils de l'héroïne abandonnée.

Un jour pourtant qu'elle était assise derrière ses stores baissés, il sembla que Dieu avait entendu ses muettes prières et qu'il voulait l'exaucer. Elle aperçut au loin un cavalier richement vêtu qui s'avançait au galop vers la *villa!* En passant près du balcon, l'inconnu s'inclina avec grâce, puis disparut. La jeune femme n'avait point encore eu le temps de

se remettre de cette singulière apparition, lorsque le cavalier repassa rapidement devant la fenêtre, et porta les deux mains à son cœur. La châtelaine, tout émue, ne savait que penser. Mais bientôt l'homme mystérieux se montra de nouveau ; cette fois il s'élança debout sur son palefroi, cueillit une branche d'acacia sous le balcon et la cacha dans son sein avec un mouvement passionné. La jeune femme se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme. Quel était cet homme qui osait lui exprimer son amour avec la délicatesse hardie des anciens preux? Sa tournure était guerrière, ses traits élégants, son coursier superbe ; nul doute que ce fût un amant mystérieux qui, depuis longtemps, cachait dans son cœur une passion chevaleresque. Cette pensée fit rougir la châtelaine d'orgueil et de joie. Elle chercha du regard l'inconnu, il était sous le balcon et lui envoyait un baiser; cette fois elle se retira confuse, mais non irritée : la hardiesse du chevalier n'était-elle pas celle des temps héroïques ?

Elle était encore singulièrement préoccupée de l'aventure qui venait de lui arriver, lorsque son mari rentra.

— As-tu vu ce cavalier qui a passé plusieurs fois devant notre porte ? lui demanda-t-il.

La jeune femme devint pâle; son mari avait évidemment tout découvert, et une scène de sang se préparait.

— Je l'ai vu, dit-elle à voix basse, mais avec une résolution sublime.

— Eh bien! moi, je lui ai parlé.

— Il veut dire qu'il l'a tué, pensa la châtelaine.

— Je l'avais vu faire des signes sous notre fenêtre, et cela m'avait intrigué.

— Plus de doute, nous sommes perdus!

La jeune femme fut sur le point de tomber à genoux, mais elle n'en eut pas la force.

— Et sais-tu quel est cet étranger mystérieux? reprit-il.

— Je l'ignore, balbutia la victime en baissant la tête et prête à recevoir le coup mortel.

— Un écuyer du cirque Franconi qui répétait une scène d'*Estelle et Némorin*.

La châtelaine eut une migraine de huit jours, et fit condamner la fenêtre qui donnait sur le chemin.

Du reste, la femme poétique moyen âge dura peu. Alexandre Dumas, qui avait contribué à la créer, l'abandonna bientôt pour l'Andalouse, femme poétique d'un genre spécial.

L'Andalouse est née indifféremment dans la rue de Grenelle ou dans la rue aux Ours, pourvu qu'elle ait les yeux noirs, la jambe fine et qu'elle porte le poignard. La femme poétique qui a adopté ce type parle comme un poëme épique et vit comme une danseuse; elle change d'amants à volonté. C'est un être tout de caprice et d'émotions, une lionne, un torrent, une lave. Elle se mettra à vos pieds et vous embrassera l'orteil, pour peu que vous le permettiez; mais surtout soyez-lui fidèle, car elle est femme à s'empoisonner avec trois gouttes d'eau de Cologne.

Comme beaucoup d'autres choses, l'Andalouse n'est du reste qu'une vieillerie à la mode, c'est à peu de chose près la marquise de la régence avec ses attaques de nerfs et sa devise : *courte et bonne;* on a seulement jeté un peu d'hypocrisie sur le cynisme d'autrefois.

Toutes les femmes à poignard n'ont pas cependant le sang aussi africain; nous en connaissons une de nature fort calme, qui met en vers les sept Psaumes de la Pénitence, et vit avec son mari comme l'épouse d'un marguillier. Elle porte poignard, parce que son grand-père avait pour aïeule une Espagnole, et pour défendre sa chasteté contre les cochers de cabriolet.

Il existe une autre variété de femmes poétiques fort nombreuse de nos jours, mais à laquelle nous ne connaissons point de nom : ce sont les femmes amoureuses de l'excentricité ; celles qui gardent une mèche de Lacenaire et écrivent des lettres d'amour à Fieschi. Le seul moyen de fixer leur attention est de sortir de la foule à quelque titre que ce soit ; il faut être au moins bâtard pour leur plaire ; mais pour peu que l'on soit forçat ou fils du bourreau, on est sûr d'être adoré.

Nous avons connu, il y a quelques années, une de ces femmes que ses parents engageaient en vain depuis longtemps à faire un choix, et qui, faute de trouver scélérat d'élite, s'obstinait au célibat. Riche et belle, les prétendants ne manquaient pas ; mais tous avaient une position faite, un nom estimé, un passé connu. Lasse d'efforts inutiles, sa famille parut enfin renoncer à l'établir.

A cette époque, un étranger parut dans la ville qu'habitait notre héroïne. Il était sombre, silencieux et avait toujours une seule main gantée. La jeune fille à marier demanda en vain son nom, nul ne lui en connaissait d'autre que celui d'Adrien qu'il s'était donné en arrivant. Pas de nom et une main toujours

gantée!... Claire commença à s'occuper sérieusement de l'inconnu. Elle réussit à le faire inviter aux soirées que donnait son père, et au bout d'un mois des relations suivies s'étaient établies entre elle et lui.

Adrien semblait se plaire singulièrement dans sa société. Avec Claire seulement il était causeur et spirituel; mais par instants, au milieu de ses élans de gaieté, une pensée fatale semblait traverser son âme; le sourire mourait sur ses lèvres, il baissait la tête et gardait le silence. Claire voulut plusieurs fois l'interroger; mais il répondit toujours vaguement et avec embarras.

Cependant le mystère qui entourait Adrien avait vivement intéressé le cœur de la jeune fille; lorsqu'elle restait un jour sans le voir, elle éprouvait une tristesse inexprimable : le regard et la voix d'Adrien étaient devenus nécessaires à sa joie; elle n'en pouvait plus douter... elle l'aimait!

Quant au jeune homme, il ne lui avait rien dit de ses sentiments, mais ses assiduités prouvaient suffisamment que l'affection de Claire était payée de retour.

Un jour qu'ils étaient à la campagne, Adrien, qui devait y passer quelque temps, arriva plus triste et

plus pâle que de coutume. Il parla longtemps de ces existences exceptionnelles qu'un sort fatal poursuit; on rappela l'histoire de Gaspar Hauser, en la mettant en doute, et il s'écria :

— Cette histoire est vraie : ah ! je le sais, moi.

Le père de Claire lui ayant dit dans la conversation qu'un étranger était venu demander son adresse le jour même, il se fit dépeindre cet étranger.

— Plus de doute, c'est lui! répéta-t-il après cette description.

Et il se leva tout éperdu.

Claire vint le joindre à la fenêtre; elle était si troublée qu'elle ne put lui faire aucune question. Mais Adrien se tourna vers elle; il la regarda un instant d'un œil fixe, puis lui saisissant les mains avec agitation.

— Non, je ne veux pas vous quitter, s'écria-t-il; qu'il tremble; je resterai. Et il disparut.

Le soir même, Claire était à la fenêtre de sa chambre; elle entendit parler à voix basse dans le parc, et aperçut deux hommes qui se glissaient dans l'ombre; un instant après un coup de feu partit, et presque au même instant Adrien passa, en fuyant, sous sa fenêtre. Elle le vit bientôt revenir avec tout ce qu'il fal-

lait pour creuser une fosse ; il se perdit dans les bosquets. Lorsqu'il revint un quart d'heure après, il s'arrêta sous la fenêtre de Claire et leva les yeux ; en apercevant la jeune fille, il jeta un cri.

— Silence, murmura Claire, que sa pâleur éclairée par la lune rendait plus belle, je sais tout, mais je vous aime.

Quelques jours après, Adrien Bervière épousait Claire, à la grande joie des parents de la jeune fille. Le lendemain du mariage, comme les nouveaux époux passaient dans les bosquets, Claire sentit le sol fléchir sous ses pieds, et s'aperçut qu'elle marchait sur de la terre fraîchement remuée ; elle regarda Adrien et frissonna. Celui-ci sourit.

— Tu foules un cadavre, dit-il.

— Adrien ! s'écria la jeune femme, en regardant autour d'elle épouvantée.

— Ne crains rien, reprit-il, c'est un cadavre de chauve-souris.

Claire sut alors seulement qu'elle avait été jouée par ses parents et par son mari ; mais l'amour de celui-ci finit par la consoler de n'avoir point épousé un assassin.

Outre toutes les femmes poétiques dont nous avons

parlé, il y a encore la femme amoureuse d'illustres défunts, et qui porte dans son corset le portrait de Bonaparte ou de lord Byron ; il y a la femme pieuse, qui a des visions et coud des amulettes dans le gilet de son mari, pour consolider sa fragilité ; il y a aussi la femme émancipée, qui fume, boit de la bière et porte des bottes éculées. Celle-ci est une espèce assez rare, mais qui demande une attention particulière.

On a beaucoup parlé et écrit contre George Sand. Ses amis intimes, surtout, ont colporté à son sujet beaucoup de calomnies qui ont fait lever le cœur aux honnêtes gens et les épaules aux gens raisonnables. Quant à nous, nous ne reprochons à George que deux crimes graves : la cigarette et le pantalon. C'est à son exemple funeste que nous devons tant de ces femmes fortes, proclamant l'émancipation du sexe le plus faible entre deux bols de punch, et fumant du tabac de caporal dans du papier d'emballage. O mère d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Geneviève*, se peut-il que vous nous ayez affligés par tant de vierges en redingotes ? Ne savez-vous pas que les moindres bizarreries du génie sont monnayées en ridicules pour la foule ? O grande prêtresse ! ne portez pas de pantalons, je vous en conjure, ou les femmes libres auront des culottes à

la mamelouck; ne portez point de casquettes, ô Corine! ou nos filles achèteront des chapeaux à trois cornes.

Pour mieux faire ressortir la blancheur des chairs ou l'éclat des coloris, les anciens peintres plaçaient fréquemment, à côté d'une figure de jeune fille, une tête de nègre ou un visage de vieillard; peut-être faudrait-il aussi, pour achever convenablement un article sur les femmes poétiques, dire quelque chose des anti-poétiques, plus nombreuses dans le monde, et non moins intéressantes à étudier. Ainsi nous aurions à peindre successivement ce qu'on appelle la femme de ménage, espèce de cuisinière sans gages qui sait au juste le prix du beurre et le point de maturité des petits pois; la femme laborieuse, qui passe sa journée à raccommoder des chaussettes et ne trouve point le temps d'apprendre à lire à ses fils; la femme simple, qui porte un chapeau à plumes, avec des bas de coton bleu et un châle reteint; la femme raisonnable, sorte d'amphibie, ni chair ni poisson, qui ne désire rien, parce qu'elle n'aime rien; la femme douce, autre vertu négative qui résiste à toute volonté comme les sacs de laine aux boulets, en feignant de céder; mais ces études nous entraîneraient trop loin, et nous les remettons à un second article.

L'ACADÉMIE DES PARADOXES

Il y avait en 1824, dans une des plus grandes villes de l'Ouest, une société de jeunes philosophes qui, à force d'étude et d'érudition, étaient arrivés à la certitude que tous les théorèmes sociaux étaient à poser et à résoudre de nouveau. Ils comparaient la raison humaine évolutionnant depuis trente siècles autour d'une douzaine de cercles vicieux au cheval aveugle attelé à un manége, et qui croit avancer uniquement parce qu'il marche. Tous enfin étaient tombés d'accord, que le monde avait pris le contre-pied du juste sur chaque chose, et que la vérité tournait constamment le dos à la règle adoptée.

Ils résolurent donc, pour coordonner leurs recherches, de se partager les questions à examiner, afin

que le problème général marchât en même temps, de tous côtés, à sa solution et de manière à ce que ce nouveau cadastre moral pût être rapidement achevé. Ils convinrent de se réunir tous les mois en assemblée solennelle pour entendre les communications de chaque travailleur, et comme les résultats à obtenir devaient être diamétralement opposés à ceux qui avaient été acceptés jusqu'alors par le consentement unanime, ils donnèrent à leur association le nom d'*Académie des paradoxes.*

La première séance eut lieu par une belle soirée du mois d'août, dans une salle qui avait été préparée à cet effet chez l'un des membres de l'association. C'était au fond d'un vaste jardin tout brodé de charmilles et de berceaux de seringas, dans lesquels on entendait siffler les merles.

Pour être fidèles dans les moindres choses à l'esprit et au nom de leur institution, les académiciens se montrèrent exacts et arrivèrent à l'heure indiquée.

On s'assit : le président agita sa sonnette, et le maître de la maison, qui devait avoir la parole ce jour-là, se leva. Il se fit un grand silence ; alors l'orateur commença, non d'un ton solennel et les bras en avant comme une statue antique, mais avec l'air dégagé et

goguenard de Figaro définissant la langue anglaise au comte d'Almaviva.

« Or donc, Messieurs, il s'agit de prouver que le mariage, tel qu'il existe dans nos sociétés caduques et avilies, est une institution contraire à la nature, à la morale et au bon sens.

« Je ne vous prie pas d'écouter attentivement la démonstration que je vais vous donner de cette triple vérité, mais je vous l'ordonne. Puisque c'est moi qui professe, vous qui prêtez l'oreille, je suis dans ce moment votre supérieur ; en conséquence, soyez attentifs et faites silence ; je me couvre : écoutez-moi tête nue. »

Après cet exorde *par insinuation*, l'orateur mit son chapeau, et les *paradoxaux* applaudirent en se découvrant. Il reprit :

« J'ai dit d'abord que le mariage était une institution contraire à la nature, et cela est si évident, que je ne sais trop si je dois m'abaisser jusqu'à en donner des preuves. Regardez autour de vous : où trouvez-vous l'exemple du mariage ? L'ordre éternel de la reproduction ne s'accomplit-il pas dans tous les règnes, en dehors de cette monstrueuse institution ? Le création entière ne semble-t-elle pas protester contre ces

liens indissolubles, inventés par la folie humaine? Je le demande, quel défenseur du mariage oserait soutenir une telle cause jusqu'au bout, et demander, par exemple, l'application du chapitre III du Code civil aux haras? Eh bien! la loi à laquelle vous craindriez de soumettre des chevaux, vous y soumettez des hommes! Vous ne voudriez point obliger une cavale de pure race à la cohabitation avec une rosse sans valeur, et vous condamnez une jeune femme au sang andalou à vivre fidèle à quelque bonnetier retiré du commerce! Mais ne voyez-vous pas, malheureux! que vous renouvelez le plus horrible supplice dont l'antiquité nous ait laissé le souvenir? Vous soudez un vivant à un cadavre.

« Aussi regardez comme chaque jour les faits protestent contre votre loi insensée! Le sentiment du juste est si naturel à l'homme qu'il se réveille en dépit de vos codes; il y a en nous tous un cri instinctif contre le mariage, qui nous pousse à en violer les nœuds. Voyez plutôt le nombre immense de femmes qui oublient qu'elles sont mariées, et de célibataires qui oublient qu'ils ne le sont pas... La morale publique les condamne; mais nous, Messieurs, qui nous faisons gloire de devancer notre siècle, osons les ab-

soudre hautement! Ils ont brisé un joug honteux, violé une loi mauvaise!... Pour eux comme pour les hommes de 93, *la révolte est le plus saint des devoirs !.....*

« Gloire donc à vous, Madeleines sans repentir qui, malgré l'esclavage dégradant de l'hymen, avez conservé les libres inspirations de la nature; gloire à vous, dons Juans communaux, qui limez sourdement chaque jour quelques anneaux de la chaîne matrimoniale ; vous aurez bien mérité de l'avenir, et l'humanité vous placera un jour parmi ses demi-dieux!

Ici l'orateur offrit du tabac à ses confrères, puis il continua:

« J'ai dit que le mariage était contraire à la nature ; j'aurais pu ajouter aux raisons que j'ai données l'inégalité numérique des hommes et des femmes, la vieillesse hâtive de celles-ci, la virilité prolongée de ceux-là, et mille autres preuves sans réplique; mais je ne veux point abuser de vos instants. J'ajoute donc sur-le-champ que, par cela même que le mariage offense les lois naturelles, il est immoral.

« Quelle institution en effet que celle qui donne une publicité insolente à l'acte destiné à un profond mystère... Ne rougissez pas, ô législateurs ! d'avoir

forcé la jeune fille tremblante à venir dire : *Oui !* en face d'un officier municipal ? Avez-vous réfléchi à tout ce que contenait ce *oui* effronté que vous enregistrez comme l'extrait mortuaire de sa pudeur? Hommes sans poésie et sans cœur, vous avez transformé l'abandon volontaire que la femme fait d'elle-même à l'homme choisi en un encan de commissaire-priseur! Vous avez habillé l'amour en secrétaire de Mairie, et, substituant une authenticité ridicule aux charmes du secret, vous avez voulu placer les clefs des chambres nuptiales dans la poche des adjoints!... Législateurs ! vous avez été des tyrans cyniques; les cœurs d'élite vous maudissent, et tout ce qui reste au monde d'âmes pudiques et délicates fuit votre honteuse institution. »

Ici les bravos éclatèrent, et interrompirent un instant l'orateur, qui, après avoir salué, reprit :

« Mais, jusqu'à présent, je n'ai considéré le mariage que théoriquement et dans son essence. Je vais maintenant descendre à l'examen de sa constitution, et prouver combien il choque le bon sens.

« Et d'abord, voulez-vous savoir ce que c'est que le mariage tel que l'entend le Code? Écoutez la voix sèche et brève de la loi au jour de l'union ; elle ne dit

pas aux femmes et aux maris: Aimez-vous les uns les autres; la loi ne peut pas demander l'impossible, mais elle dit: «Femmes, vous obéirez à vos maris; maris, vous protégerez vos femmes; » de plus, elle règle et sépare les intérêts des deux conjoints, elle prévoit d'avance la mort de chacun d'eux, décide qui payera le deuil, et quel deuil! tarifant la douleur au *prorata* de la fortune du défunt. En toute chose, enfin, elle semble avoir pris pour principe de l'union qu'elle consacre cet axiome d'un philosophe: « Vivez avec vos amis comme s'ils devaient devenir vos ennemis; » et si l'on me demandait une définition du mariage civil, je dirais que c'est une association de deux bandits qui vivent en communauté, la main sur leur poignard.

« Mais allons plus loin, et voyons quels sont les éléments de cet accouplement patenté. Écoutez tous, incrédules, ceci est de l'arithmétique, et l'arithmétique du moins est restée une vérité.

« Il se fait chaque jour en France 638 mariages 97 centièmes. Négligeons les 97 centièmes dont pourraient rire les gens étrangers à la statistique, qui ne comprennent pas ce que c'est que des décimales de mariage, et tenons-nous au nombre entier. Parmi ces 638 vierges qui se présentent chaque jour à l'autel

avec les couronnes d'oranger, se trouvent des grisettes, des concubines, des danseuses, des filles de colonels morts en Russie et des rosières de Poissy! Nous resterons donc au-dessous de la vérité, en admettant par jour six maris qui trouvent comme le héros de La Fontaine, *jeune épouse et besogne faite*. Ainsi, en se mariant, on court *une chance sur cent* d'être... un sot, à moins que l'année ne soit bissextible, auquel cas on a de plus en sa faveur un trois cent soixante-sixième de chance.

« Et pesez bien, je vous prie, l'éloquence terrible de ce chiffre: *une chance sur cent* d'être déshonoré! c'est-à-dire vingt fois plus que vous n'en aviez de mourir du choléra!... Et pourtant, tout le monde avait peur du choléra, et personne ne craint le mariage.

« Autre calcul: il naît en France un enfant par 31 habitants (je néglige encore les cinq dixièmes d'habitants); sur ces 31 habitants, il y a 16 femmes environ: reste donc 15 hommes pour la naissance d'un enfant; 15 hommes qui y ont droit, pour ainsi dire! Vous ne pouvez donc calculer rigoureusement que sur un quinzième de paternité; ou, en d'autres termes, il y a 14 à parier contre un que vous ne serez pas le seul père de l'enfant qui vient au monde.

« Mais je suppose qu'un hasard miraculeux vous préserve de tout encombre, et que votre femme vous fasse retrouver la porte de ce paradis terrestre dont Ève déposséda notre premier père; savez-vous sur quelle base reposera cette fidélité? vous avez 38 chances d'existence pour votre femme, et, dans sa partie avec la mort, il y a seulement 38 à parier contre un qu'elle gagnera! Mais qui n'a perdu vingt fois avec quatre-vingts points quand l'adversaire en avait un seul?

« J'achèverai, Messieurs, en jetant un coup d'œil sur les tables de la criminalité en France, car c'est là la pierre de touche d'un peuple.

« D'abord, remarquez comme ces hommes énergiques et intelligents qui peuplent nos bagnes ont compris, pour la plupart, l'inutilité et les dangers du mariage. En 1830 on trouve inscrits 7 crimes de bigamie seulement (crimes d'ineptie, Messieurs, car un homme qui prend deux femmes est un fou élevé à la seconde puissance), tandis que vous trouvez 243 viols ou attentats à la pudeur. Je ne dis pas que les viols et les attentats à la pudeur soient en eux-mêmes des actes louables; mais au moins voit-on qu'il y a autrement d'entraînement de ce côté que vers la bigamie. C'est qu'en effet il y a dans le viol, malgré sa brutalité,

quelque chose qui tient à l'amour libre et vagabond que nous indique l'instinct, et si la bigamie est moins fréquente, c'est que *plus un crime est éloigné de la nature, plus il est rare.*

« Continuons notre examen. 643 accusations capitales sont portées en France chaque année ; eh bien ! sur ces accusations, 163 appartiennent à des crimes provenant du mariage : empoisonnements de marâtres, meurtres de femmes adultères, assassinats d'époux infidèles, et autres conséquences des unions légitimes. Ainsi, un quart des têtes qui descendent de dessus leurs épaules, tombe parce qu'il y a un chapitre III au premier livre du Code civil.

« Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochements. Je crois avoir suffisamment prouvé que le mariage est une de ces institutions ridicules et vieillies que la civilisation devra détruire un jour, comme elle a détruit déjà les dîmes, le servage et les dîners de midi.»

A ces mots, l'orateur se rassit au milieu d'applaudissements unanimes. Les paradoxaux se pressèrent autour de lui en le complimentant; chacun se récria sur la lucidité et l'éloquence de son improvisation; et le vice-président fit observer d'une voix émue que

la conviction pouvait seule donner aux arguments cette chaleur et cette irrésistible évidence.

Dans ce moment, un imprimeur entra avec un papier, et demanda le maître de la maison ; mais l'orateur, occupé à recevoir les félicitations de ses confrères, ne l'entendit pas; le président prit le papier et le déploya. A peine l'eut-il parcouru des yeux qu'il jeta un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-on de toutes parts.

Alors le président élevant la voix.

— Ceci, dit-il, est la péroraison de l'éloquent discours que vous venez d'entendre.

— Qu'est-ce donc ?

— L'épreuve de la lettre de faire part du mariage de l'orateur avec la fille de notre vice-président !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

31

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Format grand in-18

Les anges du foyer.................................. 1 vol.
Au bord du lac...................................... 1 —
Au coin du feu...................................... 1 —
Chroniques de la mer................................ 1 —
Les clairières...................................... 1 —
Confessions d'un ouvrier............................ 1 —
Contes et nouvelles................................. 1 —
Dans la prairie..................................... 1 —
Les derniers bretons................................ 2 —
Les derniers paysans................................ 1 —
L'échelle de femmes................................. 1 —
En quarantaine...................................... 1 —
Le foyer breton..................................... 2 —
La goutte d'eau..................................... 1 —
Histoires d'autrefois............................... 1 —
Les péchés de jeunesse.............................. 1 —
Pendant la moisson.................................. 1 —
Un philosophe sous les toits........................ 1 —
Récits et souvenirs................................. 1 —
Les réprouvés et les élus........................... 2 —
Riche et pauvre..................................... 1 —
Scènes de la chouannerie............................ 1 —
Scènes et récits des Alpes.......................... 1 —
Scènes de la vie intime............................. 1 —
Les soirées de Meudon............................... 1 —
Sous la tonnelle.................................... 1 —
Sous les filets..................................... 1 —
Souvenirs d'un vieillard, la dernière étape......... 1 —
Sur la pelouse...................................... 1 —

Corbeil, imprimerie de Crété.

LES PÉCHÉS

DE JEUNESSE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858

LES

PÉCHÉS DE JEUNESSE

I

FRÈRE ET SŒUR

Les premières lueurs du jour s'épanouissaient dans le ciel ; la vallée de Cailly commençait à faire surgir, dans les brumes de l'aube, ses moulins, ses villages et le rideau de peupliers qui borde sa rivière ; mais tout y était encore désert et silencieux. Les oiseaux eux-mêmes dormaient sous la feuillée, et l'on n'entendait que les rumeurs de la brise du matin mêlées aux susurrements de l'eau parmi les glaïeuls. Au penchant du coteau qui borde la rive droite, derrière les *Cambres,* on voyait déjà les toits

élevés du château de Barville rougis par l'aurore, tandis que la masse de l'édifice restait ensevelie dans une demi-nuit.

Là aussi tout était muet et tout semblait dormir. Cependant, un regard attentif eût pu apercevoir, dans la première salle du rez-de-chaussée, à travers les fentes d'un volet mal fermé, la pâle lumière d'une lampe épuisée d'huile par la longueur de l'attente. Près d'elle était assis un homme d'environ soixante ans, aux cheveux gris, à la figure bistrée et dont le costume tenait en même temps du marin et du bourgeois. C'était Georges Duret, ancien contremaître de marine impériale, longtemps compagnon de mer du vice-amiral de Rostang, et aujourd'hui devenu son *factotum* au château de Barville.

Le vieux marin ne brillait précisément ni par la soumission, ni par le bon caractère. Entré fort jeune au service de l'amiral, il avait assisté à ses folies encore plus qu'à ses campagnes, et s'était insensiblement habitué à cette familiarité insolente par laquelle les serviteurs complaisants punissent les désordres des maîtres.

Une circonstance fortuite avait contribué à lui assurer l'impunité. Comme il traversait avec M. de Rostang la rade de Rio-Janeiro, leur chaloupe avait

sombré sous voiles, et l'amiral lui avait sauvé la vie au péril de la sienne. Ce fut un indestructible lien qui rattacha pour toujours l'une à l'autre leurs deux destinées. Si le souvenir d'un grand service reçu peut nous importuner, celui d'un grand service rendu nous plaît toujours parce qu'il nous honore. La vue de Georges devint pour l'amiral une sorte de croix d'honneur, et l'idée même de s'en séparer ne put désormais lui venir.

De son côté, le contre-maître était reconnaissant à sa manière, et, se regardant comme indispensable à l'amiral, il n'eût point accepté son congé. Il en résultait des contestations sans fin, mais sans ruptures, qui rendaient chaque jour le maître et le serviteur plus querelleurs et plus inséparables : c'étaient deux vieux diables qui s'enduraient le plus souvent en expiation de leurs péchés, et se consolaient quelquefois en se les racontant.

Nous devons dire pourtant que la visible mauvaise humeur de Georges, au moment où commence notre histoire, ne tenait point à de nouveaux démêlés avec l'amiral. L'ancien contre-maître n'en voulait, pour l'instant, qu'au fils de la maison, M. Marcel de Rostang.

Né d'un premier mariage du baron et élevé loin

de son père, Marcel avait passé, comme tous les jeunes gens bien élevés, des études imaginaires du collége, aux études problématiques de l'école de droit. Reçu avocat après avoir fréquenté trois ans les bals, les concerts et les spectacles de Paris, il était revenu à Barville avec un diplôme de licencié et une collection fort complète de mémoires à acquitter. L'amiral avait fait trop de dettes dans sa jeunesse pour ne pas en comprendre tous les dangers ; aussi entra-t-il d'abord en fureur et ne voulut-il rien payer ; mais la baronne, qui semblait uniquement occupée à faire mentir son titre de marâtre, à force de complaisance pour Marcel, finit par apaiser le vieux marin. Les notes furent acquittées, à la condition toutefois que le coupable prouverait sa résipiscence en renonçant à ses habitudes et en rompant avec ses anciens amis. La chasse et les excursions à cheval avaient été elles-mêmes suspendues comme offrant le prétexte de fâcheuses fréquentations. Depuis huit jours Marcel vivait donc en quarantaine au château, sans autre distraction qu'une promenade avec l'amiral et la baronne, ou des fragments d'opéra chantés avec sa sœur ; mais, pour sentir tout le charme de ces paisibles jouissances, il lui manquait quelque cinquante ans. Aussi se trouva-t-il incapable

de les supporter plus longtemps, et la veille même, à bout de patience, il s'était échappé du château avec un chien et un fusil. Le contre-maître, qu'il avait mis dans sa confidence, devait lui ouvrir, vers le soir, la porte de la petite cour.

Cependant le soir était arrivé, la nuit venait de s'écouler, le jour allait renaître et le fugitif n'avait point encore reparu !

Il était évident que quelque séduisante rencontre lui avait fait oublier sa promesse. Peut-être même la chasse n'était-elle pour lui qu'un prétexte, et qu'en ayant l'air de prendre Georges pour complice, il n'avait voulu l'avoir que pour dupe !

Cette dernière supposition, qui paraissait la plus vraisemblable, causait au contre-maître un dépit facile à lire sur son visage ; il se leva pour aller à la fenêtre, dont il entr'ouvrit les volets, revint à la lampe, l'éteignit, puis se mit à parcourir la salle d'attente, tout en poursuivant un soliloque muet, entrecoupé de crispations nerveuses qui correspondaient à autant de malédictions intérieures.

— Déjà grand jour ! se disait-il, et ne pas être encore de retour ! Après les recommandations de madame la baronne, après la promesse qu'il m'avait faite ! et l'amiral qui va descendre ! Dieu sait quel

coup de vent, s'il s'aperçoit que le jeune homme a passé la nuit hors du château ? lui qui fait si bien de la morale depuis que la goutte l'empêche de faire autre chose ! Et cependant il a été jeune aussi, l'amiral ! ah ! ah ! j'en sais quelque chose, moi qui étais toujours de planton à sa porte. Je me rappelle encore qu'à la Martinique, quand il recevait certaines visites, il fallait dire à tous les officiers qui se présentaient que le commandant avait la fièvre ! et il y était drôlement sujet à cette fièvre-là ! elle lui revenait sept fois par semaine !

Ici le contre-maître interrompit ses réflexions rétrospectives pour ouvrir une fenêtre et chercher Marcel du regard dans la campagne.

Au même instant, le bruit d'un pas inégal et d'une canne qui frappait le parquet retentit dans le corridor ; une voix appela Georges à plusieurs reprises ; mais le vieux marin, la tête penchée au dehors, n'entendit rien.

Tout à coup le baron parut à la porte, appuyé sur une demi-béquille de goutteux, et répétant son appel avec la précipitation impatiente des gens qui n'ont point été accoutumés à attendre. Cette fois, le contre-maître se retourna :

— L'amiral ! s'écria-t-il, déconcerté.

— Pardieu ! il faut donc du canon pour que tu entendes? dit le marin avec humeur. Que regardes-tu là ?

— Moi, rien, répliqua Georges vivement.

— C'est bien la peine, alors, de te mettre à la fenêtre ! dit M. de Rostang, en gagnant un fauteuil ; tu n'as encore vu ni la baronne, ni Ernestine ?

— Non, amiral.

Le vieil officier s'assit, et attira un tabouret sous sa jambe malade.

— Au fait, reprit-il, je suis descendu plus tôt que d'habitude ; cette infernale goutte ne me laisse point de repos. Mais, tout à l'heure, *les femmes* vont venir.

— Elles seraient déjà au salon, si elles savaient que l'amiral souffre, fit observer le contre-maître.

— Oui, oui, murmura le marin, à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même, il suffit d'avoir besoin d'elles pour les voir ! Ce sont deux anges... deux anges qui perdent leur temps à s'occuper d'un vieux diable comme moi ! tandis que monsieur mon fils s'amuse à courir et à faire des dettes.

Georges objecta pour excuse qu'il n'en avait point fait depuis les dernières.

Les dernières ! répéta l'amiral, je crois pardieu bien ! Je les ai payées hier, et à moins qu'il n'ait

passé la nuit à en faire de nouvelles... ce qui n'aurait rien d'étonnant, au reste !

Et comme si un soupçon lui venait tout à coup :

— Est-il chez lui au moins ? demanda-t-il, en se retournant vers le contre-maître.

Ce dernier répondit affirmativement.

— Alors je vais le voir ! dit le marin en appuyant les deux mains au bras du fauteuil pour se lever.

— Pardon, amiral, interrompit rapidement Georges ; mais je sors de chez M. Marcel, et il dormait.

— A cette heure ! répliqua le vieillard ; je le réveillerai, c'est un paresseux.

— Au contraire, amiral, il a travaillé une partie de la nuit.

— A quoi donc !

— Mais... sans doute... à étudier son droit ; j'ai vu ce matin le *Code civil* ouvert sur son bureau.

M. de Rostang secoua la tête d'un air de doute ; mais Duret entra dans des détails tellement circonstanciés qu'il allait se rendre, lorsqu'il vit la porte qui donnait sur la cour s'ouvrir brusquement, et Marcel, en habit de chasse, paraître sur le seuil.

Ce fut un vrai coup de théâtre ! Trois cris partirent en même temps et furent suivis d'un moment de silence ; l'amiral regardait son fils, qui détournait la

tête, et Georges, occupé à épousseter sa veste.

— Ah ! c'est comme cela que tu l'as vu étudier le Code civil, toi ? cria-t-il à ce dernier, en le menaçant du poing. Par les mille diables ! tu me paieras ce mensonge ! Et vous, Monsieur, d'où venez-vous ? qui vous avait permis de sortir ? pourquoi avez-vous passé la nuit hors du château ?

— Mon Dieu ! ne vous fâchez pas, amiral, dit le jeune homme qui avait déjà repris une partie de son assurance, j'étais bien décidé à rentrer hier soir ; mais c'est toute une aventure ; j'ai fait une rencontre...

— Que je devine, interrompit le vieux marin en colère ; quelqu'un de ces amis de voisinage qui, sous prétexte de courir des lièvres, se réunissent pour décoiffer des bouteilles de champagne avec des drôlesses...

— Permettez, mon père...

— Taisez-vous, Monsieur.

— Mais je vous jure...

— Je ne vous crois pas.

— Alors toute explication est inutile, dit Marcel qui fit un pas vers la porte.

— Restez, s'écria l'amiral en frappant de sa canne le parquet ; par les mille diables, vous m'entendrez !

et ne croyez pas que je sois votre dupe ! je vous dis que vous venez de faire quelque nouvelle folie.

— Eh bien ! quand cela serait ? reprit brusquement Georges en s'interposant à sa manière, ne faut-il pas bien que l'on soit de sa race?

— Taisez-vous, Duret ! interrompit précipitamment le baron, qui voyait le contre-maître venir.

Mais celui-ci avait un système dont il ne se départait jamais, et qui consistait à opposer le Rostang d'autrefois au Rostang d'aujourd'hui ; le passé était une corde qu'il liait au cou du présent.

— Et quand je me tairais, reprit-il en élevant la voix, ça vous empêchera-t-il d'en avoir fait cent fois plus que votre fils ?

— Tu mens !

— Croyez-vous donc que j'aie oublié vos bons tours ?

— Te tairas-tu ?

— Par exemple, ces deux Espagnoles que vous avez enlevées en même temps !

— Toutes deux ! répéta Marcel émerveillé.

— C'est faux ! cria l'amiral.

— Vous m'avez laissé les deux suivantes ! acheva Georges, dont ce souvenir illuminait les traits ; ah !

ah ! ah ! c'était le bon temps, alors ! on vivait en mari-garçon !

— Je te conseille de t'en vanter, vieux fou ! interrompit le baron exaspéré, cela t'a bien réussi ! pendant que tu oubliais ta femme à l'étranger, elle en faisait autant en France.

Le contre-maître tressaillit.

— C'est possible, dit-il en changeant brusquement de ton ; mais, en tout cas, l'amiral a tort de me le rappeler.

— Pourquoi, diable ! aussi viens-tu me pousser à bout ! fit observer M. de Rostang un peu honteux.

— Si j'ai mérité d'être puni, reprit Duret avec une énergie amère, je n'étais pas le seul.

— Assez, Georges.

— Faut pas être si fier parce qu'on a eu du bonheur.

— Tonnerre ! nous laisseras-tu à la fin ? cria le baron en se levant furieux.

Le vieux matelot haussa les épaules, grommela quelques réflexions peu respectueuses sur le manque de mémoire des vieux pécheurs, et se retira lentement comme un homme qui ne veut point avoir l'air d'obéir.

L'amiral s'était laissé retomber dans son fauteuil,

tout haletant; Marcel voulut s'approcher pour lui proposer ses soins; mais il le repoussa.

— Laissez-moi, Monsieur, s'écria-t-il avec colère : vous seul êtes cause de tout ce qui arrive! Sans vos sottises, je n'aurais pas entendu celles de ce drôle. Vous me mettez en guerre avec tout le monde, même avec la baronne ; car, si les belles-mères sont habituellement prévenues contre les enfants de leurs maris, ici c'est le contraire : Madame de Rostang vous excuse et vous défend toujours.

— Ah! je le sais, dit Marcel avec un sentiment sincère ; depuis que je la connais, elle a été pour moi la protectrice la plus tendre, la plus constante, la plus dévouée.

— Oui, continua le baron ; mais, ce que vous ne savez pas, Monsieur, c'est tout ce qu'il lui a fallu de vertu pour se montrer si bonne envers vous, envers moi..., surtout envers moi qu'elle avait droit de haïr!

Le jeune homme regarda son père d'un air surpris.

— Écoutez-moi, reprit celui-ci plus gravement ; je voulais vous faire des reproches ; j'aime mieux vous faire une confession. Il faut que les fautes des pères servent au moins de leçon pour les fils.

Il avait montré une chaise à Marcel, qui s'assit devant lui étonné, mais ravi de la direction que pre-

nait l'entretien. Il y eut une assez longue pause. La belle figure de l'amiral avait repris son calme, bien que l'œil fixe et un peu sombre semblât regarder dans un passé pénible à revoir. Enfin, il fit un visible effort, et, regardant fixement le jeune homme, qui attendait en silence :

— Georges a dit vrai tout à l'heure, Monsieur, reprit-il, j'ai été un mauvais sujet comme vous... plus que vous ! car tout dégénère maintenant, vous avec rapetissé jusqu'à la folie ! De notre temps encore il y avait de la fougue, de l'originalité, de l'audace ! On enlevait la femme qu'on aimait, on se coupait la gorge pour un mot, on jouait toute sa fortune sur un coup de trente et un !

— Ah ! vous avez raison, amiral, dit Marcel sérieusement admiratif, vous étiez les hommes de la grande époque !

— Nous étions des vauriens, Monsieur, interrompit le baron qui s'aperçut de sa distraction ; moi tout le premier ! Si votre mère eût vécu, je me serais peut-être rangé ; mais resté veuf, je retournai naturellement à mes anciennes habitudes. Ce fut alors que le hasard me fit rencontrer dans le monde la fille d'un fabricant du Havre, mademoiselle Ernestine Chatel, votre belle-mère. Je n'aurais probable-

ment jamais pensé à la demander en mariage, si je ne l'avais sue recherchée par le capitaine Ramière. Depuis le collége, le capitaine s'était toujours trouvé sur mon chemin ; il m'avait enlevé ma première maîtresse et gagné vingt fois mon dernier louis ; nous nous étions battus et il m'avait blessé ; c'était pour moi plus qu'un rival, plus qu'un ennemi ; c'était ma mauvaise chance personnifiée ! J'appris qu'il aimait mademoiselle Ernestine, je jurai de prendre une bonne fois ma revanche en la lui arrachant à tout prix. Des pertes inattendues venaient de frapper M. Chatel ; sa faillite paraissait imminente, et la faillite, c'était pour lui le déshonneur et la mort ! Je proposai de satisfaire à tous les engagements du père, si la main de la fille m'était accordée ! Ernestine céda, le mariage eut lieu, et quelques jours après j'étais en mer avec mon escadre.

M. de Ramière, désespéré, partit peu après pour l'Amérique, où il est resté.

— Vous vous étiez vengé en ennemi implacable, mon père, dit Marcel ému.

— Je m'étais vengé en imbécile, reprit brusquement le baron ; car j'épousais quelqu'un dont le cœur était pris, et je m'exposais à des représailles bien méritées. Eh bien ! pas du tout ! j'avais rencon-

tré une exception, une merveille ! une femme qui accepta son mari avec une résignation héroïque, comme on accepte les calamités inévitables.

— Et vous avez de plus trouvé, au retour, une fille qui devait vous dédommager de votre fils, continua gaiement Marcel : car que deviendrait-on à Barville sans cette chère Gabrielle? Si sa mère est la sérénité du logis, Gabrielle en est tout le mouvement et toute la joie.

— Comme vous en êtes le trouble et la déraison, acheva l'amiral, adouci malgré lui par la loyale admiration du jeune homme pour sa sœur; je n'aurais ici, sans vos extravagances, que des motifs de satisfaction : mais vous finirez par lasser ma patience...

— Oh ! qui est-ce qui parle de patience, en criant si fort? interrompit tout à coup une voix rieuse.

— Gabrielle ! s'écrièrent à la fois Marcel et l'amiral.

Une jeune fille fraîche comme le printemps venait, en effet, d'entr'ouvrir une porte de communication et montrait son riant visage encadré dans la baie, au milieu d'un rayon du soleil levant.

Marcel et son père lui tendirent les mains en même temps.

Elle accourut avec la légèreté d'un oiseau, leur

présenta son front à baiser ; puis vint s'asseoir sur le coin du tabouret qui soutenait le pied malade du baron.

— Eh bien ! père, dit-elle tendrement, vous êtes donc occupé à gronder?

L'amiral éleva la voix comme les gens qui sentent leur colère s'en aller et veulent faire du bruit pour masquer sa retraite.

— Je gronde, s'écria-t-il, parce que j'en ai sujet.

— Vous avez bien dormi ? demanda doucement la jeune fille, en lui prenant la main.

— Non, répondit le marin.

Et, se retournant vers Marcel :

J'ai été trop faible jusqu'à ce moment, Monsieur, continua-t-il d'une voix tonnante : mais ne comptez plus sur mon indulgence ; il est temps de mettre un frein à vos désordres, et je serai désormais inexorable !...

Ici la voix faiblit d'une manière inattendue. Gabrielle, qui s'était levée doucement, se trouvait assise sur le bras du fauteuil, la tête contre la joue de l'amiral : il l'attira tendrement sur sa poitrine, et la baisa au front. Ce mouvement interrompit sa philippique.

—Continuez, père, continuez, dit la jeune fille avec

un sérieux grotesque ; il ne faut pas vous refroidir. Et vous, Monsieur, écoutez bien cela ! Nous vous disions que désormais nous serions inexorable !...

Et posant les deux mains sur l'épaule de son père, elle y appuya la tête, comme un jeune chat qui se prépare à dormir.

Le baron vit que Marcel étouffait un éclat de rire ; lui-même ne put retenir son sérieux.

— Au diable la petite masque qui s'entend avec ce drôle ! s'écria-t-il.

— Du tout ! interrompit vivement Gabrielle, je suis très-mécontente de lui, et j'étais venue pour le prêcher ; mais après votre sermon, amiral, le mien n'aurait plus d'effet.

— C'est-à-dire que tu ne veux pas de concurrence.

— Précisément.

— Et il faut que je te laisse ?

— Je venais vous avertir que ma mère était descendue à la petite serre, où elle vous attendait ; le grand cactus fleurit.

— Le cactus rouge ! s'écria l'amiral, qui faute de mieux s'était rejeté dans les folies horticoles ; eh ! il fallait donc le dire, mauvaise !... Je savais bien, moi, que nous aurions de la fleur avant Rouby... distancé le banquier !

Et comme il vit que Gabrielle voulait le suivre :

— Non, non, continua-t-il, reste avec ton frère ! Tu m'as promis de le sermonner : ne le ménage pas.

— Soyez tranquille, dit la jeune fille en riant, je vais le gronder... comme si j'étais sa femme !

— Et vous, Monsieur, reprit le baron, songez à lui obéir !

— Comme si j'étais son mari ! répliqua Marcel en s'inclinant.

Le vieux marin fit un petit adieu d'amitié à Gabrielle, jeta à son frère un regard qu'il voulut rendre sévère, et quitta le salon en boitant.

Restés seuls, le frère et la sœur débutèrent par un éclat de rire, puis Marcel voulut embrasser la jeune fille, pour la remercier de lui avoir si heureusement porté secours dans l'orage ; mais celle-ci se dégagea en reprenant son air grave, et commença l'instruction morale dont elle s'était chargée.

Elle savait que Marcel n'était point rentré la veille, et elle allait lui rappeler les promesses qu'il avait faites à elle et à sa mère, lorsque le jeune homme l'interrompit avec une impatience affectueuse.

— Allons ! s'écria-t-il, voilà la petite sœur comme l'amiral, m'accusant sans vouloir m'entendre. Vous croyez aussi, je parie, que j'ai passé la nuit dans quel-

que château des environs, occupé à porter des toasts de célibataire ?

— N'est-ce pas la vérité ? demanda Gabrielle.

— Du tout, ma chère, reprit Marcel. J'ai passé la nuit la plus pastorale, couché dans un grenier à foin, et ne parlant que de la baronne et de vous.

La jeune fille poussa une exclamation de surprise.

Je dois vous demander d'abord, reprit le frère en la regardant, si vous n'avez point remarqué, depuis deux jours, un étranger qui rôde autour du château, et principalement du côté de la grande charmille, où vous avez l'habitude de vous promener ?

— Moi ! dit Gabrielle un peu troublée ; en vérité je ne pourrais vous dire... Il passe tant de monde par les avenues de Barville !

— Alors, je suis meilleur observateur que vous petite sœur, car j'avais été frappé de son visage et de sa tournure.

— Et... vous l'avez revu hier ? demanda la jeune fille qui jouait avec un gland du canapé sans lever les yeux.

— Près de la grande bruyère. Figurez-vous que *Faraut* venait de tomber en arrêt, et que je franchissais un fossé pour le rejoindre, quand je me trouve, tout à coup, en face de mon étranger, dont le chien

était dans la même posture que *Faraut*, et qui allait mettre en joue ! Sans le savoir, nous chassions le même gibier ! Vous comprenez qu'à cette vue chacun de nous tient à montrer son savoir vivre et veut céder la place. — Tirez, de grâce, Monsieur, — Je n'en ferai rien. — Après vous ! — Après vous ! C'était comme à Fontenoy. Enfin, je ne sais comment nous en serions sortis, si la perdrix, ennuyée de nos politesses, n'eût pris le parti de s'envoler.

— Et alors, vous vous êtes séparés ? demanda Gabrielle avec intérêt.

— Du tout ! s'écria Marcel ; vous savez, ma chère, que l'adversité unit les grands cœurs ! Je tenais à dédommager mon compagnon de la perdrix que je lui avais fait manquer. Je lui ai proposé, en conséquence, de le conduire aux meilleurs endroits ; il a accepté avec empressement, et, au bout d'une heure de chasse, nous étions amis intimes.

— Ainsi, reprit vivement la jeune fille, vous l'avez trouvé aimable ?

— Charmant, petite sœur ! Seulement, tout en causant, nous nous sommes égarés, et, quand le soir est venu, nous avons été pris par l'orage près de Forges. Il a fallu passer la nuit dans la cabane du

garde-chasse, où mon compagnon m'a fait toutes ses confidences.

— Ah !... et que vous a-t-il dit ?

— D'abord, qu'il arrivait des États-Unis dans l'intention de se fixer en France.

— Et il se nomme ?

— M. René.

La jeune fille ne put retenir un mouvement.

— Le connaîtriez-vous, par hasard ? demanda Marcel.

— Je crois que ce doit être le même M. Réné que ma tante et moi avons rencontré, il y a quelques semaines, aux bains de mer du Havre, dit Gabrielle embarrassée.

— Ah ! fort bien, reprit le frère avec intention ; je m'explique alors ce qui le charmait en moi ! Il m'aura trouvé un air de famille ! Du reste, nous le saurons au juste, car il doit venir au château.

— Aujourd'hui !

— Ce matin. J'ai promis de le présenter au baron.

Gabrielle ne répondit rien, mais elle parut saisie ; une rougeur rapide traversa ses traits, et son frère, qui l'observait avec un malicieux sourire, se préparait à s'amuser de son trouble, lorsqu'il en fut dé-

tourné par le bruit d'un cabriolet qui entrait dans la cour.

Il courut à la fenêtre et reconnut M. Bouvard, le notaire du baron.

II

UNE MARATRE.

Maître Bouvard était un homme d'environ trente ans, grand, maigre, les traits effacés, et portant des lunettes bleues toujours en fuite sur un nez qui, comme celui du père Aubry, *aspirait à la tombe!* Premier clerc dans une petite ville de Normandie, jusqu'au moment où la succession de son oncle lui avait permis d'acheter l'étude de maître Roval, à Rouen, il ne connaissait, comme il avait coutume de le dire, que le *bon ton de Caudebec*, et craignait toujours de se compromettre par quelque manque d'usage. Honoré de la clientèle du grand monde, la distinction des manières lui semblait une obligation

de sa charge de même que le cautionnement: aussi ne négligeait-il rien pour l'acquérir.

Par malheur, il en est de l'élégance comme du naturel qui fuit toujours ceux qui le cherchent. La politesse raide et apprêtée de Bouvard ressemblait à la rédaction de ses actes et ne réussit qu'à le rendre ridicule. Il espéra sortir d'embarras par un mariage, sachant que dans le monde, les charmes de la femme compensent avantageusement les disgrâces du mari; mais cette chance même lui échappa. Repoussé dans sa première demande, il eut l'imprudence de le laisser savoir, et marcha d'échec en échec. La seconde héritière dont il fit solliciter la main ne voulut point avoir l'air d'accepter ce que la première avait refusé; la troisième en fit autant à cause des deux autres, et il en fut de même pour les suivantes; ce ne fut plus une question de choix, mais d'amour-propre.

Bouvard prétendait même que certaines mères, aux filles desquelles il n'avait jamais pensé, se vantaient d'avoir été vainement sollicitées par lui. L'avoir refusé semblait une gloire vulgaire dont une personne bien née ne pouvait plus se passer; c'était la croix d'honneur des demoiselles à marier.

Cependant, depuis quelques mois, le notaire nour-

rissait une sérieuse espérance. Chose inouïe! tandis que toutes les mères le repoussaient, la baronne semblait l'attirer. Après avoir étudié la valeur réelle de cette nature loyale à laquelle il ne manquait que la grâce de ses mérites, madame de Rostang s'était montrée si affectueuse pour le notaire et si peu ambitieuse pour sa fille, que Bouvard avait fini par penser qu'elle voulait l'encourager. Comme elle avait seulement déclaré à plusieurs reprises qu'elle laisserait à Gabrielle la liberté de ses préférences, et qu'il fallait avant tout l'obtenir d'elle-même, le notaire songeait sérieusement à l'avertir de sa recherche, afin de la lui faire agréer.

Mais là était précisément la difficulté. Bien des fois déjà Bouvard avait essayé des aveux toujours laissés en chemin. Lorsqu'il se trouvait près d'une femme à laquelle il désirait paraître aimable, son imagination angoissée ne pouvait rien trouver au delà de cette question : — Que vais-je dire? et, incapable d'y répondre, il continuait à la répéter tout bas jusqu'au vertige.

L'habitude de la rédaction l'avait heureusement rendu moins timide, la plume à la main, et, après beaucoup d'hésitation, il s'était décidé à écrire.

Restait à trouver le moyen de faire parvenir sa

lettre avec mystère et cependant *sans inconvenance.*

Maître Bouvard comptait pour cela beaucoup sur le hasard et un peu sur Marcel, devenu son obligé par suite de certains protêts dont il s'était chargé d'arrêter les conséquences.

La baronne et l'amiral arrivèrent au moment où il descendait de cabriolet. Il s'excusa d'abord longuement de se présenter si matin; mais le baron ne lui laissa point le temps d'achever et le prit à part pour lui demander s'il apportait le projet d'acte convenu. Bouvard le lui remit, et pendant que le vieux marin s'éloignait pour en prendre connaissance, il s'approcha de la baronne, à qui il remit plusieurs papiers qu'elle s'empressa à son tour de parcourir.

Tous deux furent sans doute également satisfaits de leur examen, car ils adressèrent au notaire un signe de remerciement et voulurent le garder à déjeuner.

Bouvard, toujours inquiet sur les convenances, hésitait à accepter lorsque Marcel, qui était venu le rejoindre, le prit par le bras et le força à entrer.

Chemin faisant, il lui demanda tout bas des nouvelles de ses billets.

— Soldés, répondit le notaire.

— Avec les frais?

— Et les dépens.

— Bouvard ! je vous paierai ce service, dit le jeune homme, qui connaissait la position de Tantale matrimonial faite au notaire.

— Comment cela? demanda ce dernier.

— Il faut que je vous marie !

Bouvard n'eut pas le temps de répondre; mais il serra la main du jeune homme comme pour prendre acte de la promesse qu'il lui faisait en riant.

Gabrielle, qu'il trouva au salon, le reçut avec une bienveillance préoccupée. Ses yeux se tournaient à chaque instant vers la fenêtre, qui laissait voir la cour d'entrée, comme si elle eût attendu quelqu'un. Bouvard chercha en vain le moyen d'attirer son attention, et ne put que tousser et brosser du coude son chapeau; enfin, on se mit à table.

L'amiral, que sa goutte obligeait à une sobriété d'anachorète, était maussade et toujours prêt à s'emporter; mais la douceur de la baronne faisait avorter tous les orages. Il y avait dans sa patience je ne sais quoi d'actif et de tendre qui la rendait contagieuse. Le regard menaçant s'éteignait sous son limpide regard; la voix irritée s'abaissait au son de sa voix caressante; l'atmosphère dont elle était entourée semblait apaiser les turbulences intérieures.

Cependant, pour qui savait lire au fond des cœurs, cette sérénité n'était point le calme, mais la résignation. Une tristesse adoucie lui servait, pour ainsi dire, de fond. Cette âme ressemblait aux paysages du Poussin, où tout n'est que paix, harmonie et grandeur, et sur lesquels flotte pourtant une teinte de mélancolie.

La baronne avait été belle et l'était encore, mais de cette beauté de sainte qui relève surtout de l'âme. Quelle que fût sa placidité habituelle, il était facile de reconnaître parfois, à certains tressaillements douloureux, les traces des *sept épées dans le cœur.*

Le déjeuner achevé, Gabrielle, toujours rêveuse, avait saisi le premier prétexte de quitter le salon; mais elle y reparut presque aussitôt, en appelant Marcel. Le jeune homme demanda ce qu'il y avait.

— Venez voir! venez voir! cria-t-elle en l'entraînant jusqu'à la fenêtre, et lui montrant, dans la cour, un tilbury tout neuf auquel on attelait son cheval Soliman.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme étonné.

— Avez-vous donc oublié votre souhait de l'autre jour? dit la baronne, qui s'était approchée en souriant.

Marcel tressaillit.

— Que dites-vous? s'écria-t-il, c'est pour moi?

— Pour qui donc? répliqua Gabrielle rayonnante.

— Et c'est encore vous! reprit le jeune homme en saisissant les mains d'Ernestine, qu'il baisa avec attendrissement. Ah! pardon, c'est trop... Je ne sais plus comment vous remercier.

— Ni moi comment empêcher qu'on cède à tous vos caprices, dit l'amiral avec humeur.

La baronne le prit par le bras.

— Allons, ne me grondez pas, amiral, dit-elle avec un doux sourire.

Et baissant la voix :

— Songez que nous voulons arracher Marcel à des habitudes de dissipation, continua-t-elle en confidence; que le meilleur moyen pour cela est d'accorder ce qui peut lui rendre le château agréable et le retenir près de nous.

Et comme le baron voulait faire des objections :

— Vous n'avez point d'ailleurs ici droit de remontrance, ajouta-t-elle gaiement, car le carrossier a été payé sur mes économies.

— Très-bien! Madame, répliqua le baron; mais, alors, pourquoi m'avoir empêché d'employer les

miennes à faire construire la volière que désirait Gabrielle ?

— Mon Dieu ! dit Ernestine avec embarras, parce que cette volière était inutile...

— Tandis qu'un tilbury est un objet de première nécessité ? acheva l'amiral ironiquement.

— Sans aucun doute, reprit Gabrielle, quand il peut faire un heureux.

— Et il en fera deux, ajouta Marcel ; car je veux que nous l'essayions ensemble, petite sœur.

— Tout est prêt, fit observer Bouvard, qui regardait à la fenêtre.

— Oh ! je n'oserai jamais, dit la jeune fille, *Soliman* est trop vif.

— Allons ! venez, reprit Marcel, qui lui passa un bras autour de la taille ; nous ne quitterons point la grande clairière.

Et il ajouta à demi-voix, avec intention :

— C'est par là que M. René doit venir !

Gabrielle ne parut point avoir entendu ; mais elle déclara avec une complaisance pleine de grâce que c'était à sa mère de décider.

— Va ! puisque Marcel le désire, répondit la baronne.

— Et si cela t'amuse ! ajouta l'amiral ; car ta mère ne pense qu'à ce mauvais sujet.

Ernestine embrassa la jeune fille avec une tendresse qui protestait contre cette accusation, et demanda à Bouvard s'il ne désirait point partager leur promenade. Le notaire accepta avec empressement, et tous trois sortirent.

L'amiral ouvrit la fenêtre pour les voir monter en tilbury, et rappela à Marcel qu'il le rendait responsable de ce qui pourrait arriver à sa sœur.

Le jeune homme promit d'être prudent et partit.

— Au fait, il a beau être extravagant, fit observer le baron en revenant s'asseoir ; lorsqu'il s'agit de Gabrielle, son affection lui tient lieu de bon sens.

— Ah ! si vous saviez combien il est bon pour elle, dit Ernestine avec chaleur, vous parlez toujours de ses étourderies, et vous ne semblez lui tenir compte ni de son bon cœur, ni de sa franchise, ni de sa loyauté !

L'amiral guigna la baronne.

— Je vous vois venir, ma chère, dit-il d'un ton demi-bourru, demi-plaisant, vous allez m'en faire un *premier prix Monthyon !* Je parie que vous avez encore quelque chose à me demander pour lui !

— Rien, amiral, répliqua Ernestine gracieuse-

ment, du moins rien de nouveau ! Je veux seulement vous rappeler ce majorat que vous aviez promis de lui constituer. M. Bouvard vient de m'apporter la demande, à laquelle il ne manque plus que votre signature.

— Parfaitement, dit le baron en cherchant dans sa poche un papier; il m'a également remis à moi un projet d'acte que je lui avais demandé pour Gabrielle.

— Pour Gabrielle ! répéta vivement la baronne, quel acte, que voulez-vous dire?

— Vous allez le savoir, ma chère, dit le marin en dépliant le papier. Vous exigez que j'assure trois cent mille francs à Marcel pour le récompenser de me faire enrager ! Soit ! C'est une excellente leçon pour moi, et j'ai toujours pensé que le bénéfice le plus clair de l'éducation donnée aux enfants, était de développer chez les parents la patience, la résignation et une foule d'autres vertus chrétiennes; mais que je punisse la sœur de ne m'avoir jamais donné que de la joie, vous conviendrez que c'est aussi trop fort !

— Cependant, fit observer Ernestine en hésitant, songez bien, amiral...

— Je songe que nous vivons dans un siècle d'é-

galité, Madame, interrompit le marin en frappant du pied ; quand le diable a sa part, on peut bien réserver quelque chose pour les anges. Aussi, je prétends assurer à Gabrielle une dot égale au majorat de son frère.

— Que dites-vous ? s'écria Ernestine en pâlissant ; ah ! c'est impossible, Monsieur, cela ne sera pas !

L'amiral redressa la tête.

— Et pourquoi cela ? Madame, demanda-t-il sévèrement.

— Pourquoi ! balbutia la baronne troublée, ne savez-vous point que c'est à Marcel à soutenir votre nom, à lui continuer l'éclat qu'il a toujours conservé jusqu'ici ? Cette fortune que vous voulez partager vient de vous seul, et il est juste que le fils hérite du père.

— Le fils ! répéta le baron, et Gabrielle, Madame, n'est-elle donc pas aussi ma fille?

Ernestine ne trouva rien à répondre.

— Dieu me damne ! s'écria l'amiral, en frappant les bras de son fauteuil, c'est donc une résolution arrêtée et immuable ! chaque fois que je veux m'occuper de la sœur, vous m'opposez le frère ! pour lui, vous ne me trouvez jamais assez tendre, assez

généreux, et pour elle vous empêchez tout, vous refusez tout!

— Amiral!

— Pourquoi cela? Madame; pourquoi sacrifier votre propre fille à mon fils qui ne vous est rien? pourquoi m'exciter à la dépouiller pour lui?

La baronne détourna la tête avec une angoisse visible.

— Mais répondez donc, s'écria le vieux marin exaspéré, car vous devez avoir une raison enfin! Votre fille... mais vous ne l'aimez donc pas?

Ernestine joignit les mains et poussa un cri si vrai, si profond, que le baron en tressaillit; cependant sa colère résista.

— Non, reprit-il, vous ne l'aimez pas comme elle le mérite, car vous semblez la tenir à l'écart de ma tendresse, la défendre contre ma bonne volonté! Mais je ne le souffrirai pas, Madame; je la protégerai contre vous-même!

La baronne ne répondit rien. Elle s'était laissé tomber sur un canapé, la tête cachée dans ses deux mains, et le mouvement de ses épaules trahissait seul les sanglots qu'elle étouffait. L'amiral, qui s'était levé en repoussant son fauteuil avec colère, allait sortir lorsque la voix de Georges Duret se fit entendre

dans le vestibule. Le contre-maître appelait les valets par leurs noms, en criant de chercher un médecin.

Ernestine redressa la tête et le baron s'arrêta.

— Un médecin ! répétèrent-ils en même temps.

Des voix confusés et un bruit de pas précipités retentirent dans le vestibule ; au même instant Georges ouvrit la porte du salon.

— Qu'y a-t-il ? s'écrièrent la baronne et l'amiral.

— Pardon, balbutia Duret, troublé ; c'est le cheval de M. Marcel qui s'est emporté....

— Et le tilbury ? demanda Ernestine.

— Il vient de verser !

Deux cris répondirent ; mais celui de la baronne eut quelque chose de si terrible et de si douloureux qu'il fut entendu du dehors. Elle s'élança les bras en avant, en appelant Gabrielle !... Une voix haletante lui répondit, et la jeune fille vint tomber sur son cœur presque évanouie.

Ernestine l'enleva dans ses bras comme un enfant, s'enfuit vers le salon, à la manière des lionnes qui emportent leur proie, la déposa sur un divan et tomba à genoux devant elle.

Pendant quelques instants Gabrielle voulut en vain parler ; sa mère la parcourait de ses mains tremblan-

tes pour s'assurer qu'elle était sans blessure, la pressait sur sa poitrine avec des cris égarés et couvrait sa tête de baisers.

La jeune fille, encore troublée, lui rendait ses caresses en les mêlant de larmes et des noms les plus tendres. Il y eut quelques instants pendant lesquels la fille et la mère ne virent qu'elles seules et n'entendirent que leurs propres voix.

La baronne, qui tenait Gabrielle immobile devant elle pour la mieux voir, s'enivrait de cette vue et ne pouvait répéter que les mêmes mots :

— Vivante ! vivante !

La jeune fille, attendrie, se pencha sur son épaule en la conjurant de se calmer, et déclarant qu'il n'y avait eu de danger que pour Marcel. Ernestine tressaillit à ce nom.

Marcel, reprit-elle ; ah ! je l'avais oublié ! où est-il ?

— Le voici ! s'écria joyeusement l'amiral, en entrant avec son fils, qu'il tenait par le bras ; l'étourdi est sain et sauf.

— Grâce à Monsieur, dit Marcel, qui se tourna vers un jeune étranger arrêté près du seuil. Il s'est précipité à la bride de *Soliman*, et bien que renversé, il a réussi à le maintenir.

— Mais il est blessé! interrompit vivement Gabrielle.

— Ce n'est rien, dit le jeune homme, qui étanchait le sang dont ses mains étaient couvertes ; quelques égratignures qui ne méritent point qu'on y prenne garde. Je suis trop heureux que le hasard m'ait amené à temps.

— En effet, reprit Marcel en souriant, Monsieur venait au château sur mon invitation, et je devais vous le présenter ce matin, amiral.

— Pardieu ! il s'est présenté lui-même de manière à se passer d'introducteur ! dit le baron, qui tendit la main à l'étranger.

Celui-ci fit un mouvement pour la saisir ; mais reculant aussitôt :

— Pardon, dit-il avec émotion, avant d'accepter l'honneur que vous me faites, je dois vous dire mon nom....

Gabrielle fit un geste d'étonnement.

— Jusqu'à présent, continua l'étranger avec intention, je ne l'ai point fait connaître tout entier ; ce nom peut vous rappeler des souvenirs qui changeraient votre bonne volonté en répulsion, et je ne veux point d'une bienveillance surprise.

— Achevez, Monsieur, dit l'amiral..

— Mon père, reprit le jeune homme avec une

sorte d'effort, était... le capitaine René de Ramière.

La baronne jeta un cri et devint si pâle que Gabrielle, effrayée, avança le bras pour la soutenir. Les traits du marin se contractèrent. Marcel lui-même, instruit par la confidence qu'il avait reçue le matin, parut déconcerté. Il y eut un court silence de saisissement. L'étranger promena un rapide et triste regard autour de lui.

— Vous voyez que ma réserve était de la prudence, amiral, dit-il, en secouant la tête, car cette main que vous avez tendue à l'inconnu, vous la refusez au fils d'un ennemi.

Le baron hésita un instant, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Marcel et de Gabrielle qui semblaient le supplier ; il fit un effort et présenta de nouveau la main au jeune homme avec une sorte de brusquerie amicale.

— Au diable la rancune ! s'écria-t-il ; je ne m'en dédis pas, Monsieur ; il faut que nous soyons amis ! A mon âge, la haine est comme l'amour, un fruit hors de saison, et quand on ne peut plus marcher sans béquille, il est bon de faire sa paix avec le genre humain.

— Ainsi, dit René attendri, l'amiral veut bien oublier...

— Tout, sauf ce que vous venez de faire pour ces enfants, interrompit le marin avec noblesse ; et la preuve, c'est que si votre père était là, je lui présenterais également la main.

— Se peut-il ?

— Oui, Monsieur ; vous pouvez le lui dire, s'il vous a suivi ; qu'il vienne, et le château de Barville sera pour lui la maison d'un ami.

— Ah ! merci, amiral, s'écria le jeune homme ému ; merci pour mon père ; mais la joie d'une pareille réconciliation ne lui est plus permise : le capitaine René de Ramière est mort !

L'exclamation poussée par tous les interlocuteurs fut suivie d'un assez long silence. La baronne s'était laissé tomber sur le canapé, les mains jointes, l'œil fixe, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif. René s'approcha d'elle, et leurs regards se rencontrèrent.

— Mort ! répéta-t-elle d'un accent inarticulé.

— Oui, dit le jeune homme à voix basse ; et je vous apporte ses dernières volontés !

III

LE MESSAGE.

Établi au château, M. René de Ramière s'y trouva en pays de connaissance. Outre Gabrielle et Marcel, il avait déjà vu maître Bouvard, qu'il avait chargé de plusieurs affaires relatives à la succession du capitaine. Quant à M. de Rostang, la connaissance fut bientôt faite.

Comme tous les hommes de son caractère, l'amiral ne pouvait se guérir d'une prévention sans tomber dans la prévention opposée, et ses inimitiés une fois oubliées devaient se transformer inévitablement en sympathie passionnée : aussi, deux heures après l'arrivée de René, avait-il découvert chez lui mille perfections qu'il offrait en exemple à Marcel.

Appuyé sur le bras du jeune homme, il parcourait le parc de Barville en lui montrant ses plantations, jurant contre sa goutte, et racontant son expédition de Catalogne.

L'expédition de Catalogne était le thème favori de l'amiral. Il y a ainsi dans la vie de chaque homme un coin plus lumineux vers lequel il aime à tourner ses regards ; un soleil d'Austerlitz dont le souvenir réchauffe son existence entière. Les événements semblent disposés par zones comme les terrains géologiques, où, au milieu de couches stériles, serpente souvent isolément, une veine d'or.

Cette campagne de Barcelonne avait été le filon précieux de la vie du baron. Les combats et les aventures en avaient fait un roman dans lequel l'enlèvement des deux Espagnoles, si malencontreusement rappelé par le contre-maître, était un des moindres épisodes. Pendant un an, M. de Rostang avait successivement joué les rôles de Jean Bart et de don Juan. Du cap Saint-Martin au cap Saint-Sébastien, il n'était bruit que du beau commandant de la frégate *l'Invincible*, qui avait justifié son nom jusqu'au bout en se laissant couler sur les rochers de Cabrera plutôt que de se rendre.

On comprend dès lors la persistance du marin à ramener dans ses conversations le souvenir des temps héroïques, et à varier sur tous les tons le célèbre chœur des vieux Spartiates :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

Marcel, qui en connaissait l'air et les paroles depuis quinze ans, profita du premier croisement d'allées pour s'échapper et rejoindre Gabrielle dont il désirait obtenir certains éclaircissements au sujet de M. René de Ramière. Mais, dès le premier mot, la jeune fille devint si attentive à un point de broderie qu'il put à peine lui arracher quelques monosyllabes. Il eut beau multiplier les questions, Gabrielle évitait d'y répondre, semblable à ces tireurs avec lesquels on ne peut jamais engager le fer parce qu'ils rompent toujours.

Le jeune homme, à bout de patience, la quitta en se promettant de la punir de sa dissimulation.

Il rencontra Bouvard qui sortait de chez la baronne, et fut frappé de son air. Le garde-note avait une couronne de rayons comme les bienheureux. Il saisit Marcel par le bras et l'entraîna dans un coin du parc, où il lui fit connaître le motif de sa joie.

Madame de Rostang l'avait fait demander pour l'affaire du majorat et lui avait montré encore plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. Elle s'était informée de ses projets d'établissement; elle l'avait insensible-

ment amené à tant de liberté et de confiance qu'il s'était enhardi jusqu'à déclarer ses prétentions sur mademoiselle Gabrielle. La baronne lui avait alors demandé s'il accepterait sa fille sans dot, et sur sa réponse qu'il s'estimerait trop heureux de prouver ainsi le désintéressement de sa recherche, elle lui avait tendu la main en lui disant :

— Tâchez de plaire à Gabrielle et de gagner l'amiral ; le reste ira de soi-même.

Marcel, stupéfait, parut croire d'abord à quelque malentendu ; mais le notaire entra dans des détails qui ne permettaient aucun doute. Son exaltation était d'ailleurs, à elle seule, un témoignage suffisant. La nouveauté du succès qu'il venait d'obtenir l'avait, pour ainsi dire, transfiguré ! Sa démarche avait pris je ne sais quelle désinvolture conquérante; sa tête s'était redressée; ses lunettes, que l'émotion avait fait glisser, pendaient sur l'abîme, sans qu'il songeât à les relever. Il parlait haut, ne cherchait plus ses mots, et semblait même affranchi de la sainte terreur des convenances.

Marcel le regardait, partagé entre l'envie de rire et l'admiration. Il savait depuis longtemps que l'amour pouvait rogner les ongles d'un lion ; mais il

voyait pour la première fois qu'il pouvait en faire pousser à un notaire.

Tout en marchant, Bouvard lui demandait des conseils sur ce qu'il devait faire, et, suivant l'habitude des gens enivrés, ne lui laissait point le temps d'en donner. Lui-même éclaircissait ses doutes et répondait à ses propres questions. Après beaucoup de projets abandonnés et repris, il revint enfin à celui d'écrire à Gabrielle et au baron.

Incapable de prendre au sérieux la recherche du notaire, Marcel ne voulut point se refuser le plaisant spectacle qu'elle lui promettait. C'était, d'ailleurs, un moyen de se venger de la réserve de Gabrielle et de l'amener à une confidence forcée. Loin de dissuader maître Bouvard, il l'affermit donc dans ses intentions épistolaires, et le quitta en l'engageant à profiter de son heure de verve pour écrire.

Le notaire suivit son conseil et *libella* les deux lettres avec autant de facilité qu'il en eût montré pour un acte authentique. On dit que les plus laides ont leur jour de beauté; il en est de même pour les simples d'esprit. Arbustes habituellement stériles, la chance d'une ondée ou d'un rayon de soleil peut inopinément y faire éclore une fleur de hasard qui ne se reproduira plus. Combien de réputations sor-

ties de ces coups de dés de l'intelligence, et que plus tard nous cherchons vainement à nous expliquer. Le monde est plein de Wellingtons illustrés par le hasard de quelque Waterloo.

Maître Bouvard était heureusement trop pressé pour se relire ; il ferma rapidement les deux lettres et descendit au jardin, afin de réfléchir au moyen de les faire parvenir.

Il côtoyait depuis un instant le parterre placé devant le château, lorsqu'il s'arrêta brusquement.

A l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il venait d'apercevoir Gabrielle penchée sur sa broderie interrompue, et plongée dans une rêveuse méditation. Le dos tourné au parterre, elle traçait, de la pointe de son aiguille, sur la mousseline encore unie, des méandres sans but. Derrière elle, au bord de la fenêtre, était posée sa corbeille à ouvrage.

Une inspiration subite illumina le notaire. Ralentissant son pas, dont le bruit était amorti par le sable fin des allées, il s'approcha doucement sans être entendu, laissa tomber la lettre dans la corbeille, et s'enfuitderrière une touffe de lilas.

La jeune fille, réveillée de sa rêverie par le bruit de sa fuite, se retourna, vit la lettre et s'écria de surprise. Elle promena un regard rapide sur les allées;

mais Bouvard, immobile derrière le massif de feuillage, ne pouvait être aperçu.

Gabrielle parut incertaine ; elle regarda, quelques instants, la lettre sans la toucher, s'assura de nouveau que personne ne pouvait la voir, rougit ; puis, saisissant la corbeille avec précipitation, quitta la fenêtre.

En avançant la tête, Bouvard la vit s'éloigner, disparaître, puis entendit le bruit d'une porte qui se refermait.

Il ne put retenir un geste de triomphe, et rentra vivement, dans l'espoir de revoir la jeune fille. Mais il trouva au salon Georges Duret, qui venait chercher, de la part du baron, les papiers relatifs à la demande de majorat. Le notaire était dans une de ces crises d'audace et de lucidité que produit le succès. Il saisit l'occasion aux cheveux, glissa dans le dossier la lettre adressée à l'amiral, et confia le tout au contre-maître d'un air libre et vainqueur dont celui-ci fut stupéfait.

Pendant que le matelot remettait en ordre, par habitude, les siéges déplacés, Bouvard chercha la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, s'en approcha, et, oubliant qu'il n'était point seul, essaya de voir à travers la serrure.

Duret poussa une exclamation, le notaire se retourna et parut un peu déconcerté.

— Monsieur cherche quelque chose? demanda Georges d'un ton brusque.

— Moi? non, répliqua Bouvard.

Et se ravisant aussitôt.

— C'est-à-dire oui, reprit-il plus bas, je cherchais... J'aurais voulu savoir... Dites-moi, mon brave Duret, n'est-ce point de ce côté la chambre de mademoiselle Gabrielle?

Le contre-maître le regarda.

— La chambre de Mademoiselle ! répéta-t-il; pourquoi Monsieur me fait-il cette question?

— Mais probablement pour avoir une réponse! répliqua en ricanant Bouvard, qui cherchait à se donner une allure de boulevard de Gand.

— Et si je ne veux pas la faire, moi, reprit Duret, dont la figure parcheminée prit une expression de mécontentement soupçonneux.

Le notaire eut la maladresse de comprendre ce soupçon, il éclata de rire, et frappant sur l'épaule du matelot :

— Allons, me prenez-vous, par hasard, pour un Lovelace, père Duret, s'écria-t-il, vous avez l'air de me supposer de mauvaises intentions.

— Parce que j'ai l'expérience! répliqua Georges d'un ton bourru.

Bouvard avait épuisé la bonne veine et redescendait dans sa gaucherie habituelle.

— Compris! s'écria-t-il, avec un nouvel éclat de rire et en enfonçant les mains dans les goussets de son pantalon pour se donner une contenance cavalière, ce brave Duret, ressemble au chien de Rouen, qui, après avoir été rossé, prenait sa gamelle pour un bâton!

— Il ne sagit pas de moi! dit brusquement le contre-maître.

Pourquoi donc pas? reprit Bouvard, qui, les jambes écartées, avait pris une attitude d'importance capable, vous pouvez être fier de votre conduite, mon cher.

Georges voulut interrompre.

— Oui, fier, c'est le mot! répéta le notaire en élevant la voix, car vous avez agi envers madame Duret...

— J'ai agi comme je devais, dit le matelot avec colère; on m'oubliait, j'ai oublié!

— Eh bien! voilà ce que je trouve exemplaire, reprit Bouvard sérieusement, un mari malheureux qui ne faiblit pas, et qui cependant fait une rente!

Georges le regarda étonné.

— Allons, je sais que vous ne voulez point le dire, répliqua le notaire; aussi n'en ai-je parlé à personne; bien que votre femme m'ait encore écrit dernièrement pour me remercier de l'argent que je lui avais envoyé en votre nom.

— De l'argent! s'écria Duret, et qui vous l'avait remis, Monsieur?

— Et, pardieu! vous le savez bien, la baronne.

Une exclamation de madame de Rostang, qui venait d'entrer, empêcha Georges de répondre.

— Ah ! M. Bouvard, je vous avais recommandé le secret, s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

Le notaire, déconcerté, balbutia une excuse. Quant au contre-maître, partagé entre la surprise, le mécontentement et la reconnaissance, il se tenait les yeux baissés et roulait convulsivement entre ses doigts les papiers remis par Bouvard. Ernestine fit un pas vers lui.

— Vous ne m'en voulez pas de ce que jai fait, Georges, dit-elle d'une voix triste et douce; il vous est pénible de penser, n'est-ce pas, que la femme dont vous aviez à vous plaindre ait pu supposer votre pitié?

— Madame la baronne a cru bien faire, dit le matelot sourdement.

— Il est vrai, reprit madame de Rostang avec un peu d'amertume, les hommes doivent nous pardonner de n'avoir point leur force implacable. La malheureuse dont votre abandon punissait la faute vous avait écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse ; l'excès de la misère finit par l'enhardir; elle m'écrivit de Rouen.

— A vous ! s'écria Duret.

— Seulement quelques lignes à demi effacées par les larmes, dit la baronne ; c'était le cri d'une mère dont l'enfant avait faim ! Par bonheur, M. Bouvard se trouvait au château, je le priai de m'accompagner et nous partîmes ensemble.

— Ah ! je me rappellerai toujours cette visite, fit observer le notaire.

— Et moi, je voudrais pouvoir l'oublier, reprit plus bas Ernestine, pâlissant à ce souvenir, car, depuis, je crois toujours revoir ce lit glacé, ce lit de paille, cette femme qui tenait pressée contre son épaule une enfant malade et amaigrie, une enfant de la taille de Gabrielle et presque de son âge ! En l'apercevant, il me sembla que je voyais ma fille, et je sentis un frisson qui me fit froid jusqu'au cœur !

— Il est certain que madame la baronne arrivait à temps, dit Bouvard; toutes deux étaient à bout de force et de courage.

— Oui, reprit Ernestine, et, cependant, rappelez-vous quelle résignation ! la mère acceptait toutes les douleurs pour elle-même; elle n'avait pitié que de sa fille ; et quand elle prononça votre nom, Georges, ce ne fut ni avec reproche ni avec colère, mais avec des larmes !

Le contre-maître parut troublé.

— Alors, je l'avoue, continua la baronne, les miennes ont aussi coulé ! En soulageant la misère de cette abandonnée, je n'ai pu résister au désir de consoler son âme. J'ai voulu embellir l'aumône d'une joie, et je lui ai laissé penser que j'étais envoyée par vous, M. Bouvard lui-même l'a cru. Si j'ai eu tort, Georges, pardonnez-moi, car ce mensonge a rendu le courage à deux pauvres créatures qui vous bénissent!

— Moi ! répéta Duret.

— Ah ! vous êtes ému! s'écria Ernestine.

Le contre-maître fit un effort pour vaincre son trouble, mais ne put y réussir.

— Eh bien ! c'est la vérité ! bégaya-t-il avec un attendrissement mêlé de dépit. Madame la baronne m'a dit des choses... qui sont allées là... Et cepen-

dant... quand je me rappelle !... Madame la baronne a pu être bonne, elle, sans que ça lui coûte trop... on ne l'avait pas offensée; mais moi... je ne puis pas oublier, non jamais!

Et comme il vit le mouvement douloureux d'Ernestine, il ajouta :

— Je n'en suis pas moins obligé à madame la baronne, ainsi qu'à M. Bouvard. Plus tard, peut-être, je saurai mieux les remercier!

Et faisant un court salut, il sortit.

Madame de Rostang le suivit des yeux.

— J'espère que votre révélation pourra tourner à bien, M. Bouvard, dit-elle, Georges a été touché; qui sait si la réflexion ne le ramènera pas à des idées de pardon?

Le notaire entra dans de longues excuses sur son indiscrétion involontaire, et la baronne, qui semblait préoccupée, le laissa entreprendre une explication au milieu de laquelle il ne tarda pas à s'embarrasser. Égaré d'incidents en incidents, il se perdait de plus en plus dans ce labyrinthe bruyant, lorsque madame de Rostang, qui était allée s'asseoir sur une causeuse et écoutait avec le vague sourire des gens polis dont l'esprit est ailleurs, entendit tout à coup la pendule sonner. Elle se redressa vivement, re-

garda l'heure, et laissa échapper une interjection aussitôt réprimée.

Bouvard, heureux d'une interruption qui servait de point à sa phrase, s'arrêta court.

Excusez-moi, mon cher monsieur Bouvard, dit la baronne avec précipitation; je viens de me rappeler que vous avez affaire chez notre voisin, M. le comte de Roverge et je ne me pardonne point de vous avoir retenu.

Le notaire voulut expliquer que sa visite au comte pouvait être remise, mais Ernestine ne lui en laissa point le temps, et, rappelant que l'amiral l'attendait à dîner, elle sonna pour faire atteler son cabriolet.

Un si aimable empressement fit comprendre à Bouvard que la baronne voulait être seule, et, malgré son désir de rester pour connaître l'effet des deux lettres, il se résigna à prendre congé.

Madame de Rostang le reconduisit quelques pas avec un sourire. Mais à peine eut-il disparu, que l'expression de son visage changea brusquement. Elle jeta vers la seconde porte un regard inquiet, pâlit tout à coup, et fut prise d'un léger tremblement qui la força de s'asseoir. L'attente et l'angoisse se peignirent si vivement sur ses traits, qu'elle en eut sans doute conscience elle-même, car elle se renversa sur

le coussin de la causeuse, en se couvrant les yeux de son mouchoir.

Trois coups frappés à la petite porte du salon l'arrachèrent à cette espèce de défaillance; elle se redressa, saisie, passa le mouchoir sur son visage, comme si elle eût voulu y effacer les traces de son émotion, et s'efforça d'affermir sa voix pour répondre.

M. René de Ramière entra.

Un rapide coup d'œil jeté autour de lui parut le rassurer. Il s'avança vers Ernestine, qu'il salua respectueusement. Celle-ci lui montra un fauteuil sans lever les yeux.

— J'ai demandé une entrevue particulière à madame la baronne, qui a bien voulu m'indiquer ce lieu et cette heure, dit-il sérieusement.

— Je vous attendais, répondit d'une voix faible madame de Rostang; vous pouvez parler, Monsieur; je vous écoute.

Le jeune Américain fit une pause et sembla se recueillir.

— Madame la baronne excusera mon hésitation, reprit-il enfin d'un accent troublé, car je ne suis encore pour elle qu'un inconnu, bien que ses traits me soient depuis longtemps familiers.

— Mes traits! répéta Ernestine surprise.

— Du moins leur image, reprit René; c'était la seule qui ornât notre habitation de l'Arkansas, et, dès mon enfance, le capitaine m'avait appris à la connaître et à la respecter.

La baronne fit un effort pour sourire.

— Ainsi M. de Ramière n'avait point oublié ses amis de France? dit-elle.

— M. de Ramière n'avait rien oublié, Madame, répliqua le jeune homme avec intention; jusqu'à son dernier jour les souvenirs du passé ont pesé sur lui de tout leur poids, et sa fermeté apparente cachait une inguérissable blessure.

Ernestine voulut parler, mais ses lèvres tremblantes ne purent murmurer qu'une exclamation étouffée. René continua :

— Madame la baronne a pu entendre raconter les grandes choses accomplies par le capitaine dans l'Arkansas; les journaux et les relations des voyageurs en ont fait connaître une partie. Lorsqu'on le voyait défricher des forêts, construire des fabriques, couvrir de bateaux les grands fleuves, on prenait son ardeur pour de l'activité, ce n'était que de l'agitation! Il voulait étourdir son âme au milieu des bruits de la vie, s'échapper à lui-même, et lancer dans l'action cette pensée qui le rongeait! Quoi qu'il pût faire, ses

efforts étaient inutiles; il luttait toujours, mais en lutteur vaincu et avec les convulsions de l'agonie; il souriait encore; mais pour ceux qui l'aimaient, ce sourire donnait envie de pleurer.

—Et le temps ne put user cette tristesse? demanda Ernestine.

— Il lui fut plus facile d'user la force du capitaine, répliqua l'Américain ; ses amis l'avaient vu s'affaiblir d'année en année ; enfin le mal l'enchaîna dans la sauvage habitation qu'il venait de faire élever au milieu de nouveaux défrichements, vers les confins de l'ouest. Il sentit bientôt que tout allait finir pour lui. Je l'avais heureusement suivi ; je pus lui donner mes soins et recevoir ses ordres suprêmes. Ce fut là qu'il me fit enfin connaître le malheur qui avait attristé sa vie entière.

— A vous !

— Pour beaucoup d'autres, ce malheur n'eût été qu'une contrariété vulgaire : la femme qu'il aimait avait épousé un rival plus heureux ! mais le capitaine était une de ces natures vaillantes qui persistent encore quand l'espérance est morte et que l'impossible semble encourager.

— Ah ! vous l'avez bien connu ! murmura Ernestine.

— Et cependant, reprit René, il ne lui restait de cet amour des heureuses années que quelques gages échangés autrefois et qu'il avait conservés, d'abord comme un souvenir, puis comme une consolation. Il ne l'avait jamais avoué à personne de peur qu'on ne raillât sa folie; mais, quand la tristesse revenait trop navrante, il s'enfermait avec ces trésors de sa jeunesse, et il retrouvait le don des larmes.

— De grâce, Monsieur, achevez ! balbutia la baronne, qui tenait ses mains pressées sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Il me reste peu de chose à ajouter, Madame, dit René, dont ces souvenirs faisaient trembler la voix. En se voyant arrivé au terme, le capitaine n'a point voulu abandonner les témoignages d'un bonheur perdu à la curiosité ou à l'indifférence. Il a pensé qu'ils devaient retourner à celle qu'ils rappelaient, et il m'a fait jurer de les lui rapporter moi-même !

— Ainsi... il vous l'a nommée? demanda Ernestine avec angoisse.

— Non, Madame, dit René ; mais il m'a ordonné de venir vers vous, parce que seule, vous pouviez, sans péril, remettre ce dépôt sacré, et je viens accomplir la promesse faite à son lit de mort.

En prononçant ces mots, le jeune homme présenta

un petit paquet cacheté de noir, sur lequel une adresse avait été tracée d'une main mal assurée. Ernestine reconnut l'écriture, et, par un mouvement si rapide qu'il parut involontaire, elle porta le paquet à ses lèvres; mais, au geste de surprise de René, elle s'efforça de se raidir contre son émotion.

— Pardon, si je ne puis répondre... comme je le voudrais, dit-elle d'un accent entrecoupé ; il y a des souvenirs qui ôtent la parole et jusqu'à la pensée ; mais vous nous restez... nous reprendrons cet entretien, et, plus maîtresse de moi-même, je saurai mieux ce que je dois vous dire...

Elle serra affectueusement la main du jeune homme, le salua d'un sourire qui voilait des larmes, et sortit précipitamment.

Bien que ce brusque départ ressemblât à une fuite, l'Américain ne parut point soupçonner la vérité. Rien, dans la confidence du capitaine, ne pouvait la faire deviner, et les discrètes précautions du mourant ne lui avaient permis de considérer la baronne que comme une intermédiaire dévouée. Aussi vit-il seulement dans son trouble l'expression d'une amitié que l'absence ni le temps n'avaient pu refroidir.

Trop préoccupé, d'ailleurs, de ses propres sentiments pour étudier longuement les sentiments des

autres, il laissa bientôt glisser sa pensée de la mère à la fille, et du devoir qu'il venait d'accomplir à l'amour qu'il espérait faire accepter.

La rencontre de Gabrielle aux bains de mer du Havre ne lui avait d'abord paru qu'un moyen de faciliter sa mission près de madame de Rostang. Ses premières avances et la précaution prise de taire une partie de son nom n'avaient pas eu d'autre but ; mais en voyant de plus près la jeune fille, il s'était bientôt laissé prendre à son charme naïf. La liberté qu'autorisent ces réunions de plaisance aux bords de la mer avait hâté l'intimité ; se voyant, chaque jour, à chaque heure, le jeune homme et la jeune fille s'étaient bien vite révélés l'un à l'autre, et cette révélation leur avait fait connaître mille parentés de cœur. Heureux du présent, sans défiance de l'avenir, ils s'étaient rencontrés dans leur commune joie comme d'autres dans la ressemblance des douleurs. Loin de naître dans les larmes, leur amour avait donc grandi au milieu de tous les rayonnements de la jeunesse, sans qu'ils pussent le soupçonner autrement que par un redoublement de confiance et de bonheur.

Forcée de partir subitement, la tante de Gabrielle avait interrompu très-innocemment ce roman délicieux. La jeune fille, de retour au château, s'était

sentie prise, pour la première fois, de tristesses inconnues. Sa pensée ne pouvait se détacher des souvenirs qu'elle avait laissés derrière elle. Ces souvenirs l'avaient d'abord fait pleurer, sans qu'elle sût au juste pourquoi; puis étaient venues les réflexions plus hardies, les interrogations secrètes, et elle avait compris que ce qui lui manquait, ce n'étaient ni sa tante, ni le Havre, ni a mer, mais celui dont la présence était à tout cela ce que le soleil est à la création.

Quant à René, il n'avait pas besoin d'une longue étude pour voir clair en lui-même. Dès que Gabrielle fut partie, il ne songea qu'à la rejoindre.

La difficulté était de se présenter à Barville. S'il se faisait connaître, l'amiral repousserait infailliblement le fils d'un ancien ennemi; s'il continuait à cacher son nom, il s'exposait à faire soupçonner sa loyauté. Arrêté au village de *Cambres*, il hésita plusieurs jours sur le parti qu'il devait prendre. Il erra d'abord autour du château et réussit à entrevoir deux ou trois fois la jeune fille, mais sans pouvoir l'approcher; enfin, désespérant de lui parler, il se décida à écrire.

Sans parler de la mission qu'il avait reçue pour la baronne, la lettre renfermait une confession rapide

et sincère; il y faisait connaître son nom, sa position, son amour, et finissait par solliciter de Gabrielle elle-même, l'autorisation de se présenter à l'amiral et d'essayer à vaincre ses préventions. Il s'acheminait vers Barville, espérant que le hasard lui fournirait quelque moyen de faire parvenir cette lettre, lorsque la rencontre de Marcel avait arrêté l'exécution de son projet.

Le lecteur sait déjà quelles avaient été les suites de cette rencontre et de son explication avec le baron.

Le jeune homme se trouvait désormais en pays ami. Sans en venir à un brusque aveu, il pouvait épier les émotions de Gabrielle, l'amener à lui ouvrir son cœur, épeler enfin, vers par vers, ce divin poëme, dont on a toujours atteint trop tôt le dernier feuillet.

Ainsi ramené au souvenir de la lettre écrite à la jeune fille, deux jours auparavant, et qui lui était devenue inutile, il voulut la prendre dans son portefeuille; mais le portefeuille lui-même avait disparu! Étonné et inquiet, René se rappela sa lutte avec *Soliman*, et courut à la clairière. Il reconnut facilement, au terrain piétiné et aux herbes brisées, la place où elle avait eu lieu, mais toutes ses recherches furent vaines; il pensa alors que le portefeuille et la lettre pouvaient avoir été oubliés dans son habit de chasse.

Tout en cherchant à se le rappeler, il avait repris le chemin du château et longeait une épaisse charmille, lorsqu'il fut arraché à sa préoccupation par des pas qui faisaient crier le sable de l'autre côté de la muraille de verdure. Presque au même instant, une femme svelte et blanche apparut à travers le feuillage, et René reconnut Gabrielle.

La jeune fille marchait à petits pas, en relisant la lettre de Bouvard avec des tressaillements de tendresse et des étouffements de joie qui eussent transporté ce dernier au-dessus des nuages. Par malheur toute cette émotion était le résultat d'un *quiproquo*. Persuadé qu'il était le seul prétendant alors à Barville et obéissant d'ailleurs à je ne sais quelle sentimentale inspiration, le notaire avait négligé de signer, et Gabrielle, qui ne connaissait point l'écriture, avait deviné au bas de la lettre le seul nom qui, dans sa pensée, pût accompagner un pareil aveu. Toutes les protestations du malheureux garde-notes avaient donc été passées, par elle, au compte de M. René! bien qu'il ne lui eût jamais écrit, elle avait reconnu sa main et son style! c'étaient sa loyauté chevaleresque, son exaltation sans phrases, sa délicatesse ingénieuse! chaque mot le faisait reconnaître tout entier! Si on l'aimait avant la lettre, après, il fallait évidemment

l'adorer. Le malheureux Bouvard justifiait ainsi de nouveau le fameux vers de Virgile : *Sic vos, non vobis.* Il avait été éloquent, par hasard, une seule fois en sa vie, et c'était au profit de son rival !

Au moment où le jeune Américain aperçut Gabrielle, elle relisait encore l'épître amoureuse, et en scandait tous les mots avec cet épanouissement d'admiration que peut seul donner l'amour. Tantôt elle s'arrêtait comme pour savourer la douceur d'une expression, tantôt elle pressait le pas, comme emportée par l'élan de l'ensemble.

René ne pouvait suivre qu'imparfaitement, à travers le feuillage, ces fiévreuses alternatives. Cependant, la lecture achevée, il vit la jeune fille cacher vivement le papier dans son corsage. Tous deux atteignirent presque en même temps l'extrémité de la charmille et se trouvèrent face à face, au rond-point des allées.

Gabrielle ne put retenir un cri et il sembla que son visage était subitement frappé par un rayon du soleil couchant. René salua en s'excusant de troubler la rêverie de la jeune fille.

— Je cherche Marcel, balbutia celle-ci, en feignant de parcourir des yeux les clairières.

— Alors je demande la permission d'aider à la

recherche, dit René qui sourit... à moins toutefois que ma compagnie ne soit importune.

— Vous ne pouvez le croire, répliqua Gabrielle en affectant de regarder au loin, afin de ne pas rencontrer les yeux du jeune homme.

— Ainsi vous me permettez de reprendre mes priviléges du Havre? demanda-t-il gaiement.

— N'avez-vous pas acquis de nouveaux titres à notre amitié? fit observer la jeune fille avec embarras.

— Alors vous reconnaissez mes droits?

— Comment?

— Un ami n'en a-t-il pas? Quand ce ne serait que ceux de prendre vos ordres, de veiller à l'accomplissement de vos désirs! Je le réclame formellement, Mademoiselle, et afin d'être toujours prêt à les remplir, je ne m'éloigne plus!

— Que dites-vous, Monsieur?

— Je dis que je veux m'établir ici près.

— Se peut-il?

— Le château de Verrières est à vendre, je l'ai vu et je l'achète.

— Vous! s'écria Gabrielle, en battant des mains avec une joie d'enfant. Ah! quel bonheur!

— Ainsi vous êtes heureuse de cette résolution, dit vivement le jeune homme.

La jeune fille rougit de s'être trahie.

— Certainement, Monsieur, balbutia-t-elle, puisque c'est un moyen de satisfaire vos goûts. Vous disiez à ma tante que votre plus cher désir serait de passer tous vos étés à la campagne.

— Ne m'approuvez-vous pas? demanda René.

— Oh! complétement, reprit-elle, en reprenant peu à peu sa liberté folâtre; que faire à Paris quand le soleil a paru?

— Tous les gens bien portants partent pour les eaux, fit observer le jeune homme en riant.

— Les Italiens sont fermés, ajouta Gabrielle.

— On ne rencontre que des hommes d'affaires et des députés, reprit René.

— Paris est inhabitable, acheva sérieusement la jeune fille.

Son interlocuteur se rapprocha.

— Ainsi, reprit-il d'un accent plus intime, vous accepteriez volontiers, chaque année, quelques mois de solitude?

— Moi! s'écria Gabrielle; mais c'est charmant, la solitude!... D'abord, cela prépare à mieux jouir des bals l'hiver suivant.

— Et puis, ajouta René, que de plaisirs dont on

ne profite bien qu'à la campagne? La promenade, la lecture...

— La causerie surtout, fit observer Gabrielle ; à Paris, le tourbillon vous entraîne malgré vous; il faut vivre avec le monde et pour le monde, tandis que, dans la retraite, on revient à ses inclinations, à ses habitudes de cœur; on vit tout entière pour son mari...

Elle s'arrêta à ce dernier mot, échappé dans l'entraînement de l'improvisation, rougit beaucoup et ajouta précipitamment:

— Du moins quand on est mariée!

— Oh! c'est une condition indispensable, dit sérieusement René; la campagne n'est charmante qu'avec la personne choisie, et lorsqu'elle lui plaît à elle-même. Oserai-je vous demander, Mademoiselle, si vous aimez le château de Verrières?

— Moi, Monsieur, dit Gabrielle très-troublée, mais sans doute... il me semble que c'est une des plus belles habitations de la Normandie.

— Alors, reprit plus vivement le jeune homme, vous pensez qu'elle pourra convenir à la personne... dont il s'agit?...

— Mais, Monsieur, bégaya la jeune fille qui sentait l'instant décisif venu et qui tremblait d'un effroi dé-

licieux,il faudrait connaître... les goûts... de la personne...

— Elle a raison ! interrompit une voix forte.

Gabrielle et l'Américain redressèrent la tête.

Ils étaient arrivés, sans s'en apercevoir, à l'entrée du bosquet de platanes, et se trouvaient à deux pas de l'amiral assis près du kiosque d'été.

Tous deux s'arrêtèrent saisis. Le vieux marin, qui tenait à la main une lettre, se leva avec effort et s'avança vers eux.

— Il paraît que M. de Ramière met ton intelligence à l'épreuve, dit-il à la jeune fille d'un ton railleur.

— Monsieur le baron a entendu ! s'écria René.

— Autant qu'il en fallait pour comprendre, Monsieur, répondit l'amiral ironiquement.

Et s'adressant à Gabrielle.

— On te proposait une énigme, ma chère, ajouta-t-il ; moi, je t'en apporte le mot.

Dans ce moment, le notaire sortit du kiosque, attiré par le bruit des voix.

— Venez, venez, maître Bouvard, s'écria le marin ; ceci est de votre compétence.

— A moi? Qu'est-ce donc, amiral ? demanda le

garde-note en promenant un regard étonné sur les visages troublés de la jeune fille et de René.

— Une nouvelle, reprit l'amiral, une grande nouvelle que je viens d'apprendre, grâce à cette lettre apportée par Georges.

Le notaire tressaillit. Il s'agissait évidemment de la missive ajoutée par lui au dossier du majorat. Il baissa les yeux avec un sentiment d'embarras et d'angoisse.

— Il paraît, continua le baron qui montrait la lettre, que le *poulet* en question est tombé d'un certain portefeuille retrouvé par Duret dans la grande clairière.

René tressaillit à son tour, et Bouvard releva la tête en regardant le marin, comme quelqu'un qui ne comprend plus.

— Un portefeuille! répéta-t-il, stupéfait. Pardon, amiral, n'avez-vous donc point reçu tout à l'heure des papiers?

— Pour le majorat, acheva le baron. Je les ai expédiés sur-le-champ.

— Tels qu'ils étaient?

— Sans les ouvrir.

Le notaire recula, avec une exclamation lamen-

table. Sa demande en mariage était restée parmi les pièces, et allait être soumise au conseil d'État !

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda M. de Rostang.

— Rien, rien, bégaya Bouvard, une pièce oubliée, un malentendu ; à qui l'amiral a-t-il remis le dossier ?

— Parbleu ! à Duret.

— Et il est parti ?

— Pour le bureau de postes...

— Je le rejoindrai ! s'écria le notaire en boutonnant son habit ; que monsieur le baron m'excuse..., j'aurai l'honneur de le revoir dans la semaine... mais si cette pièce était envoyée... Je prie mademoiselle de Rostang d'agréer mes adieux.

Et sans écouter l'amiral qui voulait le retenir, Bouvard prit sa course vers le château.

— Dieu me damne ! il est fou ! s'écria le marin en riant, mais, au reste, nous pouvons nous passer de lui ; ce que nous avons à examiner n'est point un acte authentique, c'est tout simplement une lettre ; et je pense que M. de Ramière a déjà vu cette écriture.

Il présentait le papier au jeune homme, qui reconnut l'épître destinée à Gabrielle ; il rougit légèrement, mais sans baisser les yeux.

— Je n'ai jamais renié mes paroles, ni mon écri-

ture. Monsieur le baron, dit-il avec une assurance modeste, ignorant encore hier si je pourrais voir mademoiselle Gabrielle, j'avais préparé cette lettre pour solliciter le droit d'espérer; mais, depuis, tout est changé pour moi ! vous avez généreusement oublié vos vieilles inimitiés, j'ai serré votre main, et, puisque le hasard vous a fait connaître mon amour, je n'ai plus qu'à en justifier les intentions par une demande...

— Doucement ! doucement ! interrompit l'amiral. Vertudieu ! comme vous y allez, jeune homme ! Vous n'êtes à Barville que depuis quelques heures, et vous avez déjà sauvé et demandé en mariage la fille de la maison ! Je vois que vous êtes partisan des unités classiques, et qu'avec vous il faut resserrer les cinq actes du drame dans les vingt-quatre heures.

René ne put s'empêcher de sourire.

— Pardon, amiral, dit-il doucement, je n'ai point l'audacieuse outrecuidance d'espérer un si prompt dénoûment : je demande seulement la permission de me faire connaître et de mériter, si je le puis, le bonheur auquel j'ose prétendre.

— A la bonne heure ! reprit le baron, s'il s'agit d'une campagne d'évolution et d'épreuve, je n'y vois point précisément d'obstacle.

— Ainsi vous consentez, amiral !

— Un moment, mon cher ! En fait de mariage, les parents ne sont que les forces de réserve, et ne doivent donner qu'après le corps d'armée. Voilà une heure que cette petite sournoise nous écoute sans rien dire ; c'est à elle d'abord de répondre.

Moi ! dit Gabrielle qui se jeta sur l'épaule du marin pour cacher sa confusion ; ah ! que dites-vous ?

— Pardieu ! s'écria l'amiral ; je dis, ma chère, que la lettre est à ton adresse, et que je ne me charge point de faire ta correspondance. Tu n'as qu'à répondre franchement si tu acceptes.

— Mon père... murmura la jeune fille, près de pleurer.

— Bien ! reprit le marin ; alors c'est entendu, tu refuses ?

— Mais je n'ai pas dit cela, s'écria-t-elle en se redressant.

Eh ! mille diables ! que dis-tu donc ? fit l'amiral avec une plaisante impatience.

— Et, se tournant vers René :

— Voyez vous-même à deviner le logogriphe, continua-t-il ; quant à moi, j'y renonce.

Le jeune Américain mit un genou en terre avec

une grâce passionnée que Gabrielle remarqua sans en avoir l'air et qui la fit rougir de joie.

— Ah ! dit-il d'une voix qui tremblait d'un transport contenu, d'abord, j'avais cru comprendre !... mais l'esprit s'effraie devant la supposition d'un pareil bonheur. Par grâce ! Mademoiselle, un seul mot... ou, si c'est trop exiger, un seul regard qui m'apprenne que je puis espérer.

La jeune fille ne le regarda point et ne répondit rien ; mais sa main alla chercher à la dérobée celle de René, qui la saisit avec un cri et la couvrit de baisers.

Gabrielle, éplorée de joie, cacha son visage sur la poitrine de l'amiral.

— Enfin, il paraît qu'on s'est entendu ? dit celui-ci avec un sourire attendri.

— Ah ! Gabrielle... amiral..., balbutia René, qui s'était relevé... Pardon, si je ne puis vous dire ma reconnaissance... mais j'ai le cœur... trop plein.

— Attendez ! s'écria le baron, voici quelqu'un que nous avions oublié, et dont l'approbation est indispensable.

— Ma mère ! interrompit Gabrielle, quic ourut au-devant de la baronne et se jeta dans ses bras.

— Pardieu ! vous ne sauriez arriver plus à propos,

Madame, reprit l'amiral ; nous traitons justement une affaire qui ne peut se décider sans votre intervention.

— Pourquoi cela ? demanda madame de Rostang.

— Parce que c'est à vous d'accepter le mari de votre fille.

— De Gabrielle ! répéta la baronne en tressaillant; un mari, dites-vous, Monsieur : qui cela ? où est-il ?

— Eh ! mille diables ! il me semble qu'il n'y a qu'à regarder pour le reconnaître, dit gaiement le marin en montrant les traits illuminés du jeune Américain.

— M. René ! cria la baronne, qui recula.

L'amiral fit un signe affirmatif.

M. René de Ramière ! répéta-t-elle d'une voix plus forte.

— Il aime Gabrielle et il en est aimé, dit le baron.

— Lui !... de ma fille ! interrompit Ernestine éperdue ; oh ! non, non, vous vous trompez ; c'est impossible !

Et attirant brusquement à elle la jeune fille, qu'elle regarda en face, avec des yeux égarés :

— N'est-ce pas qu'ils se trompent ? continua-t-elle ; oh ! dis qu'ils se sont trompés ! Gabrielle ! Pourquoi ne pas répondre ? Tu détournes les yeux...

tu pleures !... Malheureuse ! mais tu l'aimes donc ?

— Ma mère ! ma mère ! cria la jeune fille, en fondant en larmes.

— Tu l'aimes ! répéta la baronne, qui porta les deux mains à son front, comme si elle devenait folle : toi ! mon Dieu ! toi !

Elle chancela, chercha autour d'elle un appui, rencontra le mur du kiosque, et, s'affaissant sur elle-même, tomba près du seuil, évanouie.

IV

LA MÈRE ET LA FILLE

Trois jours s'étaient écoulés ; après plusieurs crises nerveuses dont la violence avait effrayé les habitants de Barville, la baronne se trouvait, sinon remise, du moins assez forte pour que M. de Rostang pût enfin songer à lui demander une explication.

Pendant ces trois journées, il s'était vainement efforcé de comprendre l'étrange scène du kiosque ; il avait interrogé René et Gabrielle sans qu'aucun d'eux

pût lui expliquer le saisissement répulsif éprouvé par Ernestine à l'annonce de ce mariage ; tous deux se perdaient, comme lui, en suppositions. Il demanda donc une entrevue à la baronne, mais avec le parti pris de la forcer, quoi qu'elle pût dire, à un consentement.

Afin de s'assurer de sa propre fermeté, il autorisa René à venir le rejoindre, après l'explication chez madame de Rostang.

Celle-ci, encore pâle et affaiblie, reçut l'amiral avec un trouble visible, mais comme une personne qui s'attendait à cet entretien et s'y était préparée.

Elle laissa d'abord l'amiral exprimer sa surprise et réclamer les éclaircissements qu'il avait droit d'attendre; puis d'une voix basse et étudiée, elle commença une longue justification.

Obéissant toujours à la même préoccupation de conserver son importance au nom de Rostang, elle avait désiré pour Gabrielle une union modeste qui ne devait rien enlever à l'héritage de Marcel; le choix était fait, les engagements presque pris, et elle songeait à en parler au baron lorsqu'elle avait connu le projet qui renversait toutes ses espérances. D'autant plus saisie par cette nouvelle inattendue, que les émotions du matin l'avaient déjà douloureusement

ébranlée, elle ne s'était point trouvée maîtresse d'une surprise dont l'expression avait pu paraître exagérée et qu'elle priait de lui pardonner.

L'amiral avait écouté ce plaidoyer embarrassé avec une impatience évidente. Quand il fut achevé :

— A la bonne heure, Madame, dit-il, en s'efforçant de rester calme ; je ne vous demande compte ni de vos nerfs, ni d'un projet... dont je ne pourrai parler de sang-froid ; je ne vous demande même pas le nom du gendre que vous avez résolu de me donner, sans que j'en fusse averti ; tout cela s'en est allé pour le moment... où vont les vieilles lunes ! La question se trouve singulièrement simplifiée par l'amour de Gabrielle et de René. Comme vos préventions en faveur de monsieur mon fils ne vont pas, j'imagine, jusqu'à vouloir qu'il soit seul heureux, vous ne regarderez plus, sans doute, comme impossible un mariage qui assure le bonheur de votre fille.

— Monsieur, dit Ernestine d'une voix tremblante, je vous prie... je vous conjure de ne rien précipiter.

— Pourquoi cela, Madame ? reprit l'amiral dont la patience était à bout.

La baronne joignit les mains.

— Par grâce ! reprit-elle presque suffoquée, par

grâce, Monsieur, laissez-moi le temps de réfléchir... de voir...

— De voir ce que vous pourrez faire pour tout rompre, n'est-ce pas? s'écria le baron en frappant le parquet de sa canne avec colère : vertudieu ! Madame, c'est aussi trop compter sur ma bonhomie.

— Écoutez-moi.....

— Non, Madame, je ne vous laisserai point achever cette réhabilitation de la marâtre aux dépens de la mère ! Après tout, ce n'est point la faute de Gabrielle, si elle n'est que votre fille, et si vous ne trouvez pas votre dignité intéressée à la rendre heureuse !

— Ah ! que dites-vous ! s'écria la baronne douloureusement.

— Je dis, reprit le marin qui s'animait de plus en plus, que tout en vous me confond ! Vous semblez aimer Gabrielle, et vous repoussez une union qui la rend heureuse ; votre tendresse enfin lui fait autant de mal que la haine ! Par le ciel, Madame, quand on attachait Prométhée sur son rocher, pensez-vous que c'eût été pour lui un grand soulagement d'avoir le cœur rongé par une colombe, au lieu de l'avoir par un vautour?

— Ah ! Monsieur, vous êtes sans pitié ! sanglota Ernestine qui se cacha le visage dans ses mains.

— Mais enfin un motif! s'écria l'amiral; donnez un motif de votre opposition. Quel est l'obstacle? où voyez-vous l'empêchement?...

— Monsieur! babutia Ernestine, qui sentait ses forces épuisées, remettons, je vous en prie, ce débat... Nous reparlerons de ce mariage plus tard...

— Et moi, je ne veux pas attendre, dit le baron exaspéré: j'ai promis à M. de Ramière qu'il se ferait, et je lui ai donné rendez-vous ici, Madame, pour vous remercier.

— Monsieur!...

— Mais, en attendant, je vais annoncer à tout le monde ma résolution.

Il se préparait à sortir; la baronne se levait épouvantée.

— Arrêtez! s'écria-t-elle.

— Demain les publications seront faites! ajouta le marin qui continuait à s'avancer vers le seuil.

Ernestine s'élança au-devant de lui et se dressa contre la porte. M. de Rostang s'arrêta involontairement à l'aspect de ce visage pâle et fier qu'animait une résolution suprême.

— Je veux parler à ma fille, Monsieur, dit-elle d'un ton bref et absolu!... Puisqu'il s'agit de son sort,

c'est à elle de décider... Si après m'avoir entendue, elle persiste... vous serez libre !

—Mais, Madame..., voulut objecter l'amiral.

— Je suis sa mère, Monsieur, interrompit la baronne impétueusement, on ne peut me refuser le droit de lire dans le cœur de mon enfant.

— Soit, dit M. de Rostang; je vais vous l'envoyer.

Il s'inclina et sortit.

Ernestine regagna son fauteuil en s'aidant des meubles et s'appuyant à la muraille. Sa tête flottait comme si elle se fût sentie près de défaillir; un tremblement convulsif agitait ses lèvres, et on voyait autour de ses narines contractées ce cercle blanchâtre qui n'apparaît qu'aux heures d'agonie. Ses paupières très-ouvertes étaient gonflées de sang, sa pupille démesurément dilatée, ses traits d'une pâleur livide que marbraient des taches d'un jaune sombre.

Elle sembla lutter quelques instants contre je ne sais quelles convulsions de l'âme; puis, fléchissant sous l'effort, elle ferma les yeux, se laissa retomber en arrière avec un gémissement étouffé, et demeura sans mouvement. Cependant un observateur attentif eût deviné, aux fugitives expressions qui se succédaient sur son visage, que cette défaillance n'avait point suspendu la pensée, mais qu'elle en amortissait

seulement la violence ; c'était comme un demi-jour jeté sur les sensations pour les rendre plus faciles à supporter.

Elle fut arrachée à son accablement par un bruit léger qui se fit entendre dans le corridor. Elle rouvrit les yeux, prêta l'oreille, reconnut les pas de Gabrielle, et releva la tête avec un cri inarticulé.

Au moment même la jeune fille entra.

Elle s'approcha d'abord de la baronne avec précaution, comme si elle eût craint de la trouver endormie ; mais ayant rencontré son regard, elle courut vers elle les bras tendus.

Ernestine détourna la tête en murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié... de moi !

— Ma mère ! qu'avez-vous? demanda la jeune fille, qui se pencha sur son fauteuil.

La baronne lui prit les deux mains et l'attira à elle d'un air égaré.

— Gabrielle... écoute-moi, dit-elle d'un accent entrecoupé... Si tu savais... ma fille !

Et levant les bras avec un grand cri, elle se laissa glisser à genoux en balbutiant :

— Ma fille ! grâce !

— Que faites-vous? grand Dieu ! s'écria Gabrielle ; vous à mes genoux !

— C'est ma place ! murmura la baronne.

— Ah ! dans mes bras, ma mère, dans mes bras ! reprit l'enfant qui pleurait sans savoir encore pourquoi, et qui la releva avec un transport de tendresse.

Ernestine la retint sur son cœur dans un long embrassement.

— Oui, reprit-elle, que je sente tes baisers... Encore une fois... avant que j'aie parlé... car il faut... que je parle ! Pour comprendre que ce mariage est impossible, tu dois tout savoir...

Gabrielle fit un mouvement et regarda sa mère. Celle-ci ferma les yeux.

— Ne me regarde pas ainsi, dit-elle. Oh ! rougir..... devant ma fille !... je ne pourrai jamais !

Elle cacha sa tête sur ses genoux en sanglotant. Gabrielle se laissa glisser à ses pieds.

— Ma mère, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle épouvantée et attendrie, et que parlez-vous de rougir ? Ah ! doutez-vous donc de mon respect, de mon amour ! Quoi que vous ayez à me dire, ne suis-je pas sûre d'avance que tout ce qui vient de vous est noble et bon ?

— Mon Dieu ! faites-moi mourir, bégaya la baronne à travers ses sanglots.

Mais la jeune fille, de plus en plus émue, la tenait enveloppée dans ses bras.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-elle en couvrant de baisers ses mains et ses cheveux, puis-je donc oublier que vous êtes ma gloire en même temps que mon exemple et mon bonheur ? Ne suis-je pas témoin ici, chaque jour, de votre patience, de votre dévouement ?

Ernestine releva la tête.

— Et qui te dit que ce dévouement n'est pas une expiation ? interrompit-elle avec désordre ; sais-tu si chaque soin donné à l'amiral, si chaque tort supporté, au lieu d'être pour moi une épreuve, n'est pas une consolation ? si je n'y trouve pas un moyen de racheter quelque souvenir du passé ?

— Vous ! ma mère, dit Gabrielle étonnée ; mais, si le passé doit éveiller des remords, est-ce donc chez vous qui, pour sauver une famille de la ruine, avez accepté le mariage qu'on vous imposait ?

— Dis que je l'ai subi, reprit Ernestine abattue ; mais, en donnant ma main à l'homme que je n'avais point choisi, je laissais mon cœur à un autre. Dieu sait que j'avais voulu faire le sacrifice tout entier ! J'espérais que la douleur en abrégerait l'amertume !.. Mais l'amiral partit, et... je revis... M. de Ramière !...

Lui aussi quittait la France, seul et désespéré ! Il venait me faire de derniers adieux ! Ah ! j'aurais dû prévoir que son affliction m'ôterait le courage ; que si je le recevais, j'étais perdue !

— Perdue ! répéta Gabrielle saisie.

— Oui, reprit la baronne en baissant la tête. Et maintenant, tu dois comprendre pourquoi, l'autre jour, quand tu étais là, devant moi, les mains jointes, les regards suppliants, je n'ai pu te dire : Celui que tu veux épouser... c'est ton frère !

Le cri de Gabrielle fut étouffé dans une sorte de rugissement poussé à la porte qui conduisait aux appartements du baron ; la mère et la fille se retournèrent en même temps et restèrent foudroyées. L'amiral était là, sa béquille tombée à ses pieds, une main en avant, et les cheveux hérissés. Ses yeux, fixés dans l'espace, lançaient des flammes.

Par un mouvement commun et involontaire, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, en fléchissant à la fois, comme si elle eussent voulu recevoir ensemble un coup mortel.

L'amiral resta immobile. Pendant un instant on n'entendit que le bruit de son haleine sifflante ; enfin il dit d'une voix creuse, en ayant l'air de se parler à lui-même :

— J'ai bien entendu !... son frère... j'étais trompé... et elle a cru que ce serait impunément !

— Ah ! ma mère, venez ! cria Gabrielle, qui, arrachée à son premier saisissement, voulut entraîner la baronne.

— Elle ne sortira pas ! interrompit l'amiral dont la voix était devenue terrible.

Les deux femmes frissonnèrent en reculant. Le vieux marin s'avança d'un pas lourd mais ferme, et leur barra le passage.

— Que voulez-vous faire ? demanda la jeune fille qui tremblait, fascinée sous son regard.

— Je veux punir une infâme de la honte qu'elle m'a fait accepter pendant quinze années comme un bonheur, répondit le baron ; je veux qu'elle me rende compte du nom que je lui avais donné à garder ; je veux venger mon honneur !

Et, armant un pistolet qu'il avait jusqu'alors tenu caché, il s'avança vers la baronne en criant :

— A genoux, Madame !

Par un élan plus prompt que la pensée, Gabrielle se jeta devant sa mère ; mais Ernestine, jusqu'alors courbée se redressa :

— Qu'avez-vous, ma fille ? dit-elle avec une fierté

tranquille : craignez-vous donc que l'amiral de Rostang assassine une femme !

L'amiral tressaillit. Elle écarta résolûment Gabrielle, fit un pas vers lui, et le regardant en face :

— Me voici, Monsieur, dit-elle.

— A genoux! répéta le baron d'un accent que la fureur étouffait.

— Non, debout! répliqua Ernestine avec noblesse ; car on ne s'agenouille que pour implorer la pitié, et moi je ne l'espère pas, je ne la désire pas ! En me voyant à vos pieds, Monsieur, vous vous rappelleriez peut-être ce que j'ai souffert, avant de l'avoir mérité, ce que je souffre depuis ! Votre générosité pourrait s'en émouvoir, et je ne veux pas la surprendre. Aussi ne tenterai-je ni justification ni prière, Monsieur ; me voici à votre merci; vengez-vous !

En prononçant ces mots, elle s'avança vers l'amiral, qui recula malgré lui, sembla hésiter, puis rejeta son arme avec violence :

— Ah! vous abusez de votre faiblesse, Madame, s'écria-t-il les poings fermés de rage ; vous vous livrez sans défense à ma colère pour la désarmer ! Tenez..., allez-vous-en, laissez-moi, car je sens que la raison m'échappe et que je ne pourrais répondre de moi-même.

Il s'était laissé tomber sur un fauteuil. Gabrielle lui tendit les mains avec un cri de reconnaissance, de douleur, de prière.

— Mon père ! balbutia-t-elle.

L'amiral se retourna comme si un coup l'eût frappé ; Ernestine fit un mouvement.

— Emmenez votre fille, Madame, dit le marin d'une voix étranglée, et rappelez-lui que, moi, je n'en ai plus..., que je n'en ai jamais eu..., que ma tendresse pour celle qui portait ce nom était... comme le nom lui-même un mensonge !

— Aussi ai-je tout fait pour la prévenir, Monsieur, répliqua la baronne, qui avait retrouvé des larmes. Ah ! vous pouvez comprendre maintenant pourquoi je semblais défendre Gabrielle contre votre généreuse affection ; pourquoi je me laissais accuser par vous de ne pas l'aimer !... C'est que chaque témoignage de votre tendresse augmentait mes remords ; c'est que chacun de vos bienfaits me semblait un vol ; c'est que je sentais que le seul bien auquel elle eût droit était mon amour !

Gabrielle se jeta dans les bras de sa mère.

— Ce bien-là, du moins, murmura-t-elle, ce bien-là m'est resté tout entier.

La mère et la fille demeurèrent embrassées, et le

bruit de leurs sanglots interrompit seul ce silence de colère et de désolation jusqu'au moment où des pas retentirent dans le corridor. Quelques coups furent frappés à la porte de la baronne ; mais, enveloppés dans leur douleur, les deux femmes et l'amiral n'entendirent rien. Enfin, la porte s'ouvrit doucement et M. de Ramière entra.

Il arrivait au rendez-vous donné par le baron.

Sa présence sembla compléter cette terrible scène. A sa vue, Ernestine eut besoin de s'appuyer au mur, Gabrielle se cacha le visage et le baron lui-même se leva.

Le jeune homme qui s'aperçut du trouble général devint très-pâle.

— Que madame la baronne m'excuse, dit-il d'un ton altéré... Je suis venu autorisé par l'amiral... et pour connaître mon sort... mais l'émotion que je lis sur toutes les figures... le silence qui m'accueille me le font suffisamment connaître !

Et s'approchant de M. de Rostang, il ajouta avec angoisse :

— Il est donc vrai, monsieur le baron..., vous n'avez pu rien obtenir !

Le baron, sans répondre, lui désigna de la main Ernestine pour lui faire comprendre que c'était à elle

de répondre. L'Américain se tourna de son côté avec une vivacité douloureuse.

— Alors, c'est à madame de Rostang que je dois demander le motif de ce refus? dit-il amèrement. J'ose espérer qu'elle ne refusera point de me le faire connaître! Quand on repousse un homme d'honneur, quand on brise une espérance à laquelle il avait confié tout son avenir, il a droit de savoir ce qui a pu lui mériter une pareille douleur.

— Ne me demandez rien! bégaya Ernestine, qui fit un mouvement pour sortir.

Mais René se jeta sur son passage.

— Je ne vous quitterai pas, s'écria-t-il avec désespoir, je vous suivrai partout jusqu'à ce que j'aie obtenu une réponse, et il faudra que vous me fassiez connaître le motif...

Gabrielle soutint sa mère qui chancelait et d'un geste arrêta René. Une indicible expression de dignité virginale avait insensiblement éclairé ses traits; il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre que chez elle venait de s'accomplir une de ces révolutions qui mûrissent l'âme subitement, et transforment un être tout entier; elle attacha sur René un regard direct, et ouvert, et dit d'un accent bas, mais ferme :

— Le motif !... C'est moi, Monsieur, qui vous le dirai... Le motif... C'est ma volonté... C'est que je refuse.

Et prévenant la question que le jeune homme allait lui faire :

— Ne me demandez point pourquoi, ajouta-t-elle ; si vous avez le droit d'interroger ma mère, moi, j'ai celui de taire la cause de ma résolution. Le secret de nos choix nous appartient et personne ne peut nous en demander compte ; il vous suffit de savoir que ma décision est irrévocable !

— Ah ! je vous suis donc bien odieux ! s'écria René avec désespoir.

Cette plainte jetée comme un cri, avait un accent si douloureux, si passionné et si sincère, que Gabrielle en tressaillit ; ses traits se détendirent, et des larmes montèrent à ses paupières.

— Vous odieux ! répéta-t-elle d'une voix douce et contenue, oh ! ne le croyez pas, monsieur René... Séparée de vous, je penserai toujours aux heures que nous avons passées ensemble... et... si nous ne devons plus nous revoir... mon amitié vous suivra partout.

— Ah ! je n'en veux pas ! répondit le jeune homme impétueusement. Non ! ce que j'avais rêvé, c'était

un partage entier de chagrins et de joies; deux existences à jamais confondues en une seule ! Mais puisque cette espérance est une chimère, je ne veux pas contraindre votre cœur à une affection qui ne serait que de la pitié ; ma présence ne doit point vous attrister plus longtemps, et j'espère que mon nom lui-même s'effacera bientôt de votre souvenir.

A ces mots, il s'élança hors de la chambre et disparut. Gabrielle avait tendu les bras comme pour l'arrêter; mais elle fit un effort, se rejeta en arrière en criant :

— Ma mère ! ma mère !

Et tombant à genoux devant le canapé, elle appuya sa tête échevelée sur un des coussins, afin d'étouffer ses sanglots.

L'amiral s'approcha d'Ernestine, lui montra la jeune fille éplorée, et lui dit à demi-voix :

— Je suis vengé, Madame ; voilà votre punition !

V

LE DÉPART

Le jour même où les scènes de famille rapportées dans le chapitre précédent se déroulaient si tristement à Barville, Bouvard, ignorant tout ce qui s'était passé, se rendait gaillardement au château, en hâtant de la voix l'ardeur d'un magnifique cheval, récemment sorti des herbages du Cottentin. Le notaire avait réussi à rattraper le dossier relatif au majorat et à retirer sa demande de mariage; de sorte que, rassuré sur l'attentat aux *convenances* qu'il avait un instant redouté, il revenait un instant à Barville uniquement occupé de ses espérances.

Persuadé que Gabrielle agréait son amour et que Marcel lui était favorable, sûr de l'approbation de la baronne, il n'avait plus à gagner que l'amiral, qui ne pouvait seul résister à tant de volontés réunies. Aussi maître Bouvard prenait-il, dans son cabriolet, des

poses triomphantes, tout en poursuivant à part lui un monologue d'amoureux satisfait.

— Enfin, je suis agréé de quelqu'un ! pensait-il.... Cela s'est fait attendre; mais voilà le fruit de la persévérance. Après quatorze refus (car je n'en avoue que dix, mais à moi-même je puis ne me rien cacher); après quatorze refus, tout autre à ma place se fût résigné au célibat ! mais moi, jamais ! Je n'ai pas appris pour rien mon rudiment : *Labor probus omnia vincit.*

Tout en poursuivant ces méditations et beaucoup d'autres, Bouvard atteignit Barville; mais il apprit en arrivant que l'amiral était renfermé chez lui, que la baronne ne recevait pas, et que Gontran venait de partir avec M. René de Ramière. On ne pouvait parler à personne.

Ces détails furent donnés assez brusquement par le contre-maître, qui semblait inquiet. Le notaire essaya de l'interroger, mais lui-même en était réduit aux conjectures; il avoua pourtant qu'il soupçonnait quelque mésintelligence entre la baronne et l'amiral Il y avait eu *un coup de vent*, selon son expression, et il avait lieu de croire, d'après quelques mots échangés entre M. René et Marcel, qu'il s'agissait du mariage de mademoiselle Gabrielle. Autant qu'il en

pouvait juger, le baron appuyait les prétentions du jeune Américain, lesquelles étaient repoussées par la mère et par la fille.

Ces détails, arrachés à Duret l'un après l'autre, avaient pour Bouvard un intérêt que ne pouvait soupçonner le contre-maître.

— Diable ! murmura-t-il, fidèle à ses souvenirs classiques. *De nostra re agitur!* Et, impossible de voir personne, mon brave Duret?

— Impossible !

Le notaire se gratta le menton avec le manche de son fouet.

— Alors, je reviendrai demain, dit-il après quelques instants d'hésitation.

Et il ajouta en lui-même :

— Je préparerai des lettres ! Si je ne suis point reçu, du moins ma rédaction parlera pour moi..... A défaut de plaidoyer, on se sert du mémoire à consulter.

Il salua Georges, remonta en cabriolet et reprit la route de Rouen, un peu dégrisé de sa confiance, mais décidé à lutter jusqu'au bout, alors même que tous l'abandonneraient : *Etiamsi omnes, ego non!*

Pendant que cet espèce d'intermède avait lieu, le drame domestique auquel nous avons fait assister nos

lecteurs continuait à se développer, non plus il est vrai au milieu des éclats du désespoir; mais dans l'isolement et le silence. Retranché derrière ses verrous, l'amiral avait refusé d'ouvrir au contre-maître lui-même, et, en regardant à travers les fissures de la porte, celui-ci avait vu le vieux marin occupé à ranger des papiers et à écrire. Ernestine, de son côté, avait feint de s'endormir pour obtenir que Gabrielle la laissât seule, et la jeune fille en avait profité pour courir s'enfermer et donner toute liberté à ses larmes.

La nuit se passa ainsi dans un désespoir muet pour tous trois, et dans l'inquiétude pour Georges Duret. Quant à Marcel, parti avec M. de Ramière, il n'était point revenu au château.

Vers le matin, Ernestine, qui avait, pour ainsi dire, épuisé sa douleur, se rendit chez Gabrielle. Celle-ci, fatiguée de pleurer, avait fini par s'endormir. Couchée sur la causeuse, telle que le sommeil l'avait surprise, elle continuait à sangloter, et quelques larmes glissaient encore entre ses cils humides. Ses deux mains, posées sous sa tête avec une grâce naïve, étaient à demi perdues dans les boucles éparses de ses cheveux; des frémissements nerveux parcouraient, par instants, son corps affaissé, et le coin de ses lè-

vres se crispait, de loin en loin, avec cette expression plaintive habituelle aux enfants qui veulent retenir leurs pleurs.

La baronne regarda longtemps cette innocente créature déjà condamnée à expier la faute des autres ! Un rayon de soleil, qui, après avoir joué dans sa chevelure glissa jusqu'à ses paupières, l'éveilla en sursaut. A la vue de sa mère, un sourire inachevé entr'ouvrit ses lèvres et elle lui tendit les bras. Ernestine s'assit à ses pieds en appuyant la tête sur son sein.

Quelques heures avaient suffi pour faire disparaître entre ces deux femmes la distance d'âge et la différence de rôles. L'une, découronnée de son auréole maternelle, n'avait plus d'autre autorité que celle de l'amour; l'autre, subitement arrachée à ses naïves ignorances, avait compris les coups de foudre de la passion, en se trouvant à demi ensevelie sous leurs ruines. La souffrance venait de les mettre de niveau.

Elles restèrent longtemps ainsi embrassées sans se parler. Qu'auraient-elles pu se dire qui valût cette étreinte? Leur seule consolation n'était-elle pas désormais dans leur tendresse? Parler c'était rappeler des fautes commises et des bonheurs perdus, éveiller des remords ou des regrets. Il n'y avait désormais

d'adoucissement pour toutes deux que dans les baisers et les larmes.

Elles ne voulurent même rien discuter, rien prévoir : la pensée les effrayait ! Livrées à une sorte de langueur douloureuse, mais dans laquelle surnageait la douceur de leur affection, elles la prolongèrent aussi longtemps qu'il leur fut permis. La voix d'une femme de chambre les arracha à cette espèce de halte dans l'affliction ; elle annonçait Georges Duret.

Duret jeta un regard scrutateur et curieux aux deux femmes, qui s'étaient redressées à son approche, et parut déconcerté de leur pâleur. Cependant, sur l'interpellation d'Ernestine, il déclara que l'amiral demandait à parler à madame la baronne.

Celle-ci se leva pour passer chez elle ; Gabrielle la retint.

— Avertissez M. de Rostang que ma mère l'attend ici, dit-elle vivement.

Et se jetant dans ses bras, dès que Georges eut disparu :

— Ah ! je ne vous quitte pas ! s'écria-t-elle.

— Que peux-tu craindre? répliqua Ernestine qui tremblait elle-même ; cette entrevue était indispensable, je m'y attendais. Ne faut-il point que je connaisse la décision de l'amiral ?

— Le voici, interrompit la jeune fille.

On entendait, en effet, la marche lourde et inégale du vieux marin. La baronne fit signe à Gabrielle de la laisser ; mais, après avoir fait quelques pas, celle-ci s'arrêta à l'entrée de la chambre, et resta à demi cachée sous les plis de la portière.

L'amiral ne parut point la voir. Il entra lentement, salua la baronne en silence, et lui fit signe de s'asseoir. Il avait le visage sillonné de plis profonds, et ses yeux semblaient plus enfoncés que d'habitude. Du reste, rien en lui n'annonçait la colère.

— J'avais à vous parler, Madame, dit-il d'un ton haletant plutôt que brusque. Ce que j'ai à vous dire sera court... mais cet entretien... était nécessaire.

— Je vous écoute, Monsieur, répondit Ernestine palpitante.

— Hier, reprit l'amiral, quand un funeste hasard est venu détruire mes illusions de dix-huit années... j'ai cédé à un premier mouvement... Sans votre fille, je vous tuais... et... j'aurais eu raison : j'en avais le droit.

Gabrielle frissonna.

— Mais ce que je n'ai pas fait alors, continua le marin, je ne puis le faire maintenant... Il n'y a que les lâches qui reprennent leur vengeance à deux

fois... Vous pouvez donc vous rassurer, Madame : j'ai usé mon indignation!... Je suis calme désormais.

Ernestine s'inclina sans avoir la force de répondre.

— Quant à un scandale judiciaire, reprit le baron, vous ne l'avez jamais craint de moi, sans doute; je ne suis pas de ceux qui redorent leur honneur en public comme on le fait pour les enseignes de boutiquiers! entre nous, tout se passera sans bruit. Je dois respecter en vous, Madame, sinon vous-même, du moins le nom que vous portez.

— Quoi que vous ayez décidé, Monsieur, fit observer Ernestine, je m'y soumets d'avance. Et dès que je connaîtrai le parti que vous voulez prendre...

— Il n'en est qu'un, répliqua brièvement l'amiral, une séparation!

La baronne baissa la tête sans répondre; mais Gabrielle ne put retenir un cri. L'amiral l'aperçut alors pour la première fois.

— Votre fille était là, s'écria-t-il en changeant de visage... eh bien... à la bonne heure! ceci la regarde comme vous. Les ordres sont donnés et la chaise de poste, dans laquelle vous devez partir avec elle, arrivera avant une heure.

Gabrielle fit un geste de stupeur douloureuse; les sourcils du baron se crispèrent.

— Pardon, Monsieur, dit la baronne avec une humilité suppliante; moi, j'étais prête à tout; mais cette enfant ne savait pas!... Excusez-la, Monsieur, c'est ici qu'elle est née... qu'elle a grandi, qu'elle a été heureuse!...

Les larmes la gagnèrent malgré elle, l'amiral fit un mouvement d'impatience.

— Nous partirons, Monsieur, nous partirons, se hâta-t-elle d'ajouter, et si vous ne craignez pas les suppositions que peut faire naître une résolution subite...

— Eh! parbleu, on supposera que vous n'avez pas pu me supporter plus longtemps! répliqua le marin avec amertume; tout le monde ne connaît-il pas dans le pays votre douceur ainsi que mon mauvais caractère? Ne répètent-ils pas tous que je suis une bête féroce et que vous êtes un ange? Ne vous inquiétez donc pas de ce qui arrivera, Madame; ce sera alors comme maintenant, comme toujours; on vous plaindra et on me maudira!

Peu m'importe, au reste, continua-t-il, après une courte pause; mon parti est pris à cet égard comme pour le reste. Si j'ai voulu vous voir, c'est que cet entretien devant être le dernier entre nous, il était nécessaire de tout régler. —Voici une lettre,

Madame, qui vous ouvre chez maître Bouvard, un crédit illimité.

— A moi ! interrompit la baronne

— Usez-en largement, reprit l'amiral, dont la respiration devenait plus courte ; il m'en restera toujours assez : je suis riche et vieux..... Dieu merci !

La voix avait fléchi à ce dernier mot. Ernestine joignit les mains avec attendrissement.

— Ainsi, Monsieur, dit-elle d'un accent pénétré, quand votre juste ressentiment me chasse, votre générosité veut m'enrichir ! Quoi que vous fassiez, chez vous la bonté l'emporte sur la colère.

— Finissons, Madame, reprit le baron brusquement : nous ne sommes point ici pour nous dire des douceurs, mais pour terminer une affaire. Voici la lettre ; prenez.

Il tendit un papier à la baronne. Gabrielle fit un pas et fut près de s'entremettre, mais elle se contenta de regarder sa mère avec anxiété.

Ernestine, qui avait paru hésiter, prit enfin la lettre.

— Donnez, dit-elle, je veux tenir, je veux serrer dans mes mains cette nouvelle preuve d'une bienveillance que rien n'a pu lasser !

Elle pressa le papier sur ses lèvres en pleurant, puis redevenue maîtresse de son émotion :

— Et maintenant, ajouta-t-elle avec dignité, vous n'exigerez pas de moi davantage ! Accepter un tel présent pour ma fille et pour moi serait nous en montrer indignes. Je garde ma reconnaissance, amiral, je la garde tout entière, mais je dois refuser le bienfait.

Elle baisa encore une fois la lettre, puis la déchira.

Ah ! merci, ma mère ! cria Gabrielle en se jetant dans ses bras.

M. de Rostang, qui luttait contre un attendrissement involontaire, fit un soubresaut ; un flot de sang lui monta au visage.

— Ainsi, vous refusez ! reprit-il irrité ; vous refusez à cause de la main qui propose !

— Ah ! ne le croyez pas, Monsieur !

— Vous avez peur de me devoir quelque chose ! Votre désintéressement n'est que de l'orgueil, de la haine !...

La mère et la fille voulurent protester, il repoussa le fauteuil sur lequel il était assis, et se leva sans les écouter.

— Dieu me damne ! n'en parlons plus alors, cria-

t-il ; partez, Madame, partez avec votre fille !... je ne veux plus vous voir, je ne veux plus entendre parler de vous !... Allez au diable et surtout n'en revenez jamais !

Il avait regagné la porte malgré les supplications des deux femmes, et il sortit en la refermant avec violence.

Ce dernier débat venait de l'achever. Attiré malgré lui vers Ernestine, et surtout vers sa fille, par le souvenir du long bonheur qu'il leur avait dû, il s'était, pour ainsi dire, réfugié dans l'espoir de les retenir au moins attachées par la reconnaissance. En continuant à partager avec elles sa fortune, il ne leur devenait point étranger ; c'était un expédient qui satisfaisait à la fois son ressentiment et son reste de tendresse involontaire. Le refus de la baronne brisait ces derniers liens ; elle l'entraînait à une séparation absolue.

Il en éprouva une colère et une douleur qui se traduisirent, comme d'habitude, en violence. Il descendit au parc, où il s'emporta contre le jardinier ; entra voir ses chevaux, qu'il trouva mal soignés ; parcourut le château en se plaignant de tout, finit par chasser deux ou trois domestiques, et remonta chez lui, où il se jeta dans son fauteuil de goutteux.

Pendant ce temps, la baronne et Gabrielle faisaient à la hâte leurs préparatifs. Elles eurent bientôt réuni ce qu'elles voulaient emporter, et la chaise de poste les trouva prêtes.

Mais lorsque Gabrielle entendit le bruit des roues sur le sable de la cour d'entrée, et qu'elle aperçut le postillon descendant de cheval, elle fut prise d'une sorte de vertige. Jusqu'alors les impressions s'étaient succédé si rapidement, qu'elles avaient passé comme des visions. Ballottée d'angoisse en angoisse, la jeune fille n'avait point eu le temps de prendre pied dans son malheur, et d'en vérifier, pour ainsi dire, la réalité. Un vague espoir restait toujours au fond de sa souffrance; il lui semblait confusément qu'elle faisait un mauvais rêve dont elle attendait, à chaque instant, le réveil. La vue de la chaise de poste qui allait l'emporter loin de Barville, l'arracha à cette espèce d'illusion. Complétement saisie, pour la première fois, du sentiment de la réalité, elle en demeura d'abord étourdie; puis, par un de ces ardents retours qui sont le privilége de la jeunesse, elle voulut profiter au moins des derniers instants qui lui restaient pour dire adieu à tout ce qui avait fait jusqu'alors sa joie.

Elle descendit au jardin, éperdue, parcourut les

allées en saluant de la voix et du regard les arbres, les gazons et les fleurs ; s'arrêta dans la clairière où René lui avait sauvé la vie, près de la charmille où sa rencontre avait été suivie d'une explication avec l'amiral, à la porte du kiosque où un cri de sa mère avait fait crouler son édifice de bonheur ! Elle contemplait tout avec cette fièvre de tendresse qu'éveille l'heure des séparations douloureuses ; elle envoyait autour d'elle des baisers muets, elle eût voulu presser sur son cœur tous ces témoins d'un bonheur à jamais perdu !

Haletante et échevelée, elle rentra au château et alla frapper à la porte de Marcel ; mais il n'était point rentré. Elle allait rejoindre sa mère lorsqu'elle se trouva à l'entrée du corridor qui conduisait chez l'amiral.

A cette vue son cœur se fondit ! l'idée de partir sans l'avoir aperçu une dernière fois la frappa comme une flèche ; elle ne prit point le temps de la réflexion et s'élancant devant elle, elle arriva au seuil du baron.

La portière à moitié tirée lui permit de le voir sans être vue.

Le vieux marin était livré, en même temps, aux tortures de la goutte et à l'amertume de ses ressen-

timents. Renversé dans sa ganache, il repassait tous les détails de sa dernière entrevue avec la baronne et Gabrielle ; il s'exaltait de plus en plus dans son dépit. Celui-ci se traduisait en phrases interrompues qu'il complétait par la pensée ; c'était un soliloque, moitié parlé et moitié muet.

— Tout refuser ! murmurait-il ; m'enlever cette dernière consolation ! Les malheureuses ! elles me feront mourir, et elles en seront bien fâchées ! Ce sera un service qu'elles m'auront rendu !

Ici, une douleur plus lancinante lui arrachait un gémissement.

— Allons ! reprenait-il, ce n'est pas assez de tout ce qui me tourmente, il faut encore que la goutte s'en mêle ! mille millions de diables !

Et, revenant à sa principale idée :

— Me refuser ! eh bien, tant pis pour elles, après tout ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi ! Imbécile que je suis d'aller m'inquiéter, comme si je ne pouvais pas être heureux ici tout seul ? vivre rien que pour moi.... comme un ours ?.., Parbleu, j'ai de quoi m'occuper : la goutte, le journal...

Il s'interrompit.

— Eh bien ! où est-il donc, le journal ? Cet animal de Georges ne me le donne pas.

Il tira un cordon de sonnette qui lui resta dans la main, et se mit à frapper le parquet avec sa béquille, en épuisant tout son vocabulaire maritime de malédictions.

Gabrielle se glissa doucement dans la chambre, prit la gazette qu'elle venait d'apercevoir parmi les papiers qui couvraient le bureau, et la posa sur le petit guéridon placé près de l'amiral ; celui-ci vit la feuille sans prendre garde à la main qui l'apportait.

— Enfin, dit-il, sans se détourner, et croyant parler à Georges, ce n'est pas malheureux que vous vouliez bien entendre ! pourquoi me laisser là tout seul ? pour que je m'y habitue, sans doute !... Je n'ai rien de ce qu'il me faut, pas même ma boîte à cigares.

Gabrielle la plaça rapidement près du journal.

L'amiral se renfonça dans son fauteuil.

— Ah ! murmura-t-il, avec un sentiment d'amertume irritée, rien ne me manquait autrefois ! quand c'était la petite qui veillait.

Et interrompu de nouveau par une douleur de goutte, il s'écria :

— Tonnerre !.... donnez-moi au moins de quoi mettre ma jambe !...

Gabrielle glissa adroitement un tabouret sous le

pied malade; les yeux du baron la rencontrèrent cette fois, il se retourna stupéfait :

— Vous ici ! dit-il ; qui vous a appelée ? que voulez-vous ?

La jeune fille joignit les mains.

— Je veux... ne point partir en vous laissant fâché contre moi ! répondit-elle avec une grâce attendrissante. L'amiral se recula.

— Et que vous importe, fit-il observer, que vous importe, à vous qui venez d'encourager votre mère dans ses refus ?... Tenez, laissez-moi.

— Non, insista Gabrielle, je vous en conjure !

— Alors, c'est moi qui vous cède la place, interrompit-il en se levant.

Il voulut faire un pas pour sortir, mais au moment où son pied malade posa à terre, il ne put retenir un cri de douleur, sa béquille lui échappa des mains et il chancela.

Gabrielle s'était élancée pour le soutenir ; il fut forcé de s'appuyer à son épaule.

— Veuillez... ramasser... ma canne, dit-il, en la montrant qui avait roulé à quelques pas.

La jeune fille leva sur lui un regard mouillé.

— Mon bras vous soutiendra mieux, dit-elle avec prière.

— Je vous demande... ma canne, répéta l'amiral d'un ton moins ferme.

— Rien qu'un moment !

Le marin voulut refuser, mais il rencontra les yeux de la jeune fille.

— Allons soit... pour en finir... dit-il ; mais je vous répète que je veux sortir.

— Voilà votre fauteuil ! fit observer Gabrielle qui l'avait reconduit vers sa ganache.

— Pour sortir !

— Non, pour m'écouter.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Vous m'entendrez mieux assis.

Elle s'efforçait de sourire à travers ses larmes ; l'amiral céda.

— Eh bien ! voyons, répliqua-t-il en s'asseyant, parlez ! Vous ne vouliez rien de moi tout à l'heure ;... que pouvez-vous avoir à me demander ?

— Oh ! bien plus que vous ne m'avez offert, dit-elle, avec une grâce caressante, car tout à l'heure vous ne vouliez que m'enrichir ; et moi, ce que je vous demande, c'est de me conserver une part de votre affection !

Le baron la regarda avec sévérité.

— Je sais qu'elle ne m'est point due ! ajouta-t-elle

précipitamment ; ce nom de fille que j'aimais tant quand vous le prononciez, je ne dois plus l'entendre ; mais pardonnez-moi d'en avoir été si longtemps fière et joyeuse ; ne me reprochez pas, dans votre cœur, le bonheur que vous m'avez donné, et cette tendresse que vous m'aviez accordée comme une dette, laissez m'en un peu comme une aumône.

Elle avait posé ses deux genoux sur le tabouret placé aux pieds de l'amiral et avait appuyé ses deux mains sur les bras du fauteuil. Dans cette humble et charmante attitude elle tenait ses regards fixés sur ceux du marin, qui sentait un inexprimable attendrissement couler jusqu'au fond de son cœur. Il voulut résister ; mais l'épreuve était trop forte ; il ne put que bulbutier le nom de Gabrielle.

— Ah ! vous êtes ému, amiral ! s'écria-t-elle avec un irrésistible élan.

M. de Rostang l'entoura de ses bras :

— Eh bien ! oui, tonnerre ! dit-il, ne cherchant plus à retenir ses larmes, c'est malgré moi... l'habitude est plus forte !... quand on a vu grandir une enfant... quand on s'est accoutumé à vivre avec elle et pour elle... il ne suffit pas d'un mot pour changer tout cela ! on a beau dire : — Ce n'est pas ta fille ! le cœur répond : — Voilà dix-huit années que je l'aime ! est-

ce sa faute à elle, après tout? Pourquoi la punir? la chasser?...

— Que dites-vous? s'écria l'enfant qui sentit un flot de joie l'inonder.

— Gabrielle ! dit le baron en la pressant contre sa poitrine, Gabrielle, reste avec moi !

— Avec vous ! répéta-t-elle, et ma mère !...

Le marin pâlit, ses bras se détachèrent de la jeune fille.

— Ah !... votre mère ! répéta-t-il d'un air sombre ; vous avez raison ! il faut que vous la suiviez ; c'est votre devoir !

Il y eut un silence, Gabrielle et le baron restaient vis-à-vis l'un de l'autre le front baissé ; enfin celui-ci reprit plus bas :

— Alors partez... Seulement, si jamais vous avez besoin d'un ami, rappelez-vous celui que vous laissez ici !

— Ainsi, dit Gabrielle, vous me permettez de vous écrire?

Le baron, trop ému pour répondre, fit un signe affirmatif.

La jeune fille allait se relever quand elle tressaillit comme frappée d'une idée subite ; ses deux mains

se portèrent à un petit ruban qui attachait à son cou un médaillon.

— Et si pour être plus sûre que vous ne m'oublierez pas, reprit-elle vivement, je vous demande d'accepter un souvenir!

Le baron la regarda.

— Oh! vous ne le refuserez pas! s'écria-t-elle, en détachant le ruban et remettant au marin le médaillon; c'est mon portrait, amiral, promettez-moi de le garder.

— Je... te le promets!... bégaya-t-il au comble de l'émotion.

Gabrielle se jeta sur son cœur avec un cri de remerciement. Tous deux restèrent longtemps embrassés; enfin, la voix d'Ernestine se fit entendre dans le corridor, elle appelait Gabrielle! Celle-ci appuya une dernière fois ses lèvres sur le front du baron, et se précipita hors de l'appartement.

Quelques minutes après, un bruit de roues ébranla les vitres du château. L'amiral se traîna jusqu'à la fenêtre, aperçut la chaise de poste qui disparaissait dans l'avenue!

Il revint à son fauteuil, s'y laissa tomber, et ferma les yeux comme s'il ne voulait plus rien voir.

VI

LES VIEUX PÉCHEURS.

Le départ de la baronne et de sa fille avait jeté les habitants de Barville dans une véritable consternation. Elles seules adoucissaient les rudesses de l'amiral, dont les habitudes maritimes et les infirmités avaient fait, non le plus dur, mais le plus difficile des maîtres. Qu'allait-on devenir dans cet antre de lion malade ? Chacun se regardait avec inquiétude ; on parlait bas et on attendait.

Georges Duret, incapable de comprendre la cause de ce départ subit, partageait la surprise et l'inquiétude générales, lorsqu'on lui remit une lettre portant le timbre de Paris. La vue de l'écriture le fit rougir d'abord, puis pâlir, et il quitta brusquement l'office, où il se trouvait.

Pendant ce temps, l'amiral était en proie aux mêmes déchirements intérieurs. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la disparition de la baronne

et de sa fille, sans qu'il pût y croire. Il s'attendait toujours à voir reparaître Gabrielle ; il flottait de l'espérance à l'affliction, sans pouvoir s'arrêter dans aucune d'elles. Cependant, au milieu de ces oscillations d'un cœur bourrelé, la nécessité d'une séparation lui apparaissait toujours aussi absolue ; il y voyait encore moins l'intérêt de sa vengeance que le soin de son honneur ; pardonner lui eût semblé une lâcheté.

En ouvrant le médaillon donné par Gabrielle, il y avait trouvé, avec une émotion involontaire, le double portrait de la mère et de la fille ! celle-ci avait espéré qu'il ne pourrait ainsi regarder l'une sans voir l'autre, et qu'à la longue, il serait forcé de les confondre dans un tendre souvenir ; mais elle s'était trompée. L'amiral referma le médaillon et le rejeta loin de lui. Il ne pouvait pardonner à Ernestine de lui avoir fait croire si longtemps au bonheur d'avoir une pareille fille, pour le condamner ensuite à l'abandon.

Il était donc tout entier à l'inflexibilité de son ressentiment lorsque Georges entra vivement. Le baron se retourna avec impatience.

— Qui est-ce qui t'a appelé ? demanda-t-il ; je veux être seul ; va-t'en !

Le contre-maître ne répliqua rien, mais resta immobile.

— Mille tonnerres ! as-tu entendu ? cria le baron, en frappant sur sa cuisse.

— Amiral !... bégaya Duret.

M. de Rostang releva la tête et poussa une exclamation. Le vieux matelot était devant lui, les traits contractés, l'œil humide ; il roulait entre ses doigts une lettre.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, que veux-tu ? demanda le baron.

— Faites excuse, reprit Georges embarrassé, c'est un service que je voulais demander à l'amiral.

— Quel service ? voyons, de quoi s'agit-il ?

— D'une lettre que je viens de recevoir... ; et, comme l'amiral sait que je ne suis jamais allé à l'école...

— Va dire au valet de chambre de la lire.

— Pardon, c'est une lettre que je ne voudrais faire voir qu'à l'amiral, vu qu'elle vient de Rouen..., et il n'y a qu'une personne qui peut m'écrire de là ; d'ailleurs, j'ai reconnu sa main.

— Ah ! ta femme, dit M. de Rostang d'un air sombre ; eh bien ! n'as-tu pas l'habitude de lui renvoyer ses lettres sans les ouvrir ?

— Oui, l'amiral.

— Alors, continue.

Georges parut embarrassé.

— C'est que, voyez-vous, amiral..... on m'a dit des choses..... qui m'ont fait réfléchir..... et puis, cette lettre-ci est cachetée de cire noire !

— Parce que ta femme n'aura pas eu de cire rouge.

— Possible ; mais je voudrais savoir ce qu'elle écrit.

Le baron prit la lettre en haussant les épaules.

— Pardieu ! ce qu'elles écrivent toutes, reprit-il aigrement, des jérémiades ! A les entendre, elles ne doivent jamais survivre à leur douleur ; on n'a que le temps de prendre leur deuil, et elles finissent toujours par porter le nôtre ! Mensonge et hypocrisie !

— C'est ce que j'ai toujours dit..... jusqu'à présent, fit observer Duret pensif.

L'amiral avait brisé le cachet. Il déplia la lettre et lut :

« Georges,

« Je vous ai cruellement offensé, mais Dieu m'en a non moins cruellement punie. J'ai expié par quinze années d'abandon, de misère et de mépris la faute

d'un instant! Cependant je ne murmure pas; Dieu était le maître!

« Enfin, mon épreuve s'achève! le médecin a dit que mes heures étaient comptées, et je suis obligée de me reprendre à plusieurs fois pour écrire ces quelques lignes.....

« Et cependant je ne veux pas mourir sans m'être encore mise à vos genoux, Georges, sans vous avoir demandé pardon et sans vous avoir remercié.

« Hélas! sans votre absence et votre oubli, je serais restée digne de votre affection! Pensez au passé pour avoir pitié du présent.

« Mais, pardonnée ou non, Georges, la malheureuse qui va mourir vous remercie et vous bénit de ce que vous avez fait pour elle.

« Georges, je ne vois plus qu'avec peine le papier sur lequel je vous écris... ma main s'arrête malgré moi...

« Georges, une dernière prière... je laisse un enfant...

Ici la lettre finissait; seulement, plus bas, une autre main avait ajouté ces mots :

« Interrompue par l'agonie, commencée à six heures du soir et terminée à minuit par une mort sainte. RAYMOND, curé de Saint-Ouen. »

Le contre-maître avait écouté avec une agitation croissante ; à ces derniers mots il jeta un cri.

— Ainsi, c'est vrai, amiral... tout est fini ?... demanda-t-il.

— Tu as vu le cachet, répondit le baron.

Duret porta les deux mains à son front.

— Malheureuse ! balbutia-t-il.... morte abandonnée.... en priant pour moi !

Et pris d'un désespoir subit, il s'écria avec explosion :

— Ah ! ce n'est pas à elle de demander qu'on lui pardonne !

— Que veux-tu dire ? reprit l'amiral.

— Non ! s'écria Georges, c'est à moi... oui, à moi qui n'ai pas eu de justice... qui n'ai pas eu de cœur... qui me suis conduit comme un gueux !

— Mais tu oublies donc ce qu'elle avait fait ! interrompit le baron.

— Eh bien ! et moi ! et moi ! reprit Duret, est-ce que je ne l'avais pas laissée pour vous suivre ? Est-ce que pendant qu'elle était seule je ne menais point là-bas une vie de païen ?

—Toi... c'est tout différent !

— Pourquoi ça ?

— Eh, parbleu ! tu le sais bien ! parce que... parce que... parce que ce n'est pas la même chose !

— C'est-à-dire que nous faisons des règles à condition de ne pas les suivre ! s'écria le matelot. Tant que nous sommes jeunes, nous vivons en sauvages ; puis, quand nous en avons assez, nous faisons comme le diable devenu vieux, nous nous mettons à aimer la morale, parce que ça ne gêne plus que les autres !

M. de Rostang fit un geste d'impatience.

— Allons, tu es fou ! dit-il brusquement.

— Non, reprit Duret en s'animant, je suis juste ! Si cette femme a manqué à ses obligations, est-ce que j'ai rempli les miennes ? est-ce qu'elle avait quelque raison pour m'aimer ? est-ce que j'étais là pour la conseiller et pour la défendre ? Je l'ai oubliée dix années ; et, à mon retour, je l'ai chassée parce qu'elle avait fait comme moi ! Eh bien, maintenant, je dis que ce qui m'arrivait était mérité ! oui, mérité ! c'est la juste punition des vauriens comme nous !

— Plaît-il ! s'écria l'amiral,

— Et vous la méritiez encore plus que moi ! ajouta Georges avec exaltation ; car vous en aviez fait davantage...

— En voilà assez ! interrompit le baron.

— Non ! s'écria Duret ; s'il y avait une justice, vous aussi...

— Je te dis qu'en voilà assez, tonnerre ! cria l'amiral hors de lui. Sur mon âme ! ce drôle me rendra fou... Comme s'il y avait le moindre rapport !... Tu ne comprends donc pas, animal, que les femmes ont des devoirs... qu'elles doivent se rappeler...

— Vu que nous autres nous n'y pensons pas ! acheva Duret ironiquement. De sorte que si elles oublient de valoir mieux que nous, on les traite sans pitié ; on les punit du mal dont nous sommes cause ! Quand elles demandent grâce, nous répondons que ce sont des hypocrites ! quand elles parlent de mourir, nous leur crions qu'elles mentent... jusqu'au jour où il se trouve que c'est nous qui avons menti... Alors on comprend qu'il aurait mieux valu ne pas être plus difficile que le bon Dieu, et pardonner comme lui... Mais il est trop tard !

Les larmes avaient gagné le contre-maître et sa voix s'éteignit. L'amiral lui prit la main, murmura le mot : — Courage ! et se retourna pour cacher sa propre émotion.

Presque au même instant on vint lui annoncer que maître Bouvard demandait à lui parler pour une affaire de la plus haute importance.

Duret se retira et le notaire parut.

Il avait l'air effaré et résolu d'un homme qui vient de prendre quelque parti extrême.

On lui avait appris le départ de la baronne et de sa fille, à la suite d'une discussion avec l'amiral, et ce qu'il connaissait déjà ne pouvait lui laisser de doute sur le motif de cette discussion. Evidemment il s'agissait de son mariage, appuyé par la mère, désiré par la fille, et que repoussait le baron, prévenu en faveur de M. de Ramière. L'opposition des sentiments avait amené un débat que la violence bien connue du vieux marin avait fait dégénérer en rupture.

Bouvard comprit qu'il ne pouvait abandonner ainsi sa propre cause, et qu'il devait à la baronne, à Gabrielle, à lui-même d'arranger à tout prix cette affaire : il se décida, en conséquence, à ne rien ménager.

L'amiral, surpris au milieu de son trouble, et qui craignait de le laisser voir, lui demanda assez brusquement ce qui l'amenait.

Maître Bouvard vit dans cette mauvaise humeur une nouvelle preuve des mauvaises dispositions de M. de Rostang à son égard, et, relevant ses lunettes avec une certaine résolution :

— Monsieur le baron doit soupçonner le but de ma visite, dit-il avec une prétention visible à la dignité.

— Pas le moindrement, répliqua l'amiral.

— Monsieur le baron ne peut cependant avoir déjà oublié ce qui s'est passé entre lui et madame de Rostang ! reprit le notaire, d'un ton plus marqué.

Le marin redressa la tête.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? s'écria-t-il; viendriez-vous de la part de la baronne ?

— Nullement, amiral ; je viens pour mon propre compte.

— Alors, expliquez-vous.

— Volontiers, dit Bouvard, qui élevait la voix pour s'encourager lui-même; mais permettez-moi d'abord de vous demander si le motif du départ de madame de Rostang n'est point le projet de mariage de sa fille avec M. de Ramière ?

— D'où savez-vous? s'écria le marin.

— Ainsi, c'est la vérité ! reprit Bouvard.

Et donnant à son geste une solennité majestueuse;

— M. le baron, continua-t-il, ceci me décide à une démarche délicate, mais nécessaire. J'ai cru que, dans de pareilles circonstances, la discrétion notariale devait céder à de plus hautes considérations.

— Expliquez-vous.

— Eh bien ! des papiers m'ont été remis par le jeune Américain auquel vous vouliez accorder la main de mademoiselle Gabrielle ; des papiers qui m'ont découvert un secret.

— Un secret !

— Dont je vous dois la révélation, amiral.

— Enfin, monsieur, enfin.

— Enfin, amiral, il résulte d'une pièce annexée au dossier du jeune homme qu'il est né à la Nouvelle-Orléans de père et de mère esclaves !...

— Achevez.

— Et qu'il n'est fils du capitaine de Ramière que par adoption.

Le baron se leva éperdu.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites là, Bouvard ? s'écria-t-il.

— Sûr ! répéta le notaire qui se méprenait sur l'émotion du marin.

— Ainsi, il n'est point, en réalité, parent du capitaine ?

— Il est tout simplement héritier de sa fortune et de son nom.

— Ah ! Bouvard !... embrassez-moi !... balbutia le marin qui tendit les bras au garde-notes.

Celui-ci, enchanté et attendri, embrassa l'amiral.

— Ainsi, monsieur le baron m'approuve de l'avoir averti...

— C'est-à-dire que vous nous avez sauvés ! Un fils adoptif...

— Né de père et de mère esclaves.

— Ceci change complétement la question.

— J'en étais sûr ! dit Bouvard tout joyeux, et désormais ce mariage...

— Ce mariage ne présente plus aucune difficulté ! acheva le baron.

Le notaire fit un saut en arrière.

— Oui, continua le marin avec entraînement, eux du moins n'auront pas à souffrir... Ah ! il faut que je leur fasse savoir sur-le-champ... à Gabrielle surtout.. Pauvre enfant, quelle joie ! car vous savez combien elle l'aime !

— L'Américain, répéta Bouvard.

— A en devenir folle.

— Mais qui vous a dit?

— Elle-même !

Le notaire resta pétrifié.

Pendant ce temps, le baron s'était approché de son bureau en boitant, et cherchait tout ce dont il avait

besoin pour écrire, mais il resta tout à coup la plume en l'air et l'oreille penchée.

Le bruit de plusieurs voix retentissait dans l'escalier, et, parmi elles, il lui semblait entendre celles d'Ernestine et de Marcel. Bientôt, il n'y eut plus à douter; on distinguait les paroles; c'était un débat entre le jeune homme et la baronne. Tous deux ne tardèrent point à paraître. Marcel entraînait sa belle-mère, qui s'efforçait de résister. Derrière, venaient René et Gabrielle.

Le fils du baron était animé par la course; il avait les cheveux en désordre, les vêtements couverts de poussière, et parlait d'une voix haletante :

— Vous me suivrez, Madame, s'écriait-il; il le faut; je le veux.

Le baron se leva; à sa vue tous s'arrêtèrent.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— C'est moi, amiral, dit Marcel avec impétuosité; moi qui en revenant ici avec M. de Ramière, que j'avais déterminé à me suivre pour tenter un dernier effort, viens de trouver une chaise de poste qui emportait la baronne et Gabrielle.

— Et vous leur avez fait rebrousser chemin, Monsieur? demanda l'amiral.

— Parce que leur départ est impossible! s'écria Marcel; parce que je ne le permettrai pas.

M. de Rostang tressaillit.

— Ah! j'ignore ce qui s'est passé ici, reprit le jeune homme avec un élan de sensibilité mêlée d'emportement; je ne connais point les débats douloureux qui ont pu justifier un pareil projet; mais ce que je n'ignore point, c'est que voici ma sœur, voici ma mère. (Et il avait enveloppé de ses bras Ernestine et Gabrielle.) Vous l'avez dit vous-même, amiral : ma mère et ma sœur par la tendresse, par l'indulgence! et, je le déclare devant Dieu : rien au monde ne pourra m'en séparer!

— Marcel, je vous en conjure! interrompit la baronne, en posant la main sur la bouche du jeune homme.

Mais aucun éclair de colère n'avait traversé les traits de l'amiral.

— Laissez, Madame, dit-il tranquillement.

Il s'avança vers son fils auquel il tendit la main.

— Bien, Marcel, continua-t-il, tu as du cœur, bien, mon enfant, je suis content de toi.

— Alors, elles ne partiront point, n'est-ce pas, amiral? reprit le jeune homme avec anxiété.

Le baron parut hésiter; enfin, il murmura sourdement :

— Qu'elles restent.... si c'est leur désir.

Les deux femmes joignirent les mains sans pouvoir parler.

— Ah ! merci, mon père ! s'écria Marcel, en serrant l'amiral dans ses bras; mais il faut que le bonheur de tous soit complet, et ce mariage...

Ernestine et Gabrielle frémirent; l'amiral regarda la baronne fixement.

— Je viens d'avoir une explication avec maître Bouvard, dit-il, en appuyant sur chaque mot, et bien que je sache M. René étranger par sa naissance à la famille des Ramière, bien qu'il soit seulement le *fils adoptif* du capitaine !....

La mère et la fille jetèrent un cri qui sortait des profondeurs de l'âme, et se tournèrent en même temps vers René. Celui-ci fit un geste qui confirmait la révélation de l'amiral.

— Bien que ce mariage enfin dérange les projets de madame la baronne, continua le marin, et que Gabrielle l'ait refusé par obéissance pour sa mère, j'aime à croire que celle-ci cédera à nos prières communes, et qu'elle ne s'opposera pas plus longtemps au bonheur d'une fille.

Ernestine ne put répondre que par un sanglot; mais elle se tourna vers René et vers Gabrielle, qu'elle attira vivement sur son cœur.

Tous les assistants étaient émus, y compris Bouvard, qui oublia un instant dans l'attendrissement général la ruine de ses espérances. L'amiral s'était laissé aller dans son fauteuil la tête appuyée sur une de ses mains. Gabrielle vint s'agenouiller à ses pieds, et appela sa mère d'un regard. Celle-ci s'approcha avec un tremblement involontaire.

— Ah ! Monsieur, bégaya-t-elle à voix basse, comment reconnaître jamais...

— Silence ! Madame, dit l'amiral en lui montrant René et Gabrielle ; nous verrons leur bonheur, et nous tâcherons d'oublier !

PIERRE RIVIÈRE

En 1830, vivait au village de la Faucterie, commune d'Aunay, un jeune homme de quinze ans, nommé Pierre Rivière, que l'on désignait généralement sous le nom de Rivière l'Idiot. Pierre, en effet, ne ressemblait nullement aux paysans de son âge : on ne l'avait jamais vu danser sur la pelouse du *commun*, lutiner les jeunes filles pendant les *batteries,* ni boire avec des camarades sous les tilleuls du cabaret. Farouche et timide, Rivière fuyait toutes les assemblées ; on racontait même de lui, aux veillées, mille choses étranges. Gabriel Retout, se reposant un jour sous des pommiers, avait entendu dans le chemin deux voix d'hommes en fureur, qui se menaçaient ; plein d'épouvante, il s'était levé, et

ayant regardé à travers la haie, il avait aperçu Pierre Rivière qui marchait tranquillement en injuriant un ennemi invisible. Une autre fois, Marguerite Colleville l'avait vu, vers la brune, passer en courant, devant sa porte, comme s'il eût été poursuivi, et criant d'une voix étouffée : « Le diable ! le diable ! » Une voisine racontait, de son côté, qu'ûn matin Pierre, s'étant échappé de chez lui, était demeuré plusieurs jours caché au fond d'une carrière ; que, lorsqu'il était revenu, son teint était livide, ses yeux hagards, et qu'il avait dit : « Je l'ai vu, et j'ai signé le pacte ! »

Toutes ces choses avaient fait regarder Rivière comme un idiot, et l'avaient rendu le jouet de la paroisse. Les gens du peuple comprennent rarement les infirmités morales ; il faut une douleur apparente pour émouvoir leur compassion, et là où il n'y a ni sang ni plaie, ils en raillent cruellement. Pierre, poursuivi par les moqueries, froissé dans ses bizarreries, c'est-à-dire dans ce qu'il y avait de plus intime en lui, devint chaque jour plus sauvage : il cessa de parler aux autres jeunes paysans, se mit à fréquenter les bois, et ne se rendit plus que seul à l'église, évitant même de suivre pour cela les routes frayées.

Cette solitude exalta son imagination déjà en fer-

ment; car l'idiot Pierre Rivière, dont les hommes se moquaient au village, et que les enfants montraient au doigt, était tourmenté de merveilleuses pensées.

Dès son enfance, il avait commencé à se séparer de la foule. Tandis que les jeunes pâtres passaient leur temps à dénicher des oiseaux le long des haies vives ou à écouter les dentellières chantant des cantiques sur les seuils, Pierre, déjà triste et silencieux, lisait et méditait à l'écart. Son instruction y gagna, mais aux dépens de son cœur. Il est rare qu'une solitude exagérée n'amène point les mêmes résultats que les vices bruyants ; si ceux-ci éteignent la sensibilité, celle-là l'endort d'habitude, et l'homme, destiné par Dieu à une association harmonieuse, ne se déprave pas moins dans l'isolement absolu que dans le tumulte du monde. La persécution moqueuse à laquelle Rivière était en butte l'avait d'ailleurs endurci. Cette cruauté curieuse, naturelle à la plupart des enfants, et qui n'accuse le plus souvent chez eux que l'avidité des émotions ou le despotisme d'une volonté sans conscience, avait pris chez Pierre un caractère plus farouche. Il aimait à effrayer les pâtres plus jeunes que lui en les menaçant de sa faux ou les asseyant sur la margelle d'un puits ; quand il avait entendu leurs cris d'angoisse, il riait d'une

manière étrange, et les laissait aller, comme s'il lui eût suffi de se prouver à lui-même qu'il pouvait aussi faire souffrir. Sa piété, loin d'adoucir son humeur, sembla lui donner une teinte plus sombre. Ce qui le frappait dans les livres saints, c'étaient toujours les expiations sanglantes ; il s'arrêtait surtout avec une sorte de complaisance sur la passion du Christ, et, pour en avoir une image complète et vivante, il crucifiait des oiseaux. Parfois, lorsqu'il conduisait un attelage, et qu'il rencontrait un ravin, il forçait les chevaux à le franchir, et si l'on essayait de l'arrêter en lui démontrant l'extravagance de son essai : « Ils passeront, répondait-il avec un calme inflexible ; *j'ai dit que je voulais ;* » et la lutte de sa volonté contre l'obstacle continuait jusqu'à ce que l'obstacle fût surmonté.

Ce dédain pour l'impossible et l'oubli des lois de la nature se révélaient en toute occasion chez Rivière ; nul ne faisait plus facilement que lui abstraction de l'univers palpable ; à tel point que, par moments, on eût dit qu'il perdait le sentiment de son être physique. Il montait sur les arbres pour regarder le ciel, puis tout à coup, l'idée lui venant de redescendre, il oubliait la distance qui le séparait de la terre, enjambait le vide et tombait de vingt

pieds de haut. Il entendait des voix qui l'épouvantaient, et on le voyait courir la nuit, au clair de lune, en jetant des pierres contre ses ennemis invisibles et en prononçant des paroles étranges. Témoin des chagrins que sa mère et sa sœur faisaient endurer à son père, il avait conçu contre elles une haine qui s'était transformée plus tard en horreur pour tout ce qui était femelle. Un singulier scrupule vint augmenter ses éloignements : il se persuada qu'en s'approchant des femmes qui lui étaient liées par le sang, il pouvait s'établir entre leurs âmes et la sienne un contact coupable qui constituerait un inceste spirituel. Lorsqu'on lui demanda l'explication de cette bizarre croyance, il répondit qu'il s'échappait des êtres un fluide qui, venant de sa mère à lui, l'aurait rendu coupable d'inceste. Comme on s'étonnait qu'il connût ce mot de fluide, « Pardon, reprit Rivière timidement, j'ai voulu dire une *rélation.* » On haussa les épaules et l'on ne poussa pas plus loin ces questions, qui semblaient annoncer de si curieuses révélations. Cependant quelques livres étaient tombés entre les mains de Pierre Rivière, ses pensées prirent un autre cours, et il commença à sentir dans son cœur de vifs élancements vers la gloire. « En allant seul, dit-il dans ses Mémoires, je faisais

des histoires où je me supposais jouant un rôle, et je me mettais toujours le premier des personnages que j'imaginais. J'étais dévoré par les idées de grandeur et d'immortalité ; je m'estimais bien plus que les autres, et j'ai eu honte de le dire jusqu'ici, je pensais que je m'élèverais au-dessus de mon état. » Ces premiers désirs de célébrité éveillèrent en lui des inclinations militaires ; il donne lui-même, à cet égard, des détails intéressants par leur naïveté. « Souvent j'allais dans notre jardin ; et comme j'avais lu quelque chose sur les armées, je supposais nos choux verts rangés en bataille, je nommais des chefs, et puis je cassais une partie des choux pour dire qu'ils étaient tués ou blessés (1). »

Il songea ensuite à s'illustrer par l'invention de quelque machine nouvelle. Il voulut tour à tour fabriquer une voiture qui n'eût pas besoin de chevaux, et un instrument qui pût baratter le beurre tout seul ; mais il s'arrêta enfin au projet de fabriquer une arme pour tuer les oiseaux. Il lui donna d'avance le nom de *calibence*, et y travailla longtemps avec persévérance ; mais il lui arriva comme aux alchimistes du moyen âge cherchant le grand œuvre :

(1) Détail et explication de l'événement arrivé le 3 juin à Aunay, par Pierre Rivière. Chez Barbot fils, à Vire, p. 52 et 53.

après beaucoup de tâtonnements, d'études et de perfectionnements, il se trouva qu'il n'avait fait qu'une arbalète. Désespéré de son insuccès, il renonça à la mécanique, et, pour donner une sorte de solennité à cette renonciation, il alla, accompagné des enfants du village, enterrer dans une prairie le calibence qui lui avait coûté tant de peine.

Peut-être aussi ses idées de mécanique furent-elles chassées par les nouvelles préoccupations qui commençaient à s'emparer de lui. Comme nous l'avons déjà dit, Rivière avait une mère qui causait à son père de cuisants soucis : ce n'était pas seulement une femme acariâtre ; il y avait dans cette âme je ne sais quelle cruauté hargneuse qui se plaisait aux guerres domestiques. C'était chaque jour quelque nouvelle expression de mépris pour le chef de la famille, quelque complot inattendu contre son honneur, sa fortune et son repos. Tantôt Victoire Brion l'accusait d'entretenir des concubines, tantôt de la maltraiter, tantôt de lui reprocher sa faim et de lui refuser sa nourriture. Toutes ces calomnies venaient s'émousser contre la bonne réputation de Margrin Rivière, qui opposait à chaque injure une douceur plus calme ; mais, ingénieuse par méchanceté, Victoire Brion ne cessait de chercher une join-

ture pour arriver à ce cœur cuirassé de résignation et de miséricorde; elle la trouva enfin. Margrin avait un fils qu'il aimait d'une tendresse toute particulière; il le perdit après une affreuse agonie de trois jours : la mère alla aussitôt répéter partout que l'on avait laissé périr l'enfant faute de soins. Cette fois, le coup porta. Blessé dans sa douleur de père, Margrin se plaignit avec amertume et demanda à Dieu de mourir. Mais ce n'était que le prélude d'un nouveau plan adopté par Victoire Brion. Elle commença à faire des dettes considérables au nom de son mari, qui fut forcé de les payer; par suite, les affaires de la famille se dérangèrent, et Margrin comprit que la misère menaçait ses enfants. A cette pensée, tout son courage l'abandonna; il annonça qu'il en voulait finir avec la vie. Il n'eut pas le temps d'accomplir son projet.

Oublié comme un idiot au coin de l'âtre où il se tenait habituellement accroupi, Pierre étudiait depuis longtemps, avec une sombre attention, les scènes de ce drame de famille. Là, sa haine contre sa mère s'accroissait chaque jour des douleurs endurées par son père, qu'il aimait profondément. La solitude avait déjà vicié la raison de Rivière. Les dissensions domestiques passèrent sur son cœur comme

un souffle brûlant, et y desséchèrent toutes les sources de tendresse et de pitié. Son imagination s'enfiévra ; des rêves monstrueux la traversèrent; ses désirs de gloire s'allumèrent comme un délire, et il entendit, la nuit, ces mêmes voix qu'entendait sans doute Jacques Clément ; et ces voix lui criaient de délivrer son père. La conscience semblait pourtant se réveiller chez lui par instants, et il avait horreur de ses pensées ; mais quelques nouvelles méchancetés de sa mère ou de sa sœur l'y ramenaient bientôt. Ces deux femmes vivaient depuis peu de temps dans une maison voisine, avec un jeune frère de Pierre, qu'elles avaient réussi à attirer dans leur parti : c'était comme une tanière de bêtes malfaisantes placée à quelques pas du foyer domestique. « Je regardai mon père, dit Pierre dans ses Mémoires, comme étant au pouvoir de chiens enragés ou de barbares contre lesquels je devais prendre les armes. Il me sembla même que Dieu m'avait destiné pour cela, et que j'exerçais sa justice. J'avais lu, d'ailleurs, que les lois des Romains donnaient au mari droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants : il me sembla que je m'immortaliserais en mourant pour mon père. Je me représentais ces guerriers qui moururent pour leur

patrie et leur roi; je me disais : « Ces gens-là mouraient pour soutenir le parti d'un homme qu'ils ne connaissaient pas et qui ne les connaissait pas non plus, qui n'avait jamais pensé à eux; et moi, je mourrai pour délivrer un homme qui m'aime. J'avais vu aussi, dans une histoire de naufrages, que m'avait prêtée Lerat, que lorsque les marins manquaient de vivres, ils faisaient un sacrifice de quelqu'un d'entre eux pour sauver le reste de l'équipage. Je pensais : Je me sacrifierai de même pour mon père; puis je disais : Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix pour sauver les hommes, pour les racheter du démon, du péché et de la damnation éternelle. Il était Dieu; c'était lui qui devait punir les hommes qui l'avaient offensé : il pouvait donc leur pardonner sans souffrir ces choses; mais moi, je ne peux délivrer mon père qu'en mourant pour lui. Lorsque j'entendis dire que près de cinquante personnes avaient pleuré lorsque mon père avait chanté à l'église le dimanche, je dis en moi-même : Si des étrangers pleurent, que ne dois-je point faire, moi qui suis son fils? Je pris donc mon affreuse résolution; *je me déterminai à les tuer tous trois,* les deux premières, parce qu'elles s'accordaient pour faire souffrir mon père; le petit, parce

qu'il aimait ma sœur et ma mère. Je craignais d'ailleurs, si je tuais seulement les deux femmes, que mon père ne me regrettât, lorsqu'il saurait que je mourais pour lui ; mais je savais qu'il aimait l'enfant, et je pensai : Si je le tue, il aura une telle horreur de moi, qu'il se réjouira de ma mort, et par là, exempt de regrets, il vivra plus heureux. »

Une fois décidé, Pierre prépara tout pour l'accomplissement de son projet. Il écrivit l'histoire de son père, puis, le jour venu, il revêtit ses plus beaux habits du dimanche comme pour une circonstance solennelle, prit une serpe qu'il avait fait aiguiser et entra chez sa mère. Presque au même instant les voisins entendirent des cris. Une vieille femme, appelée Marie, s'élança vers la maison ; Pierre en sortait sa serpe sanglante à la main ; il passa près d'elle sans parler, sans presser le pas, et ayant rencontré Nativel dans la cour : « Michel, lui dit-il, allez prendre garde que mon père et ma grand'mère ne se fassent du mal ; ils peuvent être heureux maintenant, je meurs pour leur rendre la paix. » Puis il prit lentement la route des *Vergées*, et on le vit disparaître dans les bois d'Aunay. Son intention, en quittant la Faucterie, avait été de se rendre lui-même à Vire, et là, de tout déclarer devant les juges en glorifiant

lui-même son action et invoquant les grands souvenirs de Judith et de Charlotte Corday. Mais il sentit bientôt sa résolution chanceler. La campagne était couverte de blés mûrs, le ciel était serein, un vent parfumé venait des vergers et les oiseaux chantaient dans les arbres. Pierre sentit tout à coup quelque chose qui se fondait en lui, ses muscles se détendirent et il lui sembla qu'il s'éveillait d'un songe horrible. « Dans le bois je repris tout à fait ma raison. Ah ! est-il possible, me dis-je, monstre que je suis ! est-il possible que j'aie fait cela ? Non, ce n'est qu'un rêve. — Ah !... ce n'est que trop vrai ; abîmes, entr'ouvrez-vous sous mes pieds ; terre, engloutis-moi ! Je pleurai, je me roulai à terre ; je considérai les lieux, les bois, j'y étais venu d'autres fois. Hélas ! me disais-je, pensais-je que je m'y trouverais un jour dans cet état ? Pauvre mère, pauvre sœur, pauvre malheureux enfant qui venait avec moi à la charrue, qui menait le cheval, qui hersait bien tout seul ! ils sont anéantis pour toujours, ces malheureux ! »

Pierre erra un mois entier à travers les champs et les bois, vivant d'herbes, de racines, de fruits sauvages. Pendant ce temps, ses idées se modifièrent plusieurs fois. Revenu à l'appréciation vraie de son action, il en eut honte et en redouta les suites. Son

audace avait disparu avec son exaltation. Tant qu'avait duré son égarement, il était demeuré loyalement et tranquillement féroce; avec la raison, vinrent la ruse et le mensonge. Semblable à cet homme qui, poussé par un défi, gravit follement un pic inaccessible des Alpes, et, une fois au sommet, comprit le danger et ne voulut plus redescendre, Pierre recula devant les conséquences de l'action qu'il avait librement accomplie. Enfin, pourtant, étant entré, le 2 juillet 1835, à Langannerie, un gendarme qui le vit passer avec son arbalète sous le bras, fut frappé de sa figure hâve et de son œil hagard.—D'où êtes-vous? lui demanda-t-il. — De partout, répondit Pierre.— Où allez-vous?—Où Dieu me commande. — Qui êtes-vous? — Pierre Rivière. Il fut immédiatement arrêté.

Les conseils qu'il reçut du prêtre dans sa prison l'éclairèrent; il résolut de dire toute la vérité, et ce fut alors qu'il écrivit le Mémoire auquel nous avons déjà emprunté quelques citations. Mais lorsqu'il le vit imprimé, un scrupule pieux s'empara de lui. Il craignait que l'histoire détaillée qu'il y donnait des dissensions de sa famille ne parût une accusation contre sa mère et ne la rendît odieuse. Dominé par cette idée, il écrivit la note suivante, qui demeura inédite, malgré ses désirs.

« Ce n'est point dans le but d'inspirer de l'horreur pour ma pauvre mère, ni de la faire détester encore, après la mort qu'elle a subie, que j'ai écrit le Mémoire de ses difficultés avec mon père ; mais seulement pour faire connaître l'effet que ces choses avaient produit sur mon esprit. Aussi ai-je demandé à M. le juge d'instruction si je pouvais exposer le désir que j'avais qu'on brûlât cet écrit après le jugement ; mais il me dit que cela ne se pouvait pas, et qu'il fallait qu'on le rendît public.

« En réfléchissant sur le caractère et les penchants de ma malheureuse mère, je vois que ses fautes auraient dû m'inspirer de la compassion pour elle. Cette infortunée avait un esprit d'indépendance et de domination. Elle ne pouvait maîtriser ses idées. Hélas ! ses caprices avaient beaucoup de ressemblance avec les miens. J'allais toujours seul ; elle allait également seule ; et au lieu d'avoir pitié de cette malheureuse, de reconnaître que je lui ressemblais et que je lui devais la plus grande partie de mon caractère, je m'irritai contre elle, et je la regardai comme une bête féroce. Et je l'ai sacrifiée, elle qui m'avait caressé dans mon enfance, qui m'avait nourri de son lait ! Elle ne parut sur la terre que pour y souffrir, car ses fautes n'ont jamais pu lui procurer

grand plaisir, et elle est morte de la mort la plus cruelle, sans la prévoir, sans en avoir le moindre doute. O jour malheureux, que ne suis-je encore à ta veille ! Si je pouvais encore voir vivre ces malheureux, comme je les voyais les jours d'auparavant !... Mais non, ils pourrissent maintenant dans la terre.

« Mon pauvre petit frère !... Il venait avec moi à la charrue ; je l'aimais, et il m'aimait aussi. Il connaissait déjà bien par où il fallait faire aller le cheval. Lorsque j'arrivais, le soir, et qu'il se trouvait dans la cour, il se jetait à débrider ; tout le monde s'en admirait. Lorsqu'il venait avec moi, je prenais plaisir à lui raconter plusieurs choses ; entre autres, un jour, je lui dis que c'était moi qui, la veille de sa naissance, avais été voir ma mère, et que, sur ce qu'elle se sentait malade, j'étais revenu de la Faucterie ; qu'en m'en retournant j'avais trouvé un nid de merle, et que, la nuit suivante, j'avais été sur le cheval pour porter la sage-femme. Regarde, lui disais-je en riant, comme tu me donnas du mal cette journée-là. Ainsi, je parlais familièrement avec lui, et il comprenait ce que je disais. »

Cependant, l'instruction ayant été complétée, Pierre Rivière comparut devant la cour de Caen, le 11 novembre 1835. L'annonce de cette affaire avait

excité au plus haut point la curiosité publique. Mille bruits extraordinaires couraient la ville. On parlait de Rivière comme d'un de ces tigres baptisés qui, à peine nés, flairent le sang; tout le monde voulait voir la bête féroce à travers ses barreaux; à peine ouverte, la salle des assises fut envahie; tous les yeux se tournaient vers la porte par laquelle l'accusé devait entrer; jamais grand génie ou héros ne fut attendu avec cette impatience; enfin il parut.

C'était un jeune homme de taille moyenne, aux formes arrondies, aux traits craintifs et doux. Il s'avança la tête baissée avec un air de repentir boudeur, et vint s'asseoir sur le banc des prévenus. Rien n'annonçait en lui ni force, ni ténacité, ni intelligence; ce tigre n'était même pas un homme, mais quelque chose d'extraordinaire entre l'enfant et l'idiot.

Vis-à-vis, à côté du défenseur, était assis Margrin Rivière, père de l'accusé, noble vieillard, dont le front austère et labouré semblait raconter ses longues souffrances.

Les débats commencèrent dans un silence saisissant. La foule entière était attentive comme un seul homme; il n'y avait partout qu'un regard, qu'une respiration, qu'une pensée. Une fois, pourtant, ce

recueillement avide fut troublé : ce fut au moment où le président de la cour souleva la serpe rouillée à laquelle pendaient encore quelques cheveux sanglants, et où l'instrument de mort passa par-dessus la tête blanche du père pour arriver jusqu'au fils. En l'apercevant, celui-ci, qui était debout, chancela ; ses deux bras s'étendirent en avant, et l'on entendit ce cri jeté deux fois : « J'ai hâte de mourir ! j'ai hâte de mourir ! »

La foule entière fut agitée d'un indicible frémissement, et des sanglots éclatèrent.

Cependant une scène bouffonne trouva place au milieu de ces émotions terribles, comme dans les drames de Shakespeare : ce fut celle où les médecins, appelés pour donner leur avis sur l'état mental de Rivière, vinrent exposer leurs opinions. Il fut curieux de les voir, dans ce moment suprême où l'on plaçait le cou d'un homme sous leurs syllogismes, développer des théories, et jouter de science en embrouillant la question ; enfin, pourtant, deux d'entre eux parvinrent à s'entendre, et conclurent *que le genre de folie de Rivière n'ayant point été décrit par les auteurs, Rivière n'était point fou* (1). Ce raisonne-

(1) Voici comment ils résumèrent leur opinion : Pierre Rivière

ment, que Molière lui-même n'aurait pu inventer, parut frapper les jurés, qui, jaloux pourtant de renchérir en logique sur les médecins, déclarèrent que Pierre Rivière *n'ayant jamais joui entièrement de sa raison,* ils le condamnaient à la peine du parricide.

Il y avait longtemps que l'échafaud n'avait été dressé à Caen, on comprend si cette condamnation fut reçue avec joie par la foule. Il y eut peut-être ce our-là des parents qui promirent à leurs enfants qu'ils verraient couper la tête de Rivière s'ils étaient bien sages. Dès le lendemain on vendait dans les rues de Caen le jugement de Rivière, portant qu'il serait conduit au supplice pieds nus, avec un voile noir sur la tête, et le condamné put entendre de sa prison une complainte finissant par ces mots :

Voyez la tête de Rivière
Tomber sous le fer tranchant.

Cependant, quelques hommes qui avaient suivi les débats avec un intérêt poignant, et qui n'avaient point

n'est point fou, et cela pour deux raisons : 1° parce qu'en étudiant sa constitution physique on ne trouve aucune cause qui ait pu déranger son cerveau ; 2° parce que son état mental ne peut se ranger dans aucune des classifications adoptées par les auteurs.
Comme on le voit, les *deux raisons* peuvent se déduire à cet aphorisme médical : Je ne conçois point la maladie de cet homme ; donc il n'est point malade.

été persuadés par la décision si bien motivée des médecins, prirent à cœur cette affaire; le pourvoi ayant été rejeté, ils se réunirent au défenseur pour adresser au roi une demande en grâce; et comme si tout dans ce procès eût dû sortir des lois du prévu et de la logique, les mêmes jurés qui avaient condamné Rivière, sans admettre les circonstances atténuantes, signèrent en sa faveur une demande en grâce. Ce fut par suite de cette demande que la condamnation à mort fut commuée en une détention perpétuelle. Pierre Rivière subit actuellement cette dernière peine à la maison centrale de Beaulieu. Parmi les lettres écrites par lui, de cette prison, à son père, nous copions la suivante, qui nous semble renfermer de précieux renseignements sur ce caractère excentrique et farouche :

« Mon cher père,

« J'ai reçu votre lettre datée du 7, par laquelle « vous m'apprenez que vous êtes tous en bonne « santé; j'en rends grâces à Dieu, et le prie qu'il « vous y maintienne et vous conserve.

« Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce jour, quoique « j'en eusse le loisir (puisque je puis écrire tous les

« dimanches), il ne faut pas que vous croyiez que « ce soit l'insouciance qui m'ait empêché de le faire; « mais il faut l'attribuer à cette impossibilité que « j'ai toujours eue à m'expliquer et à parler en so- « ciété. Lorsque vous êtes venu me voir, vous me « dîtes qu'en vous écrivant je fisse quelques remer- « ciements et que je disse quelques politesses à plu- « sieurs personnes de nos connaissances qui s'étaient « intéressées à moi; ce serait en vain que j'y essaie- « rais, je ne parviendrais qu'à faire des compliments « ridicules, et je préfère me taire.

« J'ai manqué en plusieurs rencontres à ce devoir « depuis que mes malheurs me sont arrivés; je me « suis trouvé avec des personnes de distinction qui « m'ont prodigué toutes sortes de soins; j'aurais dû « leur écrire et les remercier, et je n'en ai rien fait, « parce que je ne savais pas pas ce qu'il fallait leur « dire.

« Je conçois qu'en vous écrivant de temps en « temps, ces lettres, qui seraient des conversations, « pourraient vous procurer quelque consolation et « quelque distraction; mais vous savez que jamais « je n'ai su converser ni parler comme un autre : « *oui* et *non* sont les seuls mots que je prononçais et que je prononce encore le plus souvent. Privé des

« facultés les plus nécessaires à la vie sociale, je « ne puis m'acquitter d'aucun devoir de poli- « tesse.

« Excusez-moi, je vous en prie, de ces défauts, et « soyez indulgent pour un fils qui (quoiqu'il ne « puisse le prouver au dehors par ses paroles) vous « aime et vous a toujours aimé du plus profond de « son cœur.

« A la maison centrale de Beaulieu, le 15 octobre « 1836.

« PIERRE RIVIÈRE. »

Depuis son emprisonnement, Rivière tend à devenir un homme vulgaire parmi des compagnons vulgaires, soit que sa raison, après avoir monstrueusement dévié, ait retrouvé sa route, soit que son intelligence ait été énervée par les secousses de son procès, soit enfin que le calme de la prison, la régularité du travail et les habitudes d'une vie nouvelle aient assaini cette âme infirme. Il est rare en effet que les natures impressionnables ne cèdent pas rapidement à toutes les contagions morales et ne prennent pas le tempérament de ce qui les entoure.

Nous croyons fermement que Pierre Rivière ne fut ni un monstre ni un fou ordinaire, et c'est pour-

quoi nous avons raconté ici ce que nous savions de lui. Il y avait à la fois dans cet homme quelque chose du Louis Lambert de M. de Balzac et du Claude Gueux de M. Victor Hugo : rêveur comme le premier et tenace comme le second, Rivière fut plutôt incomplet qu'insensé ; comme il le dit lui-même dans sa lettre à son père, il « manquait des facultés « les plus nécessaires à la vie sociale. » Toujours seul, il adopta dès son enfance des habitudes et des croyances bizarres qui le firent regarder comme un idiot et le repoussèrent encore plus à l'écart. Son imagination put alors s'abandonner sans frein à ses fantaisies, et, par suite, cette raison pratique qui nous vient de la raison de tous, et que l'on a si justement appelée le sens commun, lui fit défaut. Il se créa un monde moral comme Descartes avait bâti un univers avec des tourbillons imaginaires ; il inventa une logique à son usage, et, à force de vivre dans ses rêves, il perdit le sentiment de l'existence vraie. Tout cela eût été sans danger avec des conditions de famille différentes : jeté dans un intérieur paisible, Rivière n'eût été qu'un visionnaire curieux, peut-être même sa forte intelligence, emportée par l'imagination dans les espaces, comme Mazeppa par la cavale sauvage, aurait-elle fini par y apercevoir

quelques échappées lumineuses; mais les dissensions domestiques parmi lesquelles Pierre fut élevé ôtèrent tout calme à ses rêveries. D'ailleurs, depuis quelque temps, une pensée dominait en lui toutes les autres; il cherchait quelque chose de grand à accomplir; le jeune paysan était las de son nom d'idiot, il voulait de la gloire à quelque prix qu'il fallût l'acheter, et ce désir ambitieux se trouvant bientôt d'accord avec un devoir mal compris, il s'arma pour tuer et succomber en martyr.

Tel fut, si nous ne nous trompons, le secret de cette singulière nature, dans laquelle il y eut moins de folie que de mauvaise logique, moins de rage que d'insensibilité. L'action de Pierre Rivière contient, du reste, un grand enseignement qui ne devrait point être perdu pour notre époque : elle montre jusqu'à quel point les fautes des parents peuvent dépraver la raison des enfants. Ce furent les haines et les colères au milieu desquelles il grandit qui endurcirent son cœur; il frappa sa mère en invoquant le lien de famille brisé par elle; et le crime de cet Oreste idiot fut, pour ainsi dire, un hommage sanglant à la sainteté de l'union domestique.

LES PRÉVENTIONS

PERSONNAGES

ERNEST DURANTON.

Le Colonel GUSTAVE DE BEAULIEU.

MADAME DE LÉVALLE, sœur d'Ernest.

MADAME RENNETERRE.

EMMA, sa fille.

La scène se passe à Saint-Germain, dans le château de Madame Renneterre.



SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RENNETERRE, ERNEST, EMMA.

Emma examine des cartons posés sur la table, Ernest lit une brochure, madame Renneterre donne des ordres à un valet, au fond.

MADAME RENNETERRE, au valet. — Vous avez bien compris, André? La table sera dressée dans le petit salon d'été ; ayez soin que rien ne manque.

(Le valet sort.)

Ernest. — Mon Dieu! ma marraine, je suis honteux de tout l'embarras que nous vous donnons, ma sœur et moi, depuis une semaine que nous habitons votre maison de campagne, et j'ai presque regret, maintenant, d'avoir invité le colonel de Beaulieu à venir y passer quelques jours.

Madame Renneterre. — Pourquoi donc?

Ernest. — Vous vous donnez tant de peine pour le recevoir.

Madame Renneterre. — Ne mérite-t-il pas tout ce que l'on peut faire pour lui? Un jeune homme charmant, à ce que l'on dit, car nous ne l'avons jamais vu. Puis, l'empereur le protége; il sera bientôt général, baron...

Ernest. — Oh! c'est un héros! Je lisais là le bulletin de la dernière campagne; il n'est question que de lui. Ce cher Gustave a traité les Prussiens comme il me traitait autrefois.

Madame Renneterre. — Vous vous battiez?

Ernest. — Comme des frères. Nous annoncions dès lors nos vocations respectives d'avocat et de soldat. C'était toujours moi qui avais le dernier mot, et lui le dernier coup. Je ne l'avais pas revu depuis notre

sortie du collége, lorsqu'il y a trois jours, en traversant les Tuileries, je heurte un officier en grand uniforme; nous levons la tête en même temps, et nous nous reconnaissons.

MADAME RENNETERRE. — J'espère que nous le garderons quelque temps à Saint-Germain. Nous allons avoir des fêtes dans tous les châteaux voisins, et nous pourrons y conduire le colonel. Il fera danser Emma.

EMMA, qui a fouillé dans tous les cartons. — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME RENNETERRE. — Qu'y a-t-il?

EMMA. — J'étais sûre que cela arriverait !

ERNEST. — Quoi donc?

EMMA. — On ne m'a pas envoyé de fleurs pour ma coiffure.

MADAME RENNETERRE. — Ciel !

EMMA. — Regardez.

MADAME RENNETERRE, atterrée. — Pas de fleurs !

EMMA, de même. — Pas de fleurs !

ERNEST, s'approchant. — Ah ça ! mais c'est donc un bien grand malheur ?

EMMA, près de pleurer. — Si c'est un grand malheur, Monsieur? Je ne pourrai pas aller ce soir au bal chez le sénateur.

ERNEST. — Pourquoi donc? Vous mettrez des plumes, ou les diamants de votre mère.

MADAME RENNETERRE, se récriant. — Mes diamants!

EMMA, de même.— Des plumes!

MADAME RENNETERRE. — Pour que l'on croie ma fille mariée. A quoi servirait alors de la conduire au bal?

ERNEST, souriant. — Ah! j'entends. Les fleurs sont une enseigne.

EMMA. — O mon Dieu! Une fête où je me promettais tant de plaisir!...

MADAME RENNETERRE. — Où il devait y avoir une foule de jeunes officiers supérieurs, d'excellents partis!

EMMA, d'un ton pleureur. — Encore, si j'étais veuve... j'aurais pu mettre un turban.

ERNEST, avec une pitié moqueuse. — Ah! pauvre enfant, qui n'a pas le bonheur d'être veuve!

EMMA. — Et dire que je n'ai même pas apporté ma parure de perles!

SCENE II.

LES MÊMES, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

MADAME RENNETERRE. — Ah ! madame de Lévalle !

MADAME DE LÉVALLE, donnant la main à Ernest. — Bonjour, frère ! (A Emma.) Vous avez besoin de perles pour ce soir, ma belle, je vous donnerai les miennes.

EMMA. — Se peut-il ?

MADAME RENNETERRE, embrassant madame de Lévalle. — Ah ! chère Agathe, quel service !

EMMA. — Mais vous-même... pour ce bal...

MADAME DE LÉVALLE — Chez le sénateur ? je n'irai pas.

MADAME RENNETERRE. — Est-ce vrai ?

ERNEST, riant. — Ignorez-vous qu'il est l'ennemi personnel de ma sœur ?

MADAME RENNETERRE. — Comment cela ?

ERNEST. — Il passe pour avoir conseillé à l'empe-

reur son divorce, pour y avoir travaillé, et vous savez qu'aux yeux d'Agathe, c'est un crime.

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! quand cela serait ? Mon antipathie n'aurait-elle point pour excuse la reconnaissance que nous devons à cette bonne impératrice Joséphine, qui fut la meilleure amie de notre mère, et qui, aux plus beaux jours de son pouvoir, se l'est rappelé ?

ERNEST. — Sans doute ; mais tu pousses cela si loin, que tu ne peux même entendre prononcer le mot de divorce, et que tu as failli te brouiller avec moi parce que je le défendais.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! sans cette cause même, j'aurais refusé l'invitation de ce soir. Je suis guérie de l'amour du bal pour longtemps.

MADAME RENNETTERRE. — Vous ?

MADAME DE LÉVALLE. — Le souvenir de celui de l'ambassade d'Autriche m'est encore présent ! Je crois toujours voir les flammes, entendre les cris ! Et quand je me rappelle tant de victimes que la mort est venue saisir là, le front joyeux et couronné de fleurs... Oh ! la seule idée d'une fête me fait froid jusqu'au cœur.

EMMA. — Mon Dieu ! cela me ferait le même effet si j'y pensais ; mais je n'y pense pas.

MADAME DE LÉVALLE. — L'oubli est la sagesse de votre âge, chère Emma; mais, moi, je me rappelle le danger auquel, il y a un mois à peine, nous avons échappé par hasard, sans savoir comment; car aucune de nous ne pourrait dire qui l'a retirée des flammes.

EMMA. — Certainement; nous avions toutes deux perdu connaissance, et, quand nous sommes revenues à nous, on nous avait transportées loin de l'incendie.

ERNEST. — Et c'est alors que je vous ai retrouvées. Oh! c'est une nuit, celle-là, que je n'oublierai point non plus. Mais parlons d'autre chose, je vous en prie ; j'ai peur des conversations sérieuses. J'aime à mener la vie comme un plaidoyer, vivement, bruyamment, et sans penser. — D'autant que nous attendons un hôte auquel il faut faire bon visage.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel de Beaulieu? Je suis curieuse de le voir, car je ne le connais point; je sais seulement que c'était ton meilleur ami, ton Pylade.

Ernest. — Du tout, c'était moi le Pylade; je faisais tous les *pensums*. Lui était l'Oreste, chargé, par les Furies, de la distribution des coups de poing.

Madame Renneterre, qui a achevé de faire emporter les cartons. — C'était l'annonce de sa bravoure. Dieu! que c'est beau d'être brave! Si j'étais ma fille, je ne voudrais jamais épouser qu'un militaire.

Madame de Lévalle. — Quant à moi, j'avoue que j'ai moins d'enthousiasme.

Emma. — Ah! vous pensez encore à cet officier que vous avez rencontré chez madame de Séroulle, et qui vous a tant déplu?

Madame de Lévalle. — Je ne l'oublierai de ma vie; il m'a dégoûtée des héros.

Ernest. — Je réponds du colonel pour les réhabiliter. Du reste, vous pourrez le juger bientôt, car il ne peut tarder.

Madame de Lévallé, regardant la pendule. — En effet, déjà une heure.

Madame Renneterre. — Une heure! Ah! mon Dieu! le colonel va arriver, je me sauve. (A Emma.) Et vous, ma chère, allez tout préparer pour votre toilette du soir.

EMMA. — Oui, maman.

(Elle sort.)

MADAME RENNETERRE lui crie. — Et revoyez vos papillotes. — Je vais donner les derniers ordres. Vous m'excusez, Agathe?

MADAME DE LÉVALLE. — Faites, je vous prie.

(Madame Renneterre sort par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE, souriant. — Il paraît que cette bonne madame Renneterre a des projets sur le colonel.

ERNEST. — Comme toujours. Mon excellente marraine n'a qu'une idée : marier sa fille ! Elle va partout, comme le philosophe grec, cherchant un homme ; seulement elle n'a pas de lanterne, ce qui fait qu'elle ne trouve rien.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais Emma est charmante.

ERNEST. — Certainement ; de la sensibilité, de la grâce, une naïveté ravissante ; c'est un ange... qui danse... car elle danse toujours.

MADAME DE LÉVALLE. — Et avec cela une foule de qualités précieuses.

ERNEST. — Et une foule de défauts rassurants.

MADAME DE LÉVALLE. — Comment?

ERNEST. — Il n'y a rien qui m'effraye comme une femme parfaite... On ne sait pas ce qu'elle cache.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais alors, mon frère, comment se fait-il que tu n'aies point songé à Emma?

ERNEST. — Moi? J'y ai songé.

MADAME DE LÉVALLE. — En vérité?

ERNEST. — Pendant trois jours, avant ton arrivée. Je m'ennuyais, et il n'y a rien de dangereux comme l'ennui. Je me suis demandé si je ne devais pas devenir amoureux. J'ai fait plus; j'ai tiré ma résolution à la plus belle lettre.

MADAME DE LÉVALLE, riant. — Quelle folie!

ERNEST. — Du tout; c'était dans le Code civil; je suis tombé justement au chapitre *Séparation*. Cela m'a fait réfléchir, et je me suis décidé à attendre.

MADAME DE LÉVALLE, sérieusement. — Tu as tort, Ernest; la liberté qui te séduit aujourd'hui te prépare l'isolement pour l'avenir. Quelque malheureuse

qu'ait été pour moi une première épreuve, je le sens, ce n'est que dans une union choisie que l'on peut trouver des joies sincères.

ERNEST. — Bien, ma sœur, voilà précisément ce que je me dis... à ton intention! Aussi je ne pense plus à autre chose qu'à te marier.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! je sais que toute la famille y songe pour moi, qui n'y songe pas assez peut-être. Ma tante, qui est à Paris, vient encore de m'écrire pour ce mariage depuis si longtemps projeté.

ERNEST. — Avec le baron de Massol?

MADAME DE LÉVALLE. — Oui; elle me demande la permission de nous l'amener.

ERNEST. — Mais ce serait déclarer que tu agrées sa recherche, t'engager presque?

MADAME DE LÉVALLE. — Sans doute; aussi, quoiqu'un pareil choix semble en tout convenable, j'hésite.

ERNEST. — Et tu as raison.

MADAME DE LÉVALLE. — Tu trouves? Mais il y a huit jours à peine que tu me pressais en faveur du baron.

ERNEST. — Il y a huit jours, c'est possible; mais depuis, je t'ai trouvé un autre prétendu.

MADAME DE LÉVALLE. — Bah !

ERNEST. — Et le mariage est arrangé.

MADAME DE LÉVALLE. — Sans moi ?

ERNEST. — On te demandera ta signature.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! fort bien; et ce prétendu...

ERNEST. — A vingt-quatre ans, une position brillante, un esprit distingué, et beaucoup de morts en perspective... ce qu'on appelle des *espérances !*

MADAME DE LÉVALLE. — Mais ce sont des renseignements de grands-parents que tu donnes là.

ERNEST. — Tu en veux de plus intimes ? En voici. Gustave...

MADAME DE LÉVALLE. — Ah !

ERNEST. — C'est un joli nom, n'est-ce pas? Gustave est doux comme un lion apprivoisé et romanesque comme une pensionnaire qui sort du couvent; il croit à la sympathie, à la mélancolie, enfin à tous ces contes bleus du cœur dont tu raffoles.

Les femmes sont pour lui des fées, des anges exilés ! Je suis sûr qu'il te verra des ailes.

Madame de Lévalle. — Et ce phénix?

Ernest. — Commande le 4e hussards dans l'armée d'Allemagne.

Madame de Lévalle. — Le colonel de Beaulieu?

Ernest. — Lui-même, ma sœur.

Madame de Lévalle. — Oh! je m'en doutais! je suis curieuse de voir jusqu'à quel point l'amitié peut exagérer. J'espère au moins, Ernest, que tu ne lui as rien dit de tes folles idées?

Ernest. — Rien; mais c'est un projet sérieux. Tu sais combien je t'aime, chère Agathe. Je voulais te trouver un mari dont tu pusses à la fois être fière et heureuse. C'est le ciel, vois-tu, qui nous a envoyé le colonel. Vous êtes les deux êtres que j'aime le plus; je veux que vous ne fassiez qu'un, pour vous aimer le double. Aussi je te prie d'écrire dès aujourd'hui à ta tante, pour que M. de Massol ne prenne pas la peine de se déranger.

Madame de Lévalle. — Allons! tout ceci n'est qu'une plaisanterie.

ERNEST. — Je tiens à mon projet, et rien ne m'y ferait renoncer.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel ne peut pas plus penser à moi que je ne pense à lui ; et, à moins d'un miracle ! (Elle passe devant le miroir.) Oh ! je suis horriblement coiffée. (Avec humeur.) En vérité, Justine ne sait plus ce qu'elle fait ! Mais qui vient là ?

ERNEST. — Eh ! c'est lui.

MADAME DE LÉVALLE, avec exclamation. — Le colonel !

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COLONEL DE BEAULIEU.

ERNEST, courant à lui. — Enfin !

LE COLONEL. — Bonjour, mon ami.

ERNEST, présentant madame de Lévalle. — Ma sœur, madame de Lévalle.

LE COLONEL. — Madame...

Madame de Lévalle et lui se saluent ; puis, en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'écrient :

MADAME DE LÉVALLE. — Dieu !

LE COLONEL. — Ciel !

MADAME DE LÉVALLE, à part, en s'écartant. — C'est lui !

LE COLONEL, à part, en s'éloignant. — C'est elle !

ERNEST, étonné. — Qu'est-ce donc? (Au colonel.) Est-ce que tu aurais déjà rencontré ma sœur dans le monde ?

LE COLONEL, d'un ton contraint. — Je... le crois...

ERNEST, à madame de Lévalle. — Comment, tu avais vu le colonel ?

MADAME DE LÉVALLE. — Il... me semble...

ERNEST, joyeusement. — Mais c'est un coup du ciel, alors ; la connaissance est toute faite.

LE COLONEL, bas à Ernest, en lui serrant la main. — Mon cher ami, il faut que je reparte.

ERNEST. — Hein ! qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DE LÉVALLE, bas à Ernest. — Si le colonel reste ici, je retourne à Paris.

ERNEST. — Comment ! mais que signifie? (A part.) Ah çà ! mais il faut qu'ils m'expliquent... (Haut.) Gustave, écoute-moi.

LE COLONEL. — Pardon, mon ami, je suis, je crois, chez madame Renneterre ; je voudrais la saluer.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — La voilà dans le parc, monsieur. Par cette porte vous pouvez la rejoindre.

(Elle montre la porte à gauche.)

LE COLONEL. — Mille grâces.

(Il fait un salut cérémonieux à madame de Lévalle, qui y répond de même.)

ERNEST. — Mais non, permets, Gustave...

LE COLONEL, lui donnant la main. — Adieu, mon ami.

(Il sort.)

MADAME DE LÉVALLE. — Nous en voilà débarrassés.

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DE LÉVALLE.

ERNEST, regardant sa sœur avec stupéfaction. — Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME DE LÉVALLE. — Cela veut dire que ta merveille, ton phénix, ton lion apprivoisé, est précisément l'officier inconnu que j'avais rencontré chez madame de Séroulle.

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LÉVALLE. — Comment! Mais je ne t'ai donc pas raconté ce qui s'était passé?

ERNEST. — Nullement.

MADAME DE LÉVALLE. — Imagine-toi que je fus invitée, il y a quinze jours environ, à une soirée que donnait madame de Séroulle. J'arrivai un peu tard, et je trouvai, en entrant, les salons déjà remplis. Tu connais l'excellent ton de la société qui les fréquente ; j'étais occupée à répondre aux témoignages de bienveillance de chacun, lorsqu'au milieu de cet empressement général, mes yeux tombèrent sur un étranger, debout contre la cheminée, et qui n'avait même pas daignés 'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer. C'était ton ami.

ERNEST. — Il était peut-être occupé.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! du tout. Il était seul, promenant autour de lui des regards distraits, et tournant à chaque instant les yeux vers la porte. Je ne puis souffrir les gens qui regardent toujours vers la porte; c'est un mauvais compliment pour ceux qui sont présents.

ERNEST. — A la bonne heure, mais je ne vois pas quel grand crime...

MADAME DE LÉVALLE. — Attends. J'avais pris mon parti, comme tu peux le croire, sur l'immobilité de

ce personnage, pensant que c'était quelque Allemand occupé d'idéologie, lorsque, je ne sais comment, on se mit à parler du divorce.

Ernest. — Ah diable !

Madame de Lévalle. — Alors cet homme, qui avait gardé un silence obstiné, se mit à approuver la loi qui légitime ainsi l'inconstance. Tu sais que je ne puis garder mon sang-froid sur cette question ; je répondis, comme malgré moi...

Ernest. — Eh bien ?

Madame de Lévalle. — Eh bien ! la simple politesse eût voulu que le colonel cédât à une femme ; mais, le croirais-tu ? il résista, il répondit...

Ernest, souriant. — Ah ! il a osé répondre ?...

Madame de Lévalle, vivement. — Des raisons détestables... que je n'ai pas même écoutées. Mais on avait fait silence, tout le monde prêtait l'oreille ; j'étais à la fois confuse, irritée ; je sentais la rougeur me monter au front et ma parole s'embarrasser. Et lui, il était toujours calme, froidement poli ; il semblait me ménager. Oh ! dans ce moment, j'aurais voulu être un homme, pour pouvoir lui chercher querelle. Enfin, voulant couper court à une discussion que je

ne pouvais plus soutenir, j'en appelai au cœur de toutes les femmes qui étaient présentes : toutes s'écrièrent qu'elles pensaient comme moi. Sais-tu ce que fit alors ton colonel ?

Ernest. — Non.

Madame de Lévalle. — Il éclata de rire.

Ernest. — Bah !

Madame de Lévalle, avec expression. — Oui, mon ami ! Il y avait dans ce rire, à propos d'une telle question, tant de légèreté, de dureté, que je compris à l'instant que cet homme n'avait pas de cœur.

Ernest. — Allons ! parce qu'il n'est pas de ton opinion.

Madame de Lévalle, vivement. — Il ne s'agit pas de mon opinion ; mais il faut être sans principes...

Ernest. — Eh ! du tout. Tu verras, lorsque tu le connaîtras mieux...

Madame de Lévalle, vivement. — Je ne veux pas le connaître.

Ernest. — Que dis-tu ? Et mes projets de mariage ?

Madame de Lévalle. — Avec le colonel ?

ERNEST. — Mais sans doute.

MADAME DE LÉVALLE. — Écoute, mon frère, je n'ai qu'un mot à te dire, vois-tu; c'est que j'aimerais mieux vieillir veuve.

ERNEST. — Oh!

MADAME DE LÉVALLE. — J'aimerais mieux avoir mon premier mari.

ERNEST. — Ah! mon Dieu! Mais c'est donc une haine à mort?

MADAME DE LÉVALLE. — C'est au moins une antipathie instinctive, invincible. Tout me déplaît dans ton colonel; son air, sa voix, jusqu'à sa réputation de bravoure, dont on me fatigue partout.

ERNEST. — C'est de la folie cela, ma sœur.

MADAME DE LÉVALLE, piquée. — Soit. Mais alors je veux rester folle.

ERNEST. — Allons, ma chère, réfléchis donc, toi qui es bonne, raisonnable...

MADAME DE LÉVALLE, impatientée. — Du tout. Je ne suis pas raisonnable, je ne suis pas bonne, et je ne veux plus entendre parler de M. de Beaulieu.

ERNEST, impatienté. — Ah! c'est trop fort. Je te dis, moi, que c'est un homme charmant.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Insupportable !

ERNEST. — Le seul qui puisse te rendre heureuse.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Je le déteste.

ERNEST, s'animant. — Tu as des préventions ridicules.

MADAME DE LÉVALLE, plus vivement. — C'est toi.

ERNEST, très-animé. — Mais ce ne sera pas pour rien que je me serai occupé huit jours entiers d'un projet ; que j'aurai tout prévu, tout arrangé... et tu l'épouseras.

MADAME DE LÉVALLE, indignée. — Par exemple !

ERNEST. — Quand ce serait malgré toi.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! c'est ce que nous verrons.

ERNEST. — Nous verrons.

MADAME DE LÉVALLE, fâchée. — D'abord, je vous déclare que, toutes les fois que votre colonel entrera par une porte, je sortirai par l'autre.

ERNEST. — Et moi, je vous déclare que je ne le quitterai pas.

MADAME DE LÉVALLE. — A votre aise.

ERNEST. — Et que je vais de ce pas le rejoindre.

MADAME DE LÉVALLE. — Allez.

ERNEST. — Certainement. Adieu, ma sœur.

MADAME DE LÉVALLE. — Au revoir, mon frère.

(Ernest sort.)

SCENE VI.

MADAME DE LÉVALLE, seule.

Comprend-on une pareille tyrannie? Vouloir marier les gens au premier venu! Et ils sont tous ainsi, ma tante, madame Renneterre, mon frère. Oh! je suis sûre qu'Ernest ne renoncera point à son idée; il va m'amener le colonel, me faire solliciter en sa faveur, me persécuter de toute manière! Et nul moyen d'empêcher... Ah! si j'avais pu prévoir... j'aurais accepté le baron de Massol pour avoir du repos. Mais j'y pense. Il est toujours temps. Pourquoi ne pas écrire à ma tante de conduire ici le baron? Cela me délivrera des autres au moins... oui... Après tout, M. de Massol me convient à tous égards, et je prouverai ainsi à Ernest que je fais ma volonté. (Elle écrit.) Quelques lignes suffisent... là (Elle sonne; un domestique entre.) Étienne, cette lettre à la poste.

Étienne. — Elle ne pourra partir que ce soir, madame.

Madame de Lévalle. — C'est bien. (Étienne sort.) Maintenant, je suis tranquille... Et cependant.... Ernest est sorti fâché ; c'est notre première querelle. Et quand je pense que cet homme est la cause... Oh ! décidément, c'est un mauvais génie. Il va revenir, ici, sans doute. Je ne veux pas l'attendre. Je vais descendre au petit bois pour l'éviter. (Elle va vers la porte du fond.) Bon ! le voilà sur la terrasse, maintenant... impossible de sortir sans le rencontrer ! Mais c'est une persécution, cela ; il le fait exprès. En définitive, pourvu que je ne le voie pas, que je ne l'entende pas, c'est tout ce qu'il me faut. Je puis travailler.

(Elle s'assied et fait de la tapisserie.)

SCENE VII.

MADAME DE LÉVALLE, EMMA.

Emma. — Oh ! je vous cherchais.

Madame de Lévalle. — Moi ?

Emma. — Oui. (Elle s'approche et prend un ton confidentiel.) Eh bien ! vous l'avez vu ?

Madame de Lévalle. — Qui ?

EMMA. — Le colonel.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec impatience. J'étais sûre qu'elle allait m'en parler. Il est dit qu'on ne s'occupera point d'autre chose aujourd'hui.

EMMA. — N'est-ce pas qu'il est bien ?

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu, il m'a paru... comme les autres... des éperons, des moustaches et une figure... d'officier...

EMMA. — Eh bien, moi, il me plaît beaucoup !

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Ces jeunes filles ont mauvais goût !

EMMA. — Et puis il paraît que c'est un héros ; il a déjà reçu trois blessures ! A son âge, comme c'est beau !

MADAME DE LÉVALLE. — Certainement... pour les chirurgiens.

EMMA. — Aussi c'est, dit-on, le favori de l'empereur.

MADAME DE LÉVALLE, contenant son impatience et travaillant très-vite. — Ah !

EMMA. — Il va être nommé général.

MADAME DE LÉVALLE, travaillant plus vite. — Ah ! ah !

EMMA. — Mais vous ne répondez rien. Je vois ce que c'est; le colonel vous déplaît, parce que vous n'aimez pas les militaires.

MADAME DE LÉVALLE. — J'ai tort. Des gens si utiles... qui gagnent leur vie à s'entre-tuer.

EMMA. — Mais tout le monde les admire.

MADAME DE LÉVALLE, dont l'impatience est allée croissant, dit à Emma d'une voix altérée. — Vous avez là une jolie broderie, ma chère.

EMMA. — C'est un plumetis. On dit d'ailleurs que le colonel est plein d'humanité.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec une impatience dont elle n'est plus maîtresse. — O mon Dieu ! mon Dieu !

EMMA. — Et tenez, votre frère me racontait hier un trait de lui.

MADAME DE LÉVALLE, impétueusement en se levant. — Mon Dieu ! ma chère, est-ce que vous ne pourriez pas parler d'autre chose ? Depuis que votre colonel est arrivé, il remplit le château, on ne prononce que son nom, on n'entend que son éloge ; c'est comme une cloche qui sonne toujours le même son ; j'en ai mal aux nerfs.

EMMA, déconcertée. — Pardon, Madame..... je ne savais pas..... (vivement) Mais le voici.

MADAME DE LÉVALLE. — Encore ! (A part.) Quand on n'en entend plus parler, il faut qu'il arrive. Maintenant il est trop tard pour l'éviter. Il croirait me faire peur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, LE COLONEL, ERNEST.

MADAME RENNETERRE, avec enthousiasme. — Ah ! vous êtes un homme sublime, colonel.

LE COLONEL. — Moi, Madame ! Je n'ai pas plus fait que cent mille autres qui ont été moins heureux.

MADAME RENNETERRE. — Oh ! c'est de la modestie...

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Si fausse !

MADAME DE RENNETERRE, à madame de Lévalle. — Ah ma chère, j'aurais voulu que vous entendissiez le colonel raconter sa dernière campagne.

MADAME DE LÉVALLE, froidement. — J'ai le malheur, Madame, de ne rien comprendre à la stratégie.

LE COLONEL. — Madame s'est plus occupée de législation.

MADAME DE LÉVALLE. — Moi?

LE COLONEL. — J'ai eu l'honneur de l'entendre attaquer nos nouvelles lois chez madame de Séroulle.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec dépit. — Il raille encore.

ERNEST, au colonel. — Votre campagne a vraiment été brillante; j'en lisais ce matin le récit. (Il prend la brochure laissée sur le guéridon.) — J'ai été frappé du grand nombre d'actions d'éclat... Il y a surtout la défense d'un passage...

LE COLONEL. — D'un passage?

ERNEST. — Oui... par un chef de bataillon... qu'on ne nomme pas... près du Rhin.

LE COLONEL. — Ah! oui.

ERNEST. — Sais-tu que c'est un moderne Léonidas!

LE COLONEL. — Mon Dieu! il n'a fait que son devoir.

MADAME DE LÉVALLE, à part : Il est envieux de la gloire des autres.

ERNEST. — Oh, tu ne connais peut-être pas toutes

les circonstances. (Il cherche dans la brochure.) Du reste, tiens, voici. (Il lit :) « Un chef de bataillon s'était placé avec quelques compagnies à l'entrée de la plaine pour arrêter la seconde division ennemie forte de quinze mille hommes. »

LE COLONEL. — Dix mille seulement.

MADAME RENNETERRE. — Voilà comme on exagère.

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Quelle petitesse !

ERNEST, continuant. — « Prendre un pareil poste, c'était accepter une mort presque certaine : mais le résultat de la journée devait en dépendre. »

LE COLONEL. — C'est une supposition.

MADAME RENNETERRE. — Certainement.

MADAME DE LÉVALLE, avec mépris. — Oh ! (A Ernest.) Continuez donc, mon frère.

ERNEST, continuant. — « La lutte fut terrible ; l'ennemi était vingt fois plus nombreux, et, à diverses reprises, les Français reculèrent ; mais ils furent ramenés au combat par leur chef. Enfin, quand les renforts arrivèrent le soir, ils le trouvèrent entouré seulement de quelques soldats, frappé de trois blessures, mais l'épée haute et combattant toujours ! »

MADAME DE LÉVALLE, avec exaltation. — Oh ! que cela est beau !

MADAME RENNETERRE. — Mais je ne trouve rien d'extraordinaire, n'est-ce pas, Emma ?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Quoi ! vous n'êtes point émue d'un tel courage ! vous ne sentez pas le désir de connaître ce chef de bataillon, ne fût-ce que pour lui serrer la main ?

LE COLONEL. — Ah, madame...

MADAME DE LÉVALLE, plus vivement. — Oui, Monsieur, je ne suis, à la vérité, qu'une faible femme, aucune rivalité ne peut me rendre injuste ; mais, je le répète, je voudrais pouvoir témoigner à un tel homme mon admiration, mon respect.

LE COLONEL. — C'est trop !

MADAME RENNETERRE, en riant. — Pourquoi pas votre amour ?

MADAME DE LÉVALLE, avec impatience. — Eh ! mon Dieu ! Madame, on pourrait être fière d'en inspirer à un tel cœur. Mais cette action a-t-elle été au moins récompensée ?

LE COLONEL. — Oui, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — Et comment ?

LE COLONEL. — Par le grade de colonel.

ERNEST. — De colonel ?... Est-ce que par hasard tu serais...

LE COLONEL. — J'ose à peine l'avouer maintenant.

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi ! vous !

MADAME RENNETERRE. — Lui !

LE COLONEL. — Mais, tout autre officier eût agi comme moi.

MADAME RENNETERRE, vivement. — Du tout. C'est une action sublime.

ERNEST. — Vous disiez le contraire tout à l'heure.

MADAME RENNETERRE. — C'était l'émotion, j'étais si attendrie. (Bas à Emma.) Attendrissez-vous donc, ma chère.

MADAME DE LÉVALLE, avec embarras. — Pardon... Monsieur... si j'avais pu soupçonner.

LE COLONEL. — Vous eussiez gardé le silence ? Oh ! ne regrettez point, Madame, les bienveillantes paroles que vous avez prononcées. Tous les éloges ne caressent point la vanité ; il en est qui vont jusqu'au cœur, et l'approbation de certaines personnes, lors même qu'on n'en a mérité qu'une partie, encourage à s'en rendre plus complétement digne.

MADAME RENNETERRE, qui a parlé à un domestique, au fond. — Colonel, vous aviez accepté quelques rafraîchissements.

LE COLONEL. — Je suis à vos ordres, Madame.

MADAME RENNETERRE, à madame de Lévalle. — Ne voulez-vous point nous suivre ?

MADAME DE LÉVALLE. — Mille grâces.

MADAME RENNETERRE, bas, à Emma. — Placez-vous près du colonel.

(Elle sort avec le colonel et Emma.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LÉVALLE, ERNEST.

ERNEST, à part. — La première glace est brisée des deux côtés ; j'ai déjà ébranlé les préventions du colonel. A ma sœur, maintenant.

MADAME DE LÉVALLE, l'apercevant. — Eh bien ! vous n'accompagnez pas votre ami comme vous l'aviez annoncé ?

ERNEST. — Non, ma sœur ; je veux te parler.

MADAME DE LÉVALLE. — A moi ?

ERNEST. — Oui. Tout à l'heure j'ai été trop brusque.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! vous en convenez?

ERNEST. — J'ai eu tort. Voyons, Agathe, est-ce que tu m'en veux ?

MADAME DE LÉVALLE. — Je crois que oui.

ERNEST. — Eh bien ! voyons, faisons la paix... Ta main, sœur.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! que tu sais bien faire de moi ce que tu veux.

(Ils se donnent la main.)

ERNEST. — C'est qu'en vérité je ne sais pas comment nous avons pu nous quereller. Moi qui t'aime tant ! Ce sont ces maudites préventions. (Mouvement de madame de Lévalle.) Oh ! je ne t'en parlerai plus ! Qu'est-ce, après tout, qu'un ami près d'une sœur que l'on chérit ? Aussi j'ai voulu en finir tout de suite à cet égard.

MADAME DE LÉVALLE. — Comment ?

ERNEST. — Oui ; je n'avais pas osé te l'avouer ce matin, mais j'avais eu l'imprudence de communiquer mes projets de mariage au colonel avant son arrivée.

MADAME DE LÉVALLE. — Se peut-il !

ERNEST. — Oh ! ne crains rien. J'ai senti qu'il fallait s'expliquer franchement. Aussi je ne lui ai rien caché.

MADAME DE LÉVALLE. — Que dis-tu ?

ERNEST. — Je viens de lui déclarer à l'instant que tu l'avais en horreur.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! mon Dieu !

ERNEST. — Et que tu aimerais mieux voir ressusciter ton premier mari.

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi ! tu lui as répété...

ERNEST. — Tout ce que tu m'avais dit.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais c'est de la folie !

ERNEST. — Nullement ; il fallait cela pour couper court à toute espérance ; car tu ne sais pas le plus curieux de l'affaire ?

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi donc ?

ERNEST. — Cet homme que tu regardes comme un monstre, que tu fuirais jusqu'au bout du monde...

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ?

ERNEST. — Eh bien... il t'adore!

MADAME DE LÉVALLE. — Moi?

ERNEST. — Toi.

MADAME DE LÉVALLE. — C'est impossible!

ERNEST. — Veux-tu que je le lui fasse dire?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Non, non; tu te seras trompé.

ERNEST. — Trompé? Ah! pardieu! il n'y avait qu'à voir sa consternation quand je lui ai fait connaître ton opinion à son égard; il a pris une figure... oh! une figure...

MADAME DE LÉVALLE. — Comment! et cela vous fait rire, mon frère?

ERNEST. — Il n'y a pas de quoi, peut-être? Comprends-tu rien de plus bouffon que cette maladresse qui, au milieu de tant de femmes disposées à lui vouloir du bien, lui fait choisir précisément la seule qui le déteste? Oh! je lui croyais plus d'esprit. C'est qu'il était vraiment désespéré.

MADAME DE LÉVALLE, émue. — Est-ce vrai?

ERNEST. — Du reste, sois tranquille; c'est un amour dont il se guérira facilement.

Madame de Lévalle, piquée. — Je vous remercie, mon frère.

Ernest. — Aimerais-tu donc mieux qu'il ne guérît pas ?

Madame de Lévalle. — Je ne dis point cela ; mais je ne conçois pas que vous, Ernest, qui avez de la sensibilité, de la bonté, vous tourniez en ridicule le chagrin d'un ami.

Ernest. — Veux-tu que je me désole? A quoi bon? Il va d'ailleurs repartir.

Madame de Lévalle. — Le colonel ?

Ernest. — Certainement; dès qu'il a appris que sa présence te déplaisait, il m'a déclaré qu'il allait retourner à Paris.

Madame de Lévalle, vivement. — Et vous ne vous y êtes pas opposé ?

Ernest. — Pourquoi ?

Madame de Lévalle. — Pourquoi ! Mais l'hospitalité, la plus simple politesse vous en faisait un devoir !

Ernest. — Puisque tu ne peux pas le souffrir.

Madame de Lévalle, vivement. — Il ne s'agit pas de

moi, mon frère. Nous sommes chez madame Renneterre, et si elle apprend que je suis la cause de ce départ, Dieu sait quels commentaires, que de suppositions! C'est me compromettre.

Ernest. — Mais il me semble que c'est plutôt en restant que le colonel pourrait...

Madame de Lévalle, vivement. — Du tout; je ne veux chasser personne du château. En définitive, le colonel est un homme bien né, qui mérite des égards.

Ernest. — Alors, ma chère amie, parle-lui toi-même; moi je ne puis changer ainsi de rôle à chaque instant. J'ai l'air de jouer la comédie bourgeoise... d'autant que je ne fais que des maladresses.

Madame de Lévalle, d'un ton affirmatif. — Oh! cela...

Ernest. — Justement voici le colonel.

Madame de Lévalle. — Lui!

Ernest. — Dis-lui de rester, si tu veux.

Madame de Lévalle. — Mais non.

Ernest. — Je ne m'en mêle plus.

Madame de Lévalle. — Ernest, je t'en prie.

Ernest. — Adieu. (Il sort.)

Madame de Lévalle, seule. — Peut-on me laisser ainsi ! Voilà le colonel qui monte le perron. Il a la tête baissée ; il réfléchit, sans doute. Pauvre jeune homme ! Ah ! mais non, il lit le journal ! (On entend le colonel qui fredonne.) On dirait qu'il chante... Ah ! oui, pour s'étourdir ! Il faut que je lui montre moins de froideur. Ce n'est pas pour moi, car je ne reviendrai jamais sur son compte, mais par considération pour madame Renneterre.

(Elle va se placer près la table et prépare son métier à tapisserie.)

SCÈNE X.

MADAME DE LÉVALLE, LE COLONEL.

Le Colonel, entrant, un journal à la main, sans voir madame de Lévalle. — C'est singulier. Si j'en croyais quelques paroles échappées tout à l'heure à Ernest, l'apparente froideur de madame de Lévalle à mon égard cacherait une sympathie que malheureusement je ne partage point.

Madame de Lévalle, à part. — Le voici.

Le Colonel. — N'importe ; c'est la sœur d'un ami ; montrons-nous au moins poli.

Madame de Lévalle, se détournant. — Ah ! monsieur le colonel.

Le Colonel. — De grâce, Madame, ne vous dérangez point.

Madame de Lévalle. — Monsieur cherchait sans doute madame Renneterre ?

Le Colonel. — Nullement, je parcourais le journal.

Madame de Lévalle. — Continuez, je vous prie.

Le Colonel, à part. — Elle affecte toujours la même froideur.

Madame de Lévalle, à part. — Il cherche à cacher son émotion.

(Madame de Lévalle travaille près de la table ; le colonel s'assied près du guéridon de l'autre côté du théâtre. Un silence pendant lequel ils se regardent à la dérobée.)

Le Colonel. — Si Madame était curieuse de connaître les dernières nouvelles?

Madame de Lévalle. — Volontiers.

Le Colonel, lisant. — *Nouvelles extérieures :* « Les journaux anglais continuent leurs injures contre

l'empereur des Français à propos de son divorce. »

(Madame de Lévalle se détourne vivement.)

Le Colonel, qui s'est arrêté un peu embarassé. — Ah! Mon Dieu! j'ai la main malheureuse.

Madame de Lévalle. — Pourquoi donc? Le journaliste doit justifier cet acte.

Le Colonel. — En effet, Madame.

Madame de Lévalle. — N'est-ce point votre opinion?

Le Colonel. — A moi? Nullement.

Madame de Lévalle. — Comment! Mais il me semble avoir entendu monsieur le colonel défendre le divorce.

Le Colonel. — En principe et au profit de l'être faible; c'est toujours mon avis, Madame, mais non dans l'intérêt de l'inconstance ou de l'ambition.

Madame de Lévalle. — Je ne comprends pas.

Le Colonel. — Dans l'état de nos mœurs, l'homme, quoi qu'il arrive, est libre et maître de ses actions. Sans briser une union, il peut la dénouer, tandis que la femme qui souffre ne peut pas même fuir son persécuteur, la loi en fait l'esclave de son mari. C'est là ce que je ne puis supporter.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Ainsi, vous voudriez que le divorce fût permis...

LE COLONEL. — Seulement aux femmes.

MADAME DE LÉVALLE, d'un ton aimable. — Mais c'est très-raisonnable, cela. Je n'avais point du tout compris ainsi.

LE COLONEL. — Madame...

MADAME DE LÉVALLE, amicalement. — Ma corbeille, je vous en prie, colonel.

(Le colonel prend sur le guéridon la corbeille où se trouvent les laines, et les apporte à madame de Lévalle.)

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! c'est là votre raison pour soutenir le divorce? Mais c'est bien différent. Je m'explique à présent votre généreuse chaleur. J'avais cru, au contraire, que, comme homme, vous défendiez un moyen d'inconstance et d'abandon.

LE COLONEL, avec chaleur. — Moi, Madame ! Ah ! s'il fallait dire toute ma pensée, pour ma part, je ne saurais comprendre le divorce. Après avoir confié à une femme toutes ses espérances, après avoir vécu de sa vie, comment songer à un nouvel amour? Comment pouvoir déménager ainsi son cœur? C'est impossible.

MADAME DE LÉVALLE. — N'est-ce pas? (très-aimable.) Asseyez-vous donc, colonel.

LE COLONEL, tristement. — Du reste, nous autres militaires, nous ne devrions point avoir de pareilles idées.

MADAME DE LÉVALLE. — Et pourquoi?

LE COLONEL. — Parce que le bonheur de la famille nous est interdit, et que notre profession nous condamne à de continuelles séparations.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Et qui empêche de suivre le mari qu'on aime?

LE COLONEL, vivement. — Quoi! vous comprenez donc qu'une femme brave la fatigue, le danger?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Qu'importent le danger, la fatigue, lorsqu'on les partage avec celui qu'on a choisi, quand on a la joie de veiller sur lui, de le consoler, d'être sa providence?

LE COLONEL, ravi et se rapprochant. — Oh! oui, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE, avec chaleur. — Qu'est-ce que la vie d'une femme sans les sacrifices? Le dévouement n'est-il pas notre bonheur, notre plus beau

privilége? Ne devons-nous pas tout braver plutôt qu'une séparation?

LE COLONEL, se rapprochant encore. — Certainement. Continuez donc, je vous en prie, Madame !

MADAME DE LÉVALLE, un peu confuse et souriant. — Pardon, je ne sais pourquoi je vous parle avec cette chaleur.

LE COLONEL. — Ah ! Madame, j'étais si heureux de vous entendre ! Pourquoi vous interrompre ? Il semble que vous m'en vouliez encore de cette discussion chez madame de Séroulle.

MADAME DE LÉVALLE. — Moi ? nullement ; et la preuve, c'est que je voulais vous prier de ne point repartir aujourd'hui.

LE COLONEL. — Il se pourrait !

MADAME DE LÉVALLE. — Vous consentez ?

LE COLONEL. — Madame !...

MADAME DE LÉVALLE, vite. — C'est convenu.

LE COLONEL. — Si vous l'exigez ?

MADAME DE LÉVALLE. — Au nom de madame Renneterre. (Regardant par la fenêtre.) Mais votre cheval vous attend. Vous me permettez de prévenir ?

LE COLONEL. — Restez, de grâce, Madame. Je vais donner de nouveaux ordres.

(Il sort en saluant.)

SCÈNE XI.

MADAME DE LÉVALLE, le regardant s'en aller.

Décidément, il est mieux que je ne croyais ; il n'est même pas mal ; il est même très-bien. — Oh ! si mon frère m'entendait faire cet aveu, quel triomphe pour lui ! Je ne lui donnerai pas cet avantage, d'autant qu'il voudrait revenir à ses projets, à ses folies. Non, toute réflexion faite, je crois que M. de Massol est le mari qui me convient. Maintenant d'ailleurs, que j'ai écrit, je suis presque engagée. Eh bien ! tant mieux ; cela m'ôtera l'ennui des hésitations. Qu'il vienne, et je l'épouse.

(Elle reste assise et rêveuse.)

SCÈNE XII.

MADAME DE LÉVALLE, ERNEST.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! c'est toi, Ernest ?

ERNEST. — Oui. Le colonel vient de te quitter ?

MADAME DE LÉVALLE. — A l'instant.

ERNEST. — Eh bien ?

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! je suis tout à fait revenue sur son compte.

ERNEST, vivement et avec joie. — En vérité ?

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! c'est un homme...

ERNEST. — N'est-ce pas ?

MADAME DE LÉVALLE. — Un homme... très-estimable...

ERNEST, désappointé. — Ah ! tu trouves ?

MADAME DE LÉVALLE. — Il a l'air de connaître parfaitement sa profession.

ERNEST, étonné. — Ah ça ! mais de quoi avez-vous donc parlé ?

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! il m'a lu la *Gazette*.

ERNEST. — Le colonel ? (A part.) C'était bien la peine de lui ménager un tête-à-tête. (Haut.) Mais, enfin, tu l'as prié de rester.

MADAME DE LÉVALLE. — Et il reste.

ERNEST. — A la bonne heure. (A part.) Il faudra bien qu'ils causent et qu'ils se fassent connaître

l'un à l'autre. (Haut.) A propos, tu as écrit à notre tante, madame de Neuville ?

Madame de Lévalle. — Quoi ! tu sais ?

Ernest. — J'ai vu la lettre tout à l'heure entre les mains d'Étienne. Tu t'excuses sans doute de ne pouvoir recevoir M. de Massol ?

Madame de Lévalle. — Au contraire.

Ernest. — Comment ?

Madame de Lévalle. — Je permets à ma tante de l'amener.

Ernest. — Que dis-tu ? Mais tu n'as pas réfléchi que c'était presque une promesse.

Madame de Lévalle. — Mon Dieu ! je le sais.

Ernest. — Mais songe...

Madame de Lévalle, vivement. — Je songe que vous-même, mon frère, vous me donniez, il y a quelques jours, d'excellentes raisons pour recevoir M. de Massol.

Ernest. — Sans doute, mais depuis...

Madame de Lévalle. — Depuis, rien n'est changé. J'ai été persécutée par ma tante, par vous, par toute la famille, enfin, pour ce mariage ; je veux en finir, et, puisqu'on l'exige, je consens à tout.

ERNEST. — Mais non.

MADAME DE LÉVALLE. — J'épouserai M. de Massol.

ERNEST. — Toi !

MADAME DE LÉVALLE, émue. — Et si... je suis malheureuse...

ERNEST. — Ma sœur !

MADAME DE LÉVALLE. — Ce sera votre faute !

ERNEST. — A moi ! Ah ! par exemple, Agathe !...

(Madame de Lévalle sort.)

SCÈNE XIII.

ERNEST, seul.

Eh bien ! que signifie ?... — Ah ! au diable les sœurs, les amis, les mariages ! Je ne sais pas pourquoi je m'obstine, moi, à vouloir les rendre heureux malgré eux. A-t-on jamais vu pareil entêtement ? Accepter M. de Massol ; changer d'avis justement au moment... où j'en fais autant !... — C'est du dépit, je n'en puis douter. Mais comprend-on l'autre, qui lui lit la *Gazette* ? Je les croyais plus forts dans le 4e hussards. Avec tout cela, M. de Massol va venir demain peut-être. Et je connais ma tante, c'est le

Sosie de madame Renneterre; deux heures après son arrivée, le mariage sera conclu. Encore, si l'on pouvait la prévenir, trouver un moyen de forcer le colonel et Agathe à un rapprochement, à une déclaration. Mais il faudrait une occasion...

SCÈNE XIV.

ERNEST, LE COLONEL.

Ernest. — Ah! c'est toi?

Le Colonel. — Oui. Je croyais madame de Lévalle ici.

Ernest. — Tu venais peut-être lui lire encore le journal.

Le Colonel. — Quelle idée! Je venais m'excuser de nouveau de cette malheureuse rencontre chez madame de Séroulle; car je ne sais comment j'ai vu ta sœur ce jour-là, je lui ai trouvé l'air froid, dédaigneux.

Ernest. — Elle en disait autant de toi.

Le Colonel. — Sans doute; on m'avait fait d'elle tant d'éloges avant son arrivée, que j'étais mal disposé. Je n'aime pas que l'on m'impose l'admiration, et je

croyais faire acte d'indépendance en ne pliant pas le genou devant l'idole. Mais aujourd'hui nous avons causé, et je l'ai trouvée... adorable.

ERNEST. — Vraiment?

LE COLONEL. — J'ai, du reste, un reproche à te faire. Tu ne m'avais pas dit qu'elle allait se marier.

ERNEST. — Ma sœur?

LE COLONEL. — Madame Renneterre vient de m'en faire confidence.

ERNEST. — Mais du tout. C'est un projet abandonné.

LE COLONEL. — En vérité? Alors, mon cher ami, je ne reste pas ici.

ERNEST. — Pourquoi donc?

LE COLONEL. — Parce que je finirais par devenir amoureux de madame de Lévalle.

ERNEST. — Eh bien! quand cela serait? Ne t'ai-je pas dit...

LE COLONEL. — Qu'elle était bien disposée en ma faveur; mais, outre que je n'en crois rien, je n'oserai jamais épouser ta sœur.

ERNEST. — Comment?

Le Colonel. — Non. Oh! je sais bien que tu me traiteras de tête romanesque, comme autrefois; mais la beauté de madame de Lévalle, son nom, sa fortune, lui donnent droit à un plus brillant mariage.

Ernest. — Mais songe donc...

Le Colonel. — Je songe que je ne m'estime pas assez pour accepter un sacrifice. Je voudrais que ma femme reçût tout de moi, et que la reconnaissance la préparât à un sentiment plus tendre. Oh! tu peux rire à ton aise!... Mais je vais plus loin, vois-tu; je voudrais lui avoir rendu quelque grand service...

Ernest. — C'est cela; comme dans *Ma tante Aurore;* tu voudrais l'avoir sauvée des brigands, de l'eau ou des flammes.

Le Colonel. — Eh, mais! ce ne serait pas si mal.

Ernest. — Eh bien! dis donc, c'est un plaisir que tu aurais dû te procurer dernièrement, à l'incendie de l'ambassade.

Le Colonel. — Tu crois plaisanter, mais c'est ce que j'ai fait.

Ernest. — Toi?

Le Colonel. — Certainement; j'ai arraché une femme du milieu des flammes. Malheureusement,

après l'avoir mise en sûreté, j'ai été obligé de la laisser là pour courir à l'incendie.

ERNEST, à part. — Dieu ! si c'était ma sœur ! Pourquoi pas ? C'est l'occasion que je cherchais.

LE COLONEL. — Tout ce que je sais d'elle, c'est que je l'ai trouvée près de l'entrée du pavillon.

ERNEST. — Près de l'entrée ?

LE COLONEL. — J'ai aperçu à mes pieds une femme évanouie.

ERNEST. — Jeune ?

LE COLONEL. — Je le suppose à sa taille élégante.

ERNEST. — Mais ses traits ?

LE COLONEL. — Il faisait nuit ; je n'ai pu les voir.

ERNEST. — Tu ne les as point vus ? (Ouvrant ses bras.) Ah ! mon ami !

LE COLONEL. — Eh bien ! qu'as-tu donc ?

ERNEST, l'embrassant. — Mon ami, laisse-moi te serrer dans mes bras.

LE COLONEL, se dégageant avec peine. — Mais il devient fou.

ERNEST. — Oui, de joie.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! quels cris !

ERNEST. — Ah ! madame Renneterre, mademoiselle Emma, ma sœur...

MADAME DE LÉVALLE. — Qu'y a-t-il donc ?

ERNEST. — Tu cherchais celui qui t'avait sauvé des flammes ?

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ?

ERNEST, montrant le colonel. — Le voilà !

LE COLONEL. — Moi !

TOUS. — Lui !

ERNEST. — Oui. (A part.) Si ce n'est pas, ça aurait pu être.

MADAME DE LÉVALLE. — Se peut-il, colonel ?

LE COLONEL. — J'ose encore à peine croire à ce bonheur.

ERNEST. — C'est lui, te dis-je, il m'a donné tous les détails. (L'embrassant encore.) Oh ! cher ami, va !

crois bien que mon cœur... mon cœur... (Il s'arrête comme étouffé par l'émotion, et dit à madame de Lévalle d'un ton sérieux :) Agathe, il n'y a que vous qui puissiez payer le colonel d'un pareil service.

MADAME DE LÉVALLE, baissant les yeux. — Mon frère...

MADAME RENNETERRE. — Mais je n'en reviens pas... Et vous êtes certain, Ernest ?

ERNEST. — Certain.

LE COLONEL. — Il y a d'ailleurs un moyen facile de s'assurer.

ERNEST, vivement. — C'est inutile.

LE COLONEL. — La femme que j'ai sauvée portait des bracelets.

ERNEST. — Comme ma sœur.

LE COLONEL. — L'un d'eux m'est resté.

ERNEST, à part. — Ah ! diable !

LE COLONEL. — Et le voici.

MADAME RENNETERRE. — Montrez. (Jetant un cri.) Ah !

ERNEST. — Quoi donc ?

MADAME RENNETERRE. — C'est le bracelet de ma fille.

MADAME DE LÉVALLE. — D'Emma !

EMMA. — Oui.

ERNEST. — Son bracelet !

MADAME RENNETERRE. — Ainsi, c'est vous, colonel, qui avez sauvé mon enfant?

LE COLONEL, embarrassé. — Madame...

MADAME RENNETERRE, à Emma. — C'est ton sauveur ! (Bas.) Évanouissez-vous, Mademoiselle.

EMMA. — Mais, maman, je ne puis...

MADAME RENNETERRE. — Alors, il faut que ce soit moi. (Feignant de s'évanouir.) Ah !...

EMMA. — Ah ! mon Dieu ! ma mère !

ERNEST, à part. — C'est cela, elle perd connaissance pour sa fille.

MADAME RENNETERRE, révenant à elle. — Ah ! ah ! une telle émotion...

LE COLONEL. — Remettez-vous, de grâce, Madame.

MADAME RENNETERRE, assise. — Oui, colonel, oui. (Elle lui donne la main, et prend celle de sa fille.) Ma fille, rappelle-toi ce qu'Ernest disait tout à l'heure : il n'y a que toi qui puisses payer un tel service.

Ernest, à part. — C'est cela, je lui ai fourni jusqu'à la formule !

Madame de Lévalle, d'une voix troublée. — Je me réjouis de ce qu'une erreur de mon frère ait amené une découverte... aussi heureuse... pour tout le monde.

Madame Renneterre, à Ernest. — Ah ! oui, c'est vous que nous devons remercier.

Ernest, avec humeur. — Il n'y a pas de quoi.

Madame Renneterre, se levant. — Ah !

Emma. — Vous devriez rentrer, maman.

Madame Renneterre. — Non, non, j'aime mieux prendre l'air, et si le colonel veut bien me donner le bras...

Le Colonel. — Madame, je suis à vos ordres.

Madame Renneterre, embrassant sa fille. — Chère enfant. (Au colonel avec sentiment.) Elle vous doit la vie. (Le colonel salue.) Venez.

(Emma les conduit jusqu'à la porte ; madame de Lévalle s'est assise, pensive, à gauche ; Ernest est à droite.)

SCENE XVI.

MADAME DE LÉVALLE, EMMA, ERNEST.

ERNEST, à part, regardant madame de Lévalle. — Ma sœur est toute pensive; elle l'aime peut-être, maintenant... Et c'est moi... Oh! sot que je suis!

EMMA, qui est à la fenêtre à gauche. — Comme ma mère cause vivement avec le colonel!

MADAME DE LÉVALLE, sortant de sa rêverie. — Ah! où cela?

ERNEST, à part. — Parbleu! elle arrange le mariage.

MADAME DE LÉVALLE, agitée. — Le colonel a l'air de la remercier; il lui baise la main.

ERNEST, à part. — Allons, c'est une chose faite, et nul moyen de l'empêcher; cette petite sotte n'a même pas une inclination, pas un amant jaloux qui puisse s'opposer... (Comme frappé d'une idée subite.) Ah! quelle idée! oui, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE, quittant la fenêtre. — Ils disparaissent.

Emma. — Oh! il faut que j'aille rejoindre maman pour savoir...

Ernest, qui a pris un air sombre et s'est placé devant la porte les bras croisés. — Restez, mademoiselle.

Emma. — Comment?

Ernest, avec emportement. — Vous n'irez pas.

Emma, reculant effrayée. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

Madame de Lévalle. — Que signifie?

Ernest, d'une voix sombre. — Ah! vous avez deviné, n'est-ce pas, que dans ce moment votre mère arrangeait votre mariage avec le colonel?

Emma, reculant. — N'ouvrez donc pas les yeux comme cela, monsieur Ernest, vous me faites peur.

Madame de Lévalle. — Qu'avez-vous, mon frère?

Ernest, avec sentiment. — Elle me le demande! (A Emma.) Et vous aussi, vous n'avez point lu dans mon cœur.

Emma. — Comment? Est-ce que...

Ernest. — Eh bien! oui, oui... je vous aime.

Emma. — Moi!

Madame de Lévalle. — Emma?

ERNEST. — Comme un insensé!

EMMA. — Ah! mon Dieu!

MADAME DE LÉVALLE. — Mais c'est incroyable. Vous me disiez ce matin...

ERNEST, l'interrompant. — Ce matin, je voulais cacher ma passion.

EMMA. — Pourquoi?

ERNEST. — Pourquoi? (Avec sentiment.) Vous me demandez pourquoi, vous, Emma, à qui je croyais de là sensibilité? Ah! je ne m'attendais pas à cette question.

MADAME DE LÉVALLE, à Ernest. — Avant de parler, tu voulais donc t'assurer de ses sentiments?

ERNEST, vivement. — Justement, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah! je comprends.

ERNEST. — N'est-ce pas, ma sœur? (A part.) Elle est plus heureuse que moi.

EMMA. — Mon Dieu! mais si ma mère au moins avait été avertie...

ERNEST. — Votre mère, Emma! Ainsi, vous m'aimez?

EMMA, vivement. — Je ne dis pas cela.

ERNEST, sombre. — Alors, vous ne m'aimez pas?

EMMA, embarrassée. — Je ne dis pas cela non plus.

ERNEST. — Non; mais je le vois trop bien...

MADAME DE LÉVALLE. — Mais du tout, mon frère...

ERNEST, avec désordre. — Oh! ne cherchez point à me tromper; c'est l'autre que l'on me préfère! (A Emma.) Votre mère, d'ailleurs, s'est expliquée assez clairement tout à l'heure. Dans ce moment même, votre main est accordée au colonel, sans doute; mais qu'il n'espère pas détruire impunément toutes mes espérances!

MADAME DE LÉVALLE. — Que dites-vous?

ERNEST. — Ce mariage ne se fera point tant que je vivrai.

EMMA. — Ah! monsieur Ernest!

MADAME DE LÉVALLE, effrayée. — Un duel! mon frère!

ERNEST. — Oui, et je punirai en même temps les impertinences de cet homme à ton égard.

MADAME DE LÉVALLE, voulant le retenir. — Mais non...

ERNEST. — Oser te contredire dans un salon!... Défendre le divorce!

MADAME DE LÉVALLE. — Mon frère!

ERNEST. — Oh! je le hais autant que toi maintenant.

MADAME DE LÉVALLE. — De grâce!...

ERNEST, parcourant le salon. — Non, cela ne peut point se passer ainsi.

MADAME DE LÉVALLE, le suivant d'un côté. — Calme-toi, mon frère.

EMMA, le suivant de l'autre côté. — De grâce, monsieur Ernest.

ERNEST, de même. — Il faut que je le voie sur-le-champ.

EMMA. — Non, je vous en prie.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon frère, écoute-moi.

ERNEST. — Je le forcerai à me rendre raison.

MADAME DE LÉVALLE — Mon frère!...

EMMA. — Monsieur Ernest!...

ERNEST, s'arrêtant. — Laissez-moi.

EMMA, joignant les mains. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DE LÉVALLE. — Je t'en prie, mon ami?

ERNEST. — Ma sœur! (Il l'embrasse, et dit à part :) Cela va bien. (Haut.) Adieu!

MADAME DE LÉVALLE, cherchant à le retenir. — Non, tu ne sortiras pas, Ernest!... il ne m'entend plus!

EMMA, effrayée. — Ah! madame, il va se battre!

MADAME DE LÉVALLE. — Je l'empêcherai à tout prix.

EMMA. — Dites-lui que je suis prête à l'épouser, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — Est-ce vrai?

EMMA. — Sans doute. Mais le colonel?...

MADAME DE LÉVALLE. — Je m'en charge.

EMMA. — Le voici.

MADAME DE LÉVALLE. — Laissez-moi avec lui, Emma.

EMMA. — Oui, madame. Mais ils ne se battront pas?

MADAME DE LÉVALLE. — Non.

EMMA. — C'est que je m'intéresse à tous deux.

MADAME DE LÉVALLE. — Ne craignez rien. Mais il faut que je parle à M. de Beaulieu.

Emma. — C'est cela. (A part.) Et moi, je vais tout dire à ma mère.

Madame de Lévalle, à part. — Il faut que j'assure le bonheur de mon frère. Voici le colonel.

SCÈNE XVII.

MADAME DE LÉVALLE, LE COLONEL.

Le Colonel, à part. — Je croyais ne jamais pouvoir quitter cette excellente dame.

(Il aperçoit madame de Lévalle et la salue.)

Madame de Lévalle. — Eh bien! Monsieur, madame Renneterre est-elle entièrement remise?

Le Colonel. — Entièrement, Madame.

Madame de Lévalle. — Je conçois, du reste, son émotion et sa surprise. Il y a dans tout ce qui vient de se passer quelque chose de si imprévu... Vous avez dû être bien heureux...

Le Colonel. — Oui, d'abord.

Madame de Lévalle. — La précipitation de mon frère a failli pourtant causer une erreur.

Le Colonel, vivement. — Que je regrette.

MADAME DE LÉVALLE. — Pourquoi cela?

LE COLONEL. — Parce qu'il m'eût été bien doux de penser, Madame, que j'avais pu mériter votre reconnaissance.

MADAME DE LÉVALLE, souriant. — Mon Dieu! Monsieur, qui sait si vous n'êtes pas également mon sauveur inconnu? Dans tous les cas, je suis prête à le supposer.

LE COLONEL. — Prenez garde, Madame, la reconnaissance impose certains devoirs.

MADAME DE LÉVALLE. — Me croyez-vous incapable de les remplir?

LE COLONEL. — Je ne dis point cela, mais on ne peut rien refuser à un sauveur.

MADAME DE LÉVALLE. — Encore faut-il qu'il demande.

LE COLONEL. — Mais s'il demande beaucoup!

MADAME DE LÉVALLE. — Beaucoup n'est point trop.

LE COLONEL. — Et si en retour du service rendu il demandait... plus que de la gratitude!

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien! on lui donnerait de l'amitié.

LE COLONEL. — Et s'il désirait plus que de l'amitié?

MADAME DE LÉVALLE. — Plus que de l'amitié ! Oh ! mais alors, ce serait un service placé à usure.

LE COLONEL. — S'il demandait enfin qu'on lui consacrât la vie qu'il a conservée?

MADAME DE LÉVALLE. — Vous faites des suppositions.

LE COLONEL. — Eh bien ! non, Madame ; il n'y a de supposé que mon droit à un tel bonheur, et cependant je donnerais ma vie pour l'obtenir !

MADAME DE LÉVALLE. — Que dites-vous?

LE COLONEL. — Ce que je voulais cacher, ce que vos encouragements m'ont arraché. Ah ! ne me répondez pas que c'était un jeu de votre esprit, Madame ; ne me punissez point d'un malheureux hasard. — Vous détournez les yeux, vous paraissez émue ; de grâce, ah ! dites que vous ne me repousserez point; j'attends votre réponse à genoux.

MADAME DE LÉVALLE. — Que faites-vous?

LE COLONEL. — Un mot, un regard, ou je penserai que vous m'en voulez encore.

MADAME DE LÉVALLE. — De grâce !

Le Colonel. — Je croirai que cette querelle à propos de divorce...

Madame de Lévalle, lui mettant la main sur la bouche. — Ah ! ne prononcez donc pas ce mot-là.

Le Colonel, se relevant. — Cette main... vous me la donnez?

Madame de Lévalle. — Puisque vous l'avez prise.

Le Colonel. — Ah ! chère Agathe !

(Il serre les mains de madame de Lévalle sur son cœur.)

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, ERNEST.

Ernest. — Ah !

Madame de Lévalle, sans se déranger. — Mon frère...

Le Colonel, le bras de madame de Lévalle sous le sien. — Eh ! c'est ce cher Ernest...

Ernest. — Que signifie !

Le Colonel. — Cela signifie, Monsieur, que vous n'êtes plus mon meilleur ami...

Ernest. — Comment !

Le Colonel, lui tendant la main. — Mais mon frère.

ERNEST. — Il se pourrait!

MADAME DE LÉVALLE, en souriant, un peu confuse. — Oui.

ERNEST, au colonel. — Ah çà! mais je croyais que tout à l'heure madame Renneterre...

LE COLONEL. — Elle avait eu, en effet, quelques idées. Mais moi, j'étais déjà pris, et je me suis expliqué franchement.

ERNEST. — Très-bien. (Bas à madame de Lévalle.) — Et moi, j'ai repris à Étienne la lettre adressée à notre tante.

MADAME DE LÉVALLE, bas. — Ah! merci!

ERNEST, donnant la main au colonel. — De sorte que tout le monde est content.

MADAME DE LÉVALLE. — Oui, même vous, jaloux; car rien ne s'oppose plus maintenant à votre mariage avec Emma.

ERNEST, vivement. — Nous en reparlerons plus tard.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA.

MADAME RENNETERRE, gravement. — C'est inutile.

MADAME DE LÉVALLE. — Madame Renneterre...

Ernest, à part. — Oh !...

Madame Renneterre, de même. — Emma vient de m'avouer tout.

Ernest, à part. — Aïe !

Madame Renneterre, de même. — Vous avez gardé avec moi un silence offensant, Ernest.

Ernest. — Ma marraine...

Madame Renneterre, de même. — Vous savez en outre que je trouve Emma trop jeune pour se marier.

Emma, à part. — Comment ?

Ernest, vite. — J'attendrai, ma marraine.

Madame Renneterre, très-vite. — Non, non ; mon cœur ne sait point résister aux prières. Je vous la donne.

Ernest, stupéfait. — Oh ! ma marraine ! (A part.) En définitive, elle est charmante. (Haut.) Votre main, ma petite Emma. (A madame Renneterre.) Et vous, maman, embrassez-moi !

Madame Renneterre. — Oui. (Avec exaltation.) J'ai un gendre.

Ernest. — Les deux noces se feront en même temps.

Le Colonel. — C'est cela !

Madame de Lévalle. — Et surtout, tâchons d'être heureux, (Montrant Ernest.) Nous lui avons donné assez de peine pour cela.

PORS-MOGUER

I

— Encore ces damnés Anglais! murmura le marin, en rentrant sa tête, qu'il avait passée par un sabord; pas moyen de regarder une seule fois vers la haute mer sans les avoir pour perspective! Les voilà qui courent des bordées, maintenant... Gueux de rougets, allez!... Je voudrais seulement que le capitaine eût l'idée de vous faire frire : je me chargerais de fondre le beurre et de tenir la queue de la poêle.

Celui qui parlait ainsi n'était autre qu'Ivon Kosquer, surnommé *Père-la-Garcette*, par allusion à son faible pour ce moyen de persuasion, dont il *usait et abusait,* comme le permettait alors le droit romain

à l'égard de toute propriété : *Jus utendi et abutendi.*

Quoiqu'il n'eût jamais étudié son alphabet que dans les gréements d'un navire, et qu'il ne sût signer son nom qu'avec une hache d'abordage et sur des faces d'Anglais, Ivon se trouvait lieutenant de la *Cordelière*, le plus beau vaisseau qui eût encore été construit en France. A cette époque, la marine n'avait point d'organisation régulière ; le capitaine de chaque vaisseau était seul nommé par le roi ; il choisissait lui-même ses officiers et ses équipages. L'État lui payait une somme fixe avec laquelle il devait nourrir et payer ceux-ci à sa fantaisie, de telle sorte que la guerre maritime se faisait, pour ainsi dire, à forfait et au nom de l'État plutôt que par l'État lui-même.

Le commandement de la *Cordelière* venait d'être donné au jeune Pors-Moguer ; et celui-ci, qui connaissait l'habileté de Kosquer, l'avait choisi pour son lieutenant. Le contre-maître avait accepté avec d'autant plus de joie, qu'il espérait trouver ainsi l'occasion de régler quelques comptes arriérés avec les Anglais, qu'il aimait un peu moins que la peste et un peu plus que le diable.

Pors-Moguer avait en effet cherché l'escadre ennemie avec sa flottille, composée d'une quinzaine de brigantins ; mais il n'avait pu la joindre. Les vents con-

traires l'avaient alors forcé de relâcher à Camaret, où il restait depuis trois mois, quoique les Anglais eussent reparu à l'horizon, et semblassent le provoquer.

Cette inconcevable inactivité de Pors-Moguer avait rendu l'humeur d'Ivon encore plus maussade que d'ordinaire, et, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, la garcette était moins souvent à sa boutonnière que sur les épaules des matelots. Son neveu Perric, jeune novice embarqué avec lui sur la *Cordelière*, obtenait surtout, à cet égard, une préférence qui prouvait jusqu'à quel point le contre-maître possédait l'esprit de famille.

Il venait précisément de quitter le sabord et d'envoyer aux Anglais les volées de malédictions par lesquelles nous avons commencé ce récit, lorsque le malencontreux novice entra.

— Mon oncle, dit-il...

Ivon se retourna brusquement.

— Qui est-ce qui m'appelle mon oncle ? s'écria-t-il en saisissant convulsivement sa garcette.

Et apercevant Perric : Comment, marin de rivière, tu te croiras donc toujours ici dans la cassine de ton papa, et tu n'apprendras jamais la subordination? En même temps le martinet de filin tomba sur les

épaules du novice, qui s'arrondit philosophiquement le dos pour recevoir l'avertissement.

— Mon lieutenant, reprit-il. — Qui est-ce qui te parle de lieutenant, huître sans coquille ; est-ce que je n'ai pas un nom comme tous les chrétiens?

Et la garcette appuya de nouveau l'observation.

— Lieutenant Ivon, mon oncle, reprit Perric avec cette ironie *en dedans* particulière aux Bretons ; c'est un pêcheur qui demande à parler au capitaine. — Eh bien, est-ce que je suis le capitaine, parpaillot? — Vous m'avez défendu hier de parler directement à messire Pors-Moguer, observa le novice, toujours calme. — Ça suffit... file ton nœud.

Dans ce moment, une porte s'ouvrit, et le capitaine lui-même parut.

— Tu es bien rude avec ce garçon, maître, dit Pors-Moguer à Ivon. — C'est vrai, capitaine, répondit le lieutenant ; mais faut bien que je le soigne à part, puisqu'il est de la parenté. Pour qui se donnerait-on de la peine, si c'était pas pour les siens ? Je veux que ça fasse un matelot un peu bien calfaté, et pour ça faut que j'habitue sa carcasse à recevoir la lame sans se découdre.

Pors-Moguer sourit.

— Où est le pêcheur qui veut me parler? demanda-

t-il à Perric. — Sur le gaillard d'avant. — Va le chercher.

Le novice remonta, et reparut bientôt avec un jeune homme ayant pour tout costume une chemise de toile rousse et une large culotte de *berlinge* qui n'arrivait qu'aux genoux. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et ruisselaient d'eau ainsi que ses vêtements.

— D'où diable sors-tu? lui demanda Pors-Moguer, surpris. — De la mer, répondit le pêcheur, en breton. — Et d'où viens-tu, par ce chemin? — De la flotte anglaise. — Qu'est-ce qu'il dit? s'écria Ivon en se rapprochant... Tu viens de ce nid de homards, toi? — J'en viens. — Et comment t'y trouvais-tu? — Je suis pêcheur au Conquet; hier le temps était beau et les enfants avaient faim; j'ai poussé au large pour chercher un banc de sardines que je connaissais vers la pointe de Berthaume. — Et tu as été pris? — Oui; une de leurs chaloupes m'a rencontré; ils m'ont remorqué à bord de la *Régente*... On m'a mené au capitaine, qui tenait conseil avec ses officiers, et ils m'ont fait des questions sur les passes, les récifs et la garnison du Conquet. — Tu n'as pas répondu, j'espère? — Je leur ai indiqué des passes là où il y a des récifs, et des récifs là où il y a des passes. — Bien, garçon, interrom-

pit Kosquer; et ils ont tout avalé comme des requins, pas vrai? — Ils ont eu l'air de se consulter en anglais, croyant que je ne les entendais pas; mais j'ai été deux ans prisonnier dans leur pays de Satan. — Eh bien, tu as compris? — J'ai compris qu'il s'agissait de faire une descente au Conquet, et de ravager le pays comme ils ont déjà fait du côté de Penmarch. J'ai pensé alors que si l'on pouvait vous avertir, vous auriez le temps de prévenir le coup, en faisant débarquer du monde à Saint-Mathieu. Comme on me remenait à travers la batterie, j'ai laissé mon habit à ceux qui me tenaient; j'ai filé gentiment par un sabord, et je suis venu à la nage jusqu'au Toulinguet. — Par Sainte-Barbe! tu es un gaillard solidement chevillé! dit Ivon.

Et il voulut lever la main pour frapper dans celle du pêcheur, en signe d'amitié; mais il s'aperçut qu'il tenait encore la garcette par habitude, et, pour ne pas perdre son mouvement, il la laissa tomber sur les épaules de son neveu, qui était à sa portée.

— Ce n'est pas toi qui aurais fait cela, capon, dit-il, pour justifier sa correction de rencontre.

Pors-Moguer paraissait réfléchir.

— Tu ne sais pas quand la descente doit avoir lieu? demanda-t-il au fugitif. — Non, mon commandant;

mais je pense qu'ils ne tarderont pas maintenant; car tout était préparé à bord. — C'est bien, dit le jeune homme, comme s'il se fût parlé à lui-même : pouvoir les combattre ici même, remplir mon devoir et venger le mal qu'ils nous ont fait, sans partir... en m'absentant seulement une nuit... Que Dieu soit loué de me donner une telle occasion !

Et se retournant vers le lieutenant :

— Ivon, dit-il, envoyez à terre ; faites rembarquer tous nos gens, remontez les perroquets, et que tout soit préparé pour lever l'ancre dans une heure. — Malo ! Malo ! cria le contre-maître en agitant son bonnet. Le feu est aux étoupes, gare la mitraille ! Ces marsouins vont enfin nous montrer de près leurs vilaines faces. Perric, mon garçon, je te taillerai ce soir ou demain une paire de souliers dans leur chienne de peau ; et toi, pêcheur d'Anglais, viens avec moi dans ma cabine, je veux te faire cadeau d'un gargarisme en bouteille que j'ai apporté l'an dernier de Bordeaux.

Grâce à l'activité d'Ivon, les préparatifs durèrent peu de temps. La chaloupe envoyée au port reparut bientôt chargée de matelots. Le lieutenant les compta de loin, et s'assura qu'il ne lui manquait personne; mais tout à coup il cligna des yeux et

pencha la tête à droite et à gauche pour mieux distinguer.

— Dieu me damne! dit-il, il y a une femme avec eux!

Et cherchant instinctivement sa garcette :

— Ah! ils amènent des femmes à bord, gronda-t-il sourdement; ils pensent que je prendrai une jupe pour une vareuse! C'est bon! tout à l'heure le filin en quatre va rire.

La chaloupe aborda. Voulant surprendre les arrivants en flagrant délit, Ivon alla se placer sournoisement près du grand mât, laissant débarquer les matelots, comme un chasseur en embuscade qui compte son gibier; tout à coup une coiffe parut au niveau du bastingage; c'était le moment de se montrer; le lieutenant s'avança à pas de loup, et au moment où la femme mettait le pied sur le pont de la *Cordelière*, il se trouva face à face avec elle.

— Maharite! dit-il en reculant désappointé. — Bonjour, maître, répondit la jolie paysanne avec une révérence coquette. — Bonsoir, répliqua Ivon en lui tournant le dos. — Hen! vieux grondin, murmura la jeune fille, en faisant au lieutenant une moue d'enfant boudeur.

Et se tournant vers Perric avec son plus gracieux

sourire : Le capitaine Pors-Moguer est-il à bord ? demanda-t-elle. — Dans sa cabine.

Il n'avait point achevé que la garcette de l'oncle lui tomba sur les épaules.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, failli chien ? s'écria-t-il ; prends-tu un cotillon pour une voile de misaine ? Au large ! — Est-il féroce, dit Maharite, avec un charmant geste d'effroi. — Qu'est-ce que vous voulez au capitaine ? interrompit brusquement Ivon. — Je veux le voir. — Il n'a pas le temps. — Par exemple... je serais venue de Saint-Mathieu pour rien ? dites-lui que c'est de la part de mademoiselle Suzanne. — Il n'a pas le temps, mille noms... vous me ferez jurer à la fin. — Mais pourtant, dit la jeune fille, en prenant ce ton demi-dolent, demi-pleureur qu'affectionnent les femmes et les enfants, je ne puis pas m'en aller comme cela sans l'avoir vu, moi... on me gronderait... — Vous reviendrez demain. — Mais demain ce sera trop tard... — Qu'est-ce que vous avez donc à lui dire ? — D'abord, j'ai à lui faire des compliments de mon maître. — C'est bon, il pourra vivre jusqu'à demain sans cela. — Puis ceux de ma maîtresse... — Que le diable puisse emporter ! grommela Ivon. — Comment dites-vous ? — Rien, allez toujours... Les compliments de votre maî-

tresse... après... — Eh bien, après... j'ai à lui remettre... ce bouquet. — Un bouquet... Qu'est-ce que vous voulez que le capitaine fasse de cela, dit Ivon en haussant les épaules... N'importe, donnez... je le lui remettrai. — Mais de suite ? — De suite. — Allons, il le faut bien, soupira Maharite en regardant les fleurs et ayant l'air de les arranger. Ne le remuez pas trop, surtout, portez-le comme cela, bien droit, au capitaine. — Pardieu ! ne dirait-on pas que les fleurs ne peuvent avoir la tête en bas, dit Ivon impatienté... Donnez, et retournez-moi à Saint-Mathieu vent arrière. Nous avons autre chose à faire, pour le quart d'heure, qu'à nous occuper à godiller dans la conversation.

Se tournant alors vers un canotier : Hé ! Tap-Dur, cria-t-il, débarque-moi ça en deux temps au port, que nous puissions torcher de la toile librement.

Tap-Dur aida Maharite à descendre dans la chaloupe, et Ivon se rendit près de Pors-Moguer.

— Tout est prêt, capitaine, dit-il. — Bien ! répondit celui-ci, qui était penché sur une carte marine qu'il étudiait, je vais monter. — Mais qu'as-tu donc là ? ajouta-t-il en apercevant le bouquet que le contre-maître froissait dans ses mains. — Ah ! c'est juste ; c'est pour vous, ça. — Pour moi ! —

C'est la petite de là-bas qui vient de l'apporter... de la part de mademoiselle de Kermorvan. — Ah ! donne, donne.

Il saisit vivement le bouquet, et un billet en tomba.

— Laisse-moi, Ivon, dit le jeune homme en rougissant, je vais te rejoindre. — Au diable ! grommela le vieux marin en remontant sur le pont, je n'avais pas deviné celle-là, par exemple !... Qui se serait imaginé de trouver une lettre, comme un hanneton, au milieu des roses et des marjolaines ?

Il se promena longtemps seul sur le gaillard, attendant le capitaine ; la nuit commençait à venir, et la marée descendait ; enfin, Pors-Moguer parut : il était vêtu avec une singulière élégance, portant la toque à plumes et les souliers de satin.

— Six rameurs et la grande barque ! cria-t-il. — Comment ! demanda le lieutenant stupéfait. — Je vais à terre. — Mais nous manquerons le flot, capitaine. — Nous ne débarquerons point ce soir au Conquet. J'ai réfléchi... demain ce sera assez tôt... — Mais les Anglais... — Ils sont en vue et ne font aucun mouvement... ils ont sans doute renoncé à leur descente, en soupçonnant que nous étions

avertis. — La barque du capitaine ! cria le premier canotier.

— Le cap sur Saint-Mathieu, enfant, dit Pors-Moguer.

Ivon fit entendre un jurement épouvantable, et jeta son bonnet avec rage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, lieutenant Ivon, mon oncle ! murmura Perric. — Ne m'approche pas, s'écria le contre-maître exaspéré, ne m'approche pas, car je serais capable de faire un malheur... Oh ! je voudrais avoir toutes les femmes de Bretagne à bourrer dans une couleuvrine ! Rappelle-toi, Perric, que si tu deviens jamais amoureux, je te tue, toi et l'autre... rien que pour l'honneur de la famille.

II

Aucune étoile ne brillait au ciel, et tandis que le manoir du comte de Kermorvan étincelait de lumières, le jardin était plongé dans une obscurité profonde. Protégés par cette obscurité, un jeune homme et une jeune fille en habits de bal étaient assis sous une tonnelle et causaient à voix basse.

— Vous perdre ! vous perdre, Suzanne ! disait le jeune homme, quand vous m'êtes devenue plus précieuse que la vie, que l'ambition, que l'honneur ! quand, pour ne point vous quitter, j'ai laissé l'ennemi insulter mon pavillon ! Oh ! non, cela ne sera point. — Et pourtant mon père a promis ma main à messire Audiffret, répondit la jeune fille; ce matin même il m'a appelée pour me le dire ; il devait l'annoncer aujourd'hui à toutes les personnes réunies pour la fête, et j'ai pu à peine obtenir de lui un retard de quelques jours. — Votre père est-il donc inflexi-

ble? — Hélas! je ne l'ai jamais vu céder! Sa volonté est pour lui-même quelque chose de sacré; il la maintient comme il maintiendrait une promesse. C'est un engagement pris avec sa conscience et qu'il tient à honneur de soutenir. Ah! vous auriez mieux fait, Jehan, de lui demander ma main, il y a deux mois.

— Le pouvais-je? Le comte est fier de son rang, et moi, c'est à peine si je puis prouver ma noblesse; il est riche, et je suis pauvre: ma demande eût été rejetée, et dès lors la porte du manoir m'eût été fermée; je n'ai pu me résoudre à ce malheur. Puis, votre père me recevait d'abord avec une bienveillance croissante; j'espérais que l'affection qu'il prendrait pour moi finirait par le rendre moins sévère sur la naissance et la fortune. Je ne sais pourquoi, son amitié s'est subitement transformée en froideur, sa prévenance en réserve: avez-vous pu deviner la cause de ce changement? — Nullement. — Depuis un mois, j'espérais toujours recouvrer les bonnes grâces du comte, lorsque aujourd'hui votre lettre m'est arrivée au moment où j'allais partir. Vous me disiez de venir, qu'il y allait de notre bonheur, qu'un jour de retard pouvait nous séparer à jamais: je suis accouru malgré mon devoir, qui m'appelait ailleurs, et c'est pour apprendre qu'il n'y a plus d'espérance..... Ah! cela ne

peut être, Suzanne; vous ne pouvez appartenir à un autre, car vous m'aimez : vous serez à moi, dussé-je venir vous arracher d'ici, à la tête de mes matelots !

— Jehan ! Jehan ! s'écria la jeune fille effrayée de l'exaltation de Pors-Moguer (car c'était lui), ne parlez pas ainsi, au nom du ciel ! Mon père m'aime ; il m'aime bien, j'en suis sûre ; peut-être se laissera-t-il fléchir une fois en sa vie. Revenez demain, parlez-lui, mais doucement, humblement, comme il convient à quelqu'un qui demande une grâce. Je me joindrai à vos prières, et peut-être que Dieu aura pitié de nous ! — Soit, dit Pors-Moguer d'un air sombre ; je tenterai tout, je me résignerai à tout ; dussé-je le demander à genoux, je le ferai ; mais si tout me trompe...

Il n'acheva pas : Maharite accourait avertir sa maîtresse que son père s'était aperçu de son absence et la demandait : la jeune fille se hâta de rentrer. Pors-Moguer attendit quelques instants avant de la suivre.

Il venait de reparaître au bal, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas et laissa voir le chevalier Audiffret sans coiffure, les vêtements en désordre, souillés de boue et de sang.

— Qu'est-ce donc? demanda le comte en courant à sa rencontre ; que vous est-il arrivé? — Par le

Christ! excusez-moi de me présenter dans ce costume de bohémien, répondit le chevalier, mais ce n'est pas ma faute, c'est celle des Anglais. — Des Anglais! A ce mot répété de bouche en bouche, les danses s'arrêtèrent, les conversations particulières s'interrompirent; tout le monde se leva, et l'on courut se grouper autour d'Audiffret.

— Comment les avez-vous rencontrés? où sont-ils? répétait-on de tous côtés. — Un instant, un instant, dit le chevalier, que l'on étouffait... je répondrai à vos questions quand j'aurai repris haleine. J'ai la gorge aussi chaude qu'un canon d'arquebuse.

Kermorvan fit apporter à boire; Audiffret se versa trois rasades coup sur coup, tomba dans un fauteuil, étendit les jambes comme un rustre qui se chauffe, déboucla son ceinturon, et poussa un soupir de contentement.

— Ma foi, j'avais besoin de cela, dit-il. Vous me demandez où sont les Anglais? au diable, pour le quart d'heure. Nous leur avons donné une aubade qu'ils n'oublieront pas de quelques jours. — Où cela? — Voici la chose. Je me rendais à votre invitation, Kermorvan, luisant comme un sou et le nez dans mon manteau, car il faisait ce soir un brouillard à couper au couteau, lorsqu'à l'entrée de la lande mon

cheval heurte quelque chose que je reconnais pour ce cormoran de Noric. — Hé ! du bateau, que je lui dis, est-ce que tu pêches ici des congres dans la brune? d'où viens-tu comme ça, sur le plancher des vaches? ton bateau est-il fondu, par hasard ? — Juste, qu'il me répond. — Comment ?

Alors il me raconte comme quoi il a été le prisonnier des Anglais, qui l'ont interrogé pour savoir la manière d'aborder au Conquet ; bref, il m'apprend que nous sommes menacés d'une descente de l'ennemi.

— Et quand font-ils leur coup ? que je lui demande. — Peut-être ce soir, me répond Noric...

Alors je me rappelle justement qu'avant de quitter le Conquet, j'ai vu des barques au large qui avaient l'air de se promener, en regardant la terre du coin de l'œil ; je prends de suite mon parti ; Noric monte en croupe, nous retournons ventre à terre ; nous assemblons tous les bons gars de l'endroit, et nous arrivons à la grève en même temps que les Anglais ! — Vous les avez attaqués ? demanda Kermorvan. — Un peu, compère ; j'étais vexé d'avoir été dérangé, et je frappais comme un batteur de fer ; les Anglais en ont eu à discrétion. — Et ils se sont rembarqués ? dit Pors-Moguer, qui avait écouté tout le récit du che-

valier, la rougeur au front. — Ah ! c'est vous, observa Audiffret : pardieu vous avez eu tort de ne pas écouter l'avertissement de Noric ; si vous étiez venu avec une trentaine de vos trognes goudronnées, tous les Anglais y auraient laissé leurs culottes. — Messire Pors-Moguer connaissait donc le projet de descente? fit le comte avec étonnement. — Oui ; mais ça s'est mal trouvé de venir un jour de bal, pas vrai, capitaine? Au reste, j'ai fait de mon mieux pour vous remplacer. Seulement, quand tout a été fini, je suis remonté sur ma jument, et je me suis dit : Allons raconter la chose à ceux de Saint-Mathieu, qui dansent sans se douter que les Anglais auraient pu leur amener de la musique... Kermorvan, encore un verre de vin, compère, j'étrangle. C'est diablement coriace à travailler, ces Anglais...

Il acheva la bouteille.

— Et maintenant, ajouta-t-il en se levant, vive la joie! vous pouvez vous amuser. — Grâce à vous, dit le comte, en lui prenant la main... Mon brave chevalier... vous êtes un César. — Je ne connais pas ce gentilhomme, répondit Audiffret; mais je ne crains personne... quoique je commence à prendre du ventre et que le combat m'essouffle à pied. Mais, mordieu! c'est assez s'occuper de moi; j'ai l'air d'un Gascon

qui raconte ses prouesses : parlons d'autre chose. Où est la petite?... Je lui apportais un bouquet qui est resté sur la grève avec les Anglais. — Suzanne se contentera de vous devoir, comme nous tous, la liberté et peut-être la vie, répondit le comte en souriant. — Alors, qu'on m'embrasse ! s'écria Audiffret en s'avançant les bras ouverts du côté de la jeune fille.

Par un mouvement pour ainsi dire involontaire, et plus prompt que l'éclair, Pors-Moguer se jeta entre lui et Suzanne.

— Vous oubliez où vous êtes, dit-il d'une voix tremblante.

Le chevalier s'arrêta étonné et regarda le comte.

— Audiffret... embrassez votre femme, s'écria celui-ci en saisissant vivement la main de sa fille et la poussant au chevalier.

Suzanne jeta un cri ; il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Pors-Moguer était demeuré immobile et pâle, promenant autour de lui un regard incertain... Tout à coup il fit un pas vers le comte.

— Il faut que je vous parle, dit-il, d'une voix étouffée...

Tout le monde s'éloigna par un mouvement spon-

tané... Il y eut un moment de silence... Kermovan et le capitaine étaient debout, l'un calme et hautain, l'autre agité et indécis; la foule regardait avec une curiosité inquiète.

— Comte, dit enfin Pors-Moguer assez bas pour n'être entendu que de lui, j'aime votre fille et votre fille m'aime. — Je le sais, répondit Kermorvan.

Jehan leva la tête avec étonnement.

— Vous le savez, et vous la donnez à un autre ! — Parce que cet autre n'a point de tache à son honneur, dit le vieillard d'un ton fier ; parce qu'il a combattu bravement dans nos armées ; parce que tout à l'heure encore son courage nous a sauvés. — Je vous comprends, dit Pors-Moguer en rougissant ; mon amour a pu, en effet, me faire négliger mes devoirs ; mais peut-être n'est-ce point ici qu'il faudrait me le reprocher, car c'est ici que j'ai trouvé la tentation.

— Je vous ai laissé libre de l'éviter, observa sèchement le comte.

Le jeune homme tressaillit.

— Messire de Kermorvan, continua-t-il d'un accent profond, je puis et dois tout écouter de vous ; mais, je vous en conjure, ne brisez pas deux cœurs volontairement. Si j'ai eu des torts, dites-moi comment je dois les réparer. Je ne vous demande qu'une espé-

rance, et j'attendrai. Ordonnez ce que vous voulez : quelque prix que vous y mettiez, je regagnerai l'estime que vous m'aviez témoignée autrefois. — Il est trop tard, dit le comte froidement. — Prenez garde, dit Jehan, qui sentait sa patience s'en aller ; au nom de Dieu, ne nous poussez pas à bout, messire comte. — Et qu'arriverait-il, si je le faisais? — Ne me le demandez pas ! Je veux être calme comme je le dois, devant vous... mais pensez bien à ce que vous allez faire ! Vous ne pouvez donner votre fille à cet homme, messire, vous ne le pouvez pas ! — Et pourquoi ? demanda Kermorvan, avec hauteur ; parce qu'il parle un moins beau langage que de plus habiles, qu'il porte un costume moins élégant que de plus raffinés, et que sa moustache est moins noire que celle d'autres plus jeunes ? Mais il parle assez bien pour se faire entendre dans la mêlée, messire ; ses habits sont assez beaux, couverts du sang ennemi, et sa moustache a blanchi à servir le roi et la Bretagne... Il n'y a eu que des braves, jusqu'ici, dans la famille des Kermorvan... Je ne veux point que ma fille commence une lignée de lâches. — Comte ! s'écria Pors-Moguer en s'élançant vers le vieillard.

Mais tout à coup il s'arrêta, comme si un éblouissement l'eût saisi ; ses poings se fermèrent avec rage ;

il sembla faire un effort surhumain, et baissant les yeux : Vous êtes son père, murmura-t-il d'une bouche tremblante... Dieu vous pardonne..... mais vous regretterez le mot que vous venez de prononcer.

Alors, relevant son front échevelé, il promena autour de lui des yeux égarés, aperçut Suzanne, et lui adressant un geste d'adieu dont la muette énergie fit tressaillir la jeune fille, il s'élança hors de la salle du bal.

— Que se passe-t-il donc? demanda Audiffret en s'approchant du comte. — Rien, chevalier, répondit Kermorvan. — Le mariage tient toujours? — Les fiançailles auront lieu demain à la chapelle de l'abbaye.

III

Ivon, les bras croisés, la mine sombre et bourrue, se promenait de long en large dans la chambre du capitaine; chaque fois qu'il passait devant la fenêtre, il jetait, malgré lui, un regard du côté de la baie, et laissait échapper un effroyable jurement.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps, et Pors-Moguer n'arrivait pas. Ivon allait appeler son neveu, sous prétexte de lui donner un ordre, mais en réalité pour décharger sur ses épaules les bourrasques de sa mauvaise humeur, lorsque le capitaine entra.

Il était pâle, mais calme.

— Tout le monde à son poste! dit-il à Ivon ; nous mettons à la voile.

Le lieutenant fit deux pas en arrière.

— Pour de bon? demanda-t-il, en relevant son bonnet enfoncé sur ses yeux. — Dans une heure,

nous serons à portée de l'Anglais. — Bah! est-ce que?...

Pors-Moguer baissa la tête en signe d'affirmation.

Ivon n'en entendit pas davantage ; il enjamba l'escalier, tomba sur le gaillard comme un boulet, distribua des coups de poing, en signe de réjouissance, à tous les matelots qu'il trouva sur son chemin, et s'élança sur le bastingage.

— Hohé! tout le monde sur le pont! s'écria-t-il, en donnant à sa voix le retentissement d'une trompe de chasse ; à l'ouvrage, tas de cancres! nous allons demander à l'Anglais ce qu'il a dans le ventre. Ici, Perric ; ici, mon fieu..; je veux que les meilleurs morceaux soient pour nous. Holà donc! tout le monde sur le pont, et branle-bas de combat !

A la voix du lieutenant, l'équipage accourut, et lorsque Pors-Moguer parut, chacun était déjà à son poste. Le jeune commandant jeta sur son navire un coup d'œil rapide ; une sorte de joie amère illumina ses traits.

Il ordonna de faire les signaux pour que les capitaines des brigantins vinssent prendre ses ordres, et une heure après la flottille entière était prête à mettre à la voile.

La mer était calme et le ciel bleu : c'était le

10 août. L'escadre anglaise se montrait toujours à l'horizon, courant des bordées et semblant défier la flotte bretonne. Celle-ci attendait une légère brise d'est pour sortir de la baie ; le branle-bas de combat était fait à bord de tous les navires. Enfin, la brise tant désirée se fit sentir.

— Adieu-va ! cria Ivon.

Et la *Cordelière*, suivie de tous les brigantins commandés par Prejent, cingla vers la hauteur d'Ouessant.

En les voyant arriver, la flotte anglaise, qui avait deux fois plus de navires et que la longue inaction du capitaine breton avait enhardie, poussa des *hourras* de joie et forma sa ligne. Le combat s'engagea bientôt. Les premiers brigantins s'attaquèrent assez mollement ; mais d'autres arrivèrent, et la mêlée devint furieuse.

Jusqu'alors la *Cordelière* et la *Régente*, séparées par les brigantins, avaient regardé la lutte sans s'y mêler ; courant des bordées sur la ligne du combat, elles semblaient s'observer, se mesurer de l'œil et attendre l'occasion. Tout à coup la *Régente*, qui avait semblé fuir, vire de bord, s'élance au plus fort de la mêlée et foudroie tout sur son passage. Pors-Moguer arrive alors à son tour, toutes voiles déployées, brise la ligne anglaise et rejoint son ennemi.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui où ces deux vaisseaux se trouvèrent enfin en présence ! La *Régente* l'emportait par sa manœuvre ; la *Cordelière,* par son artillerie. C'était, des deux côtés, même habileté, même emportement, même décision de mourir ! En un instant, les deux navires furent couverts de fumée et de feu : on eût dit deux volcans en éruption.

Les premières bordées de l'Anglais avaient été heureuses et avaient balayé les gaillards de la *Cordelière ;* il y eut dans l'équipage breton un moment, non de découragement, mais de confusion. Les brigantins ennemis en profitèrent pour s'approcher, et Pors-Moguer se trouva bientôt resserré dans un cercle de boulets et de mitraille !

Deux fois il veut essayer l'abordage, cette ressource des braves contre les heureux, deux fois la *Régente* l'évite ; mais, en virant pour échapper à sa seconde tentative, elle présente la poupe à la *Cordelière*...

— Lofe, lofe ! commande Pors-Moguer... Feu, maintenant !

La bordée part, prenant en enfilade le vaisseau anglais, qui semble éclater tout entier.

— Malo ! hurle Ivon, son gouvernail est au diable ; voyez, elle n'obéit plus à la barre : encore un coup de

pied dans les reins, et nous la ferons passer sous notre quille.

Une seconde bordée retentit, et les huniers de la *Régente* s'envolent, emportés par les boulets.

— A l'abordage, maintenant ! crie Pors-Moguer.

Cette fois l'Anglais veut en vain éviter l'approche de son ennemi ; les grappins sont lancés, les haubans liés l'un à l'autre, et les deux équipages, la menace à la bouche et la hache à la main, vont s'élancer !

Mais tout à coup un cri s'élève à bord de la *Cordelière* :

— Le feu ! le feu !

Tous s'arrêtent glacés d'épouvante ; un mugissement sourd gronde dans les flancs du vaisseau : le pont craque, se brise, et une colonne de flamme jaillit de la cale embrasée.

A l'instant les armes tombent, on court aux pompes, on inonde les batteries, on plonge les voiles dans la mer, et on cherche à étouffer l'incendie sous leurs replis ; mais l'incendie gagne tout, dévore tout, s'étend et grandit sans cesse.

Pors-Moguer s'arrête : il a compris que tout espoir de sauver son vaisseau est perdu.

— Aux chaloupes ! dit-il.

Et il aide lui-même à les mettre à flot, il y fait

descendre les blessés d'abord, puis les enfants, puis les matelots; les barques s'éloignent successivement; la dernière va partir ; il ne reste plus sur le pont que le jeune capitaine et Ivon.

— Ne les fais pas attendre, dit Pors-Moguer au vieux contre-maître, en lui montrant la barque près de déborder. — C'est bon, répond Ivon.

Et, d'un coup de hache, il coupe la corde de la chaloupe, qui s'éloigne à force de rames.

— Qu'as-tu fait, malheureux? s'écria le capitaine. — Je vous répondrai chez le diable, s'écria Ivon ; pour le moment, il s'agit d'empêcher l'Anglais d'en réchapper. — Ah ! tu m'as donc compris? — Un peu!

Ivon court aux haubans, et Pors-Moguer à la barre. La *Régente* avait réussi à s'éloigner de la *Cordelière*, mais privée de son gouvernail, complétement désemparée, elle flottait à peu de distance. Pors-Moguer laisse arriver sur elle et la range bord à bord. Ivon lance un premier grappin, un second part du gaillard d'avant ; la *Régente* les brise en vain et essaie de se dégager ; elle ne peut manœuvrer, et la *Cordelière*, habilement gouvernée, se maintient collée à ses sabords.

Le contre-maître courait à l'avant pour essayer de

lier de nouveau les haubans, lorsqu'au milieu de la fumée, il heurta quelqu'un et se trouva en face de son neveu.

— Toi ici, triple gueux ! s'écria-t-il, en cherchant instinctivement sa garcette, qu'il avait perdue dans le combat ; ne t'avais-je pas dit de partir ! — J'ai mieux aimé rester, répondit Perric tranquillement. — Mais nous allons sauter, malheureux ! — C'est mon idée ! — Pourquoi ne t'es-tu pas sauvé avec les autres ? — Ma mère m'a confié à vous, répondit le novice avec une légère émotion..... Vous êtes mon dernier parent... dame ! j'ai pensé qu'il valait autant boire ensemble à la grande tasse ! Si ça vous vexe, donnez-moi un coup de pied n'importe où, ne vous gênez pas, voilà que ça chauffe, et sous peu les meurtrissures ne paraîtront plus....

Ivon regarda Perric un instant sans répondre ; puis étendant sa large main sur la tête du novice :

— Que Dieu sauve ton âme, petit ! murmura-t-il d'une voix étranglée ; tu es un vrai Kosquer.

Cependant, les brigantins anglais, tour à tour attaqués par Prejent, étaient en fuite et ne pouvaient porter secours à la *Régente ;* Pors-Moguer, toujours à la barre de la *Cordelière*, tenait le vaisseau ennemi sous le vent, naviguant côté à côté et lui com-

muniquant l'incendie. Un nuage de fumée tout brodé d'étincelles enveloppait déjà les deux navires, aux pics desquels flottaient les pavillons ennemis !..... La foule, accourue sur le rivage pour voir le combat, contemplait avec stupeur cet effrayant et sublime spectacle.

Tout à coup, une brise s'éleva de la haute mer ; les voiles à demi consumées de la *Cordelière* et de la *Régente* se gonflèrent encore avant de tomber en cendres ; les deux navires bondirent sur les flots comme deux coursiers recevant, au moment de l'agonie, un dernier coup d'aiguillon, et rangèrent la côte d'un seul élan, en doublant le cap de Saint-Mathieu.

Dans ce moment, messire de Kermorvan tournait l'abbaye ; il aperçut les deux vaisseaux en feu qui fuyaient comme deux météores sanglants. A la barre de l'un d'eux était Pors-Moguer. Il agita la main en signe d'adieu, et le comte crut entendre les dernières paroles que le jeune capitaine avait prononcées la veille.

Il s'élança éperdu vers le parapet ; mais un éclair venait de briller : une explosion terrible avait fait

trembler le promontoire ; il chercha en vain des yeux les deux vaisseaux !...

On n'apercevait plus sur la mer immense et abandonnée que les derniers brigantins anglais fuyant à l'horizon.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Corbeil typ et stéréot. de Crété.

CE



